

DANIEL ODIER

Tantra



POCKET

La dimension sacrée
de l'érotisme

Parvenir à l'érotisme sacré est une quête longue et difficile qui exige de se plier aux ascèses les plus exigeantes auprès d'un maître authentique. Pour la première fois, un tantrika, un initié, dévoile les rites du tantrisme shivaïte, la plus ancienne sagesse de l'humanité, la seule voie mystique qui accepte l'intégralité des potentialités humaines. Il raconte comment Devi, une femme yogin qui vit en ermite dans l'Himalaya, lui a révélé, épreuve après épreuve, que sexualité et mystique ne font qu'un. Ce récit inédit d'une aventure humaine exceptionnelle est aussi un traité de spiritualité vécue, profondément troublant.

«Le but suprême du voyageur est de ne plus savoir ce qu'il contemple. Chaque être, chaque chose est occasion de voyage, contemplation. »

Lie t'seu

DANIEL ODIER

TANTRA

**L'initiation d'un Occidental
à l'amour absolu**

JC LATTES

© Daniel Odier, 1996.

© 1996, Éditions Jean-Claude Lattès, pour l'édition française

ISBN 978-2-266-12244-3

En hommage à Kalou Rinpoché et Devī, mes Maîtres

« En vérité, tout corps est l'univers. »

Mahânirvâna tantra



Le mantra sanskrit « om ».

INTRODUCTION

Le tantrisme shivaïte du Cachemire occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de la pensée. Né il y a plus de sept mille ans dans la vallée de l'Indus, ce courant mystique, scientifique et artistique de la culture dravidiennne englobe la totalité des potentialités humaines sans aucune exclusion et privilégie l'action de l'adepte qui s'engage totalement sur la voie de la connaissance. Le tantrisme est probablement la seule philosophie antique qui ait traversé tous les soubresauts historiques, toutes les invasions, toutes les dominations, pour nous parvenir intact par une transmission de Maître à disciple ininterrompue. La seule aussi à conserver l'image

de la Grande Déesse sans opérer l'inversion de pouvoir entre la femme et l'homme pour favoriser ce dernier. Des lignées entières ont suivi de grands Maîtres femmes et, aujourd'hui encore, de nombreuses *yoginī* transmettent cette sagesse immémoriale. Les grands Maîtres hommes ont souvent conservé l'usage de faire passer l'initiation par une disciple pour la potentialiser à la source même de la puissance.

Les Dravidiens, peuple marin, bâtirent les grandes cités de Mohenjo Daro et Harappa. Leur civilisation s'étendait de la vallée de l'Indus, dans le Pakistan actuel, jusqu'à la mer Rouge et la Méditerranée. L'invasion des tribus aryennes venues d'Ukraine, il y a quatre mille ans, a mis fin à la civilisation dravidienne mais le formidable courant mystique qui la soutendait a survécu. Les Maîtres ont fui les citadelles occupées et se sont installés dans les campagnes et dans les lieux inaccessibles de la chaîne himalayenne.

Le tantrisme shivaïte a ressurgi au grand jour à partir du IV^e siècle de notre ère au Cachemire, lieu naturellement placé aux carrefours des grandes routes culturelles et commerciales. Le Cachemire faisait partie du mystérieux pays d'Oddiyâna situé entre l'Afghanistan, l'Inde et le Pakistan. Il incluait la vallée de Swât, lieu de naissance de nombreux Mâhasiddha et Dâkinī,

grands initiateurs et initiatrices tantriques qui diffusèrent la doctrine dans le reste de l'Inde, au Népal, en Chine et au Tibet.

Shiva et Shakti, couple divin inséparable, sont les Dieux de la danse extatique et les créateurs du yoga qui permettent aux adeptes de retrouver le divin à la racine de leur propre esprit, par l'ouverture du Cœur. Nous avons en Occident l'habitude d'évoluer dans un univers fondé sur la dualité : au début, « Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres » Genèse 1,3. Il est essentiel de saisir que le tantrisme se place en deçà de toute séparation entre lumière et ténèbres, hommes et Dieux. Il est non duel. Il considère la nature de l'esprit comme fondamentalement illuminée, elle recèle donc la totalité du divin. Elle est la source d'où naissent et à laquelle retournent tous les phénomènes, toutes les différenciations, toutes les créations mythiques et divines, tous les textes sacrés, tous les enseignements, toutes les dualités considérées comme fantasmagoriques.

Le travail du tântrika, l'adepte tantrique, est donc de dissiper les obscurcissements illusoire d'où surgit l'ego qui établit les différences. Il réalise alors la nature de son propre esprit, intrinsèquement pur. Dans une pensée duelle, nous imaginons Dieu hors de soi et dirigeons notre désir d'union vers l'extérieur. Dans la

non-dualité, la quête est inversée, l'énergie mystique est dirigée vers l'intérieur, vers l'esprit. Réaliser la nature de l'esprit est donc le suprême accomplissement. Dans cette perspective, les passions ne sont plus considérées comme antagonistes à la vie mystique. Leur énergie est utilisée directement par le tântrika et c'est dans ce grand flamboiement que l'ardeur dissout l'ego.

Il va sans dire que l'image assez répandue qui réduit le tantrisme à de vagues techniques sexuelles destinées à libérer miraculeusement les pratiquants sous le couvert de la spiritualité n'a rien à voir avec le shivaïsme. De telles pratiques, inopérantes puisque non fondées sur une véritable ascèse yogique qui suppose la triple maîtrise du souffle, de la vacuité mentale et des processus corporels ne seraient que de joyeuses déviations si la manipulation ne venait souvent s'y mêler.

Le tantrisme est une voie d'amour total qui conduit vers la liberté d'être. C'est à travers le récit de la rencontre et de l'enseignement d'une grande *yoginī* que je vous propose de partager cette expérience merveilleuse.



La peau sombre parfumée et huilée, la *yogini* semblait flotter dans l'espace, jambes relevées en V, de part et d'autre du corps, le regard illuminé. Son sexe ouvert, origine du monde et retour, irradiait de rayons dorés qui rejoignaient l'indigo du ciel. Je demeurai fasciné, assis silencieusement aux côtés du yogin chinois qui m'avait accueilli dans son ermitage. La *yogini*, sa compagne, à la fois proche et lointaine, corps et esprit, puissance et don, stable dans sa posture yogique, incarnait l'extraordinaire potentiel de la réalisation.

Le yogin pratiquait à la fois le tantrisme et le Chan, le zen chinois des origines, à l'exemple du Maître indien du VI^e siècle, Bodhidharma, héritier des deux lignées. Vingt-huitième Patriarche après le Bouddha historique et premier Patriarche du Chan, Bodhidharma arriva en Chine par la mer et s'établit dans le célèbre monastère de Shao-lin,

où il demeura pendant neuf ans en contemplation devant un mur avant de transmettre le Dharma (la doctrine) à Hui-ko, deuxième Patriarche chinois. Le dialogue entre Bodhidharma et l'Empereur de Chine Wu de Liang, défenseur du bouddhisme demeuré perplexe devant les réponses laconiques du Premier Patriarche, est resté célèbre :

Quel mérite ai-je accumulé en soutenant le bouddhisme et en construisant de nombreux temples ?

Aucun.

Quel est le sens suprême de la Sainte Vérité ?

Rien de Saint. Tout est vide.

Qui se trouve en face de Nous ?

Je ne sais pas.

La doctrine de Bodhidharma tenait en quatre points :

Transmettre directement, au-delà des écritures bouddhiques.

Ne pas se fonder sur les textes mais sur l'expérience de l'Éveil.

Révéler à chaque disciple la nature de son esprit.

Contempler sa propre nature qui est nature de Bouddha.

On verra que ces quatre points capitaux correspondent aux enseignements du shivaïsme tantrique où ils trouvent leur source.

Au moment de mon départ, mon hôte me remit un exemplaire de sa traduction commentée du *Vijnānabhairava tantra*, l'un des textes les plus anciens et les plus profonds du tantrisme, tenu en haute estime par les shivaïtes. Ce tantra fut pour moi la trace du premier contact vivant avec la Déesse et le chemin qui me fit rencontrer mon Maître, la *yoginī* shivaïte *Devī*, sept ans plus tard, à l'autre extrémité de l'Inde.

Mon intérêt pour le bouddhisme, l'hindouisme et le tantrisme s'était déclaré très tôt. Protestant, élevé chez les chanoines d'une abbaye austère, au pied d'une haute paroi rocheuse, j'avais découvert avec fascination les fastes des services religieux où je servais parfois en aube pourpre ornée de dentelle. Un évêque résidant, la présence d'un fabuleux trésor offert à l'abbaye par Charlemagne, celle d'un organiste fantasque et talentueux, d'un chœur de qualité dont je faisais partie, m'avaient séduit d'emblée. Des études très strictes, la messe quotidienne, à six heures trente, suivie d'une demi- heure de travail puis du petit déjeuner, avaient de quoi

forger le caractère. Les punitions corporelles se pratiquaient encore, assorties de divers tourments comme de rester une heure à genoux, les bras en croix, un dictionnaire sur chaque main. Parfois, les heures de liberté étaient remplacées par d'interminables copies d'auteurs latins ou de pages du Petit Larousse. La nuit, les immenses dortoirs étaient traversés en silence, des réunions mystérieuses avaient lieu sur les toits où nous allions fumer et parler d'amour. Il y avait en ces lieux une solitude terrible, un manque affectif parfois insupportable, des tentatives de suicide, des vocations forcées, des bagarres sanglantes dont je porte encore une cicatrice, et de sombres histoires d'amour. Pourtant, la grande qualité des professeurs, leur dévouement, la personnalité du directeur qui fonçait sur sa moto, soutane au vent, et l'atmosphère générale du lieu me séduisaient.

A cette époque-là, une amie de mes parents, peintre, belle, révoltée, qui ressemblait un peu à Ava Gardner et conduisait un coupé Alfa Roméo rouge, commença à soutenir mon enthousiasme pour l'art en général et la peinture en particulier. Sur ses conseils, je me mis à peindre et à dessiner avec assiduité. Je revins à Genève, ma ville natale, pour continuer mes études dans un autre collège religieux, beaucoup moins strict, même si l'un de

nos professeurs aimait nous passer à la dynamo, appareil modeste qui donnait de sérieuses décharges.

Je pouvais rentrer chez mes parents chaque week-end. J'en profitais pour aller voir mon mentor et parler avec elle des heures durant, de peinture, de musique et de littérature. J'étais fou amoureux d'elle. Pour mes seize ans, elle m'emmena dîner en tête à tête dans un restaurant luxueux. Nous étions assis dans des fauteuils, un chandelier éclairait notre table. Je ne pensai qu'à la manière dont j'allais lui avouer ma passion. Ce soir-là, elle m'offrit *La Bhagavad-gîtâ*, l'un des textes clé de l'hindouisme, commenté par Sri Aurobindo, un grand sage profondément marqué par le tantrisme. Ce cadeau « spirituel » ne fit que raviver ma flamme et mon cœur se mit à ressembler à l'un des trois lotus imprimés sur la couverture safran de cette collection prestigieuse dont j'allais par la suite découvrir un grand nombre de titres. Quant à ma passion, elle demeurait secrète. Comme consolation amoureuse, j'eus droit plus tard à *La Vie divine* en cinq volumes, l'œuvre maîtresse du grand philosophe indien puis, toujours silencieusement amoureux, je reçus les trois volumes des *Essais sur le bouddhisme Zen* de D.T. Suzuki. Ma ferveur n'avait plus qu'à devenir mystique. Les prêtres

allaient m'aider. Par deux fois ils me confisquèrent l'œuvre d'Aurobindo aussitôt rachetée. Sans eux, me serais-je accroché à ces livres ardues avec tant de ténacité?

Par la suite, mon amie me poussa à me présenter au concours d'entrée à l'Académie des beaux-arts de Rome où j'obtins une bourse. Je vécus enfin l'amour avec une jeune comédienne de la troupe de Carmelo Bene et goûtai à la liberté totale, aux ocres merveilleux, aux jardins, aux fontaines, à l'odeur des pins et des eucalyptus, à la chaleur d'un milieu où se croisaient des artistes de tous pays, à la vraie vie telle que je l'avais rêvée durant les nuits froides des années d'internat et dans l'atmosphère étriquée d'un pays que je sentais refermé sur lui-même.

J'emportai bien sûr mes livres fétiches, complètement dépenaillés, et tentai en vain de concilier une vie frénétique et merveilleuse avec les leçons de sagesse des grands Maîtres du Chan. Je connus une passion violente et destructrice puis un amour plus harmonieux. Je quittai Rome pour m'installer à Sperlonga, un petit village blanc qui dominait la mer et délaissant un peu la peinture je me mis à travailler à mon premier roman.

En sortant de l'Académie des beaux-arts de Rome, je rencontrai l'éditeur d'art Albert Skira. Fasciné par la peinture tibétaine, je lui proposai un projet de livre. Skira, touché par mon enthousiasme qui n'avait d'égal que mon ignorance, me fit donner des cours de photographie de tableaux et c'est ainsi que, muni du matériel nécessaire, je pris la route de l'Inde. J'étais bien décidé à trouver un moyen de concilier mon fantastique appétit de vie à la pratique d'une sagesse que la lecture seule ne parvenait pas à me dévoiler et qui me mettait en constant déséquilibre. Ma soif sensuelle passionnée ne parvenait pas à s'établir dans l'harmonie à laquelle mon esprit aspirait. J'étais constamment déchiré par la dualité corps/esprit et je ne voyais pas comment atteindre cette sérénité qui me fascinait tout en demeurant profondément ancré dans la réalité de la vie. Je ne me sentais pas une âme d'ascète. Je ne me voyais pas vivre dans une grotte. Je voulais tout. La beauté, l'art, la chair, les émotions intenses, l'amour, la sensualité et la spiritualité. D me semblait que notre système de pensée occidental, fondé sur la séparation, le sacrifice, la faute originelle, la culpabilité et la souffrance ne pouvait répondre à mon attente, en dépit des lueurs géniales que j'avais découvertes chez les philosophes grecs pré-socratiques et chez certains

mystiques chrétiens.

A l'automne 1968, j'arrivai dans les collines verdoyantes des contreforts himalayens. J'avais vingt-trois ans, j'étais à la recherche d'un Maître qui me ferait pénétrer là où les textes et la recherche intellectuelle ne sauraient conduire. Je cherchais une voie qui cesserait de diviser les aspirations, de cloisonner les quêtes, pour utiliser la fabuleuse énergie de la passion enfin réconciliée avec le divin.

J'avais naïvement réservé toute une année à la pratique intense et j'étais décidé à me laisser guider par la Shakti jusqu'à celui ou celle qui me ferait pénétrer au cœur de la doctrine tantrique. J'étais loin de me douter que cet itinéraire durerait vingt-cinq ans de mise en question, de rêves, de pratique, de réussite, d'échecs, de joies et d'angoisses, puis finalement d'abandon qui, sans crier gare, allait, en 1993, déboucher sur ce que je n'imaginais plus : l'initiation à Mahâmudrâ et l'ouverture du Cœur.

Mahâmudrâ, ou « Grand Symbole » est la dernière initiation du bouddhisme tibétain kargyupa au cours de laquelle le Maître présente au disciple la nature de son propre esprit et lui transmet le pouvoir de la réaliser sur-le-champ. Si l'opération réussit, c'est une non-voie (anupâya) par opposition aux stades et aux initiations

préliminaires gradualistes. Une fois la nature de l'esprit réalisée, il n'y a plus de dualité donc plus de voie à parcourir, plus de but à atteindre, plus rien d'autre à faire que de se laisser être en gardant l'esprit dans son état naturel, détendu, éveillé, divin.



Dès les premières semaines passées dans l'Himalaya, j'envoyai des films test que l'éditeur jugea satisfaisants. Restait alors à pénétrer le mystère de cette peinture et à rendre compte de son sens profond. Pour cela, il fallait rencontrer des Maîtres.

Une longue pérégrination me fit parcourir une bonne partie de la chaîne himalayenne, allant de monastère en monastère pour photographier les plus belles peintures, marchant parfois une ou deux semaines pour atteindre les lieux isolés. Je pénétrai peu à peu la symbolique extrêmement riche et subtile de cette cartographie magique des états de conscience traversés au cours des différentes formes de méditation. La nécessité qu'il y avait à quitter le champ de la théorie pour entrer dans celui de la pratique s'imposa.

Après six mois d'un dur labeur, je décidai de redescendre à New Delhi pour confier le fruit de mon travail à un diplomate qui le remettrait en main propre à l'éditeur. J'aurais ensuite une bonne année pour en écrire le texte, et libéré de la partie photographique du livre, je comptais suivre les enseignements d'un grand Maître tibétain. Mon premier travail m'avait offert la chance de rencontrer les plus hautes autorités des diverses écoles. Il me restait à revoir ceux qui m'avaient le plus profondément marqué et solliciter que l'un d'eux m'admette comme disciple.

Peu avant l'entrée en gare de Delhi, l'éclairage du wagon fut interrompu quelques minutes. Lorsqu'il revint, je réalisai que ma valise de films et mes appareils avaient disparu. En état de choc, je déposai une plainte à la police de la gare et me lançai dans une recherche désespérée.

Je passai la nuit, hagard et furieux, à fouiller les poubelles alentour, à questionner en vain ceux qui dormaient dans la rue, dans l'espoir que le voleur ait abandonné la mallette de films. Je pensai aux marches longues et pénibles, aux merveilles que j'avais dénichées, parfois au prix d'une patience à toute épreuve. C'étaient des centaines de kilomètres parcourus à pied, d'innombrables rencontres, des permissions

difficiles à obtenir et surtout un trésor de plusieurs milliers de diapositives à jamais évaporé. Je me fis aider par un groupe de gamins des rues, astucieux, au courant de tout, débrouillards et leur promis une forte récompense. L'aube arriva sans que la moindre trace des films ait été retrouvée.

Amer et déçu, voyant disparaître ma première chance de publier un livre chez un grand éditeur, je décidai de rester dix ou quinze jour à Delhi. Je commençai par louer une chambre avec bain dans un luxueux hôtel de Janpath pour goûter un plaisir que je n'avais pas connu depuis des mois. Je m'étais baigné dans des rivières et des fleuves sacrés, des ruisseaux et des lacs, mais dans une baignoire, jamais. J'avais ce jour-là, de par mes rencontres avec des lama et des Rimpoché, le cou entouré de nombreux cordons de protection. Je fis couler un bain très chaud et me laissai glisser dans la profonde baignoire à pattes de lion en frémissant de plaisir. Les cordons, subitement plongés dans l'eau chaude, se mirent à rétrécir et ce n'est qu'en tirant sur eux de mes deux mains que j'échappai à une strangulation par abondance de protections. L'atterrissage était dur. Très tibétain dans sa substance et signe parfait de l'impermanence des choses.

L'impermanence est l'un des concepts de base du bouddhisme. Tout est voué à cesser ou à changer de nature un jour ou l'autre. Comme tout est interdépendant, dépourvu de réalité intrinsèque, et vide, il faut s'établir dans ce qui est sans caractéristiques : L'Éveil. Ce n'est pas un concept pessimiste de la vie mais au contraire un antidote puissant contre l'illusion. Avoir une perception aiguë de l'impermanence de tous les phénomènes débouche sur la conscience que sans elle le monde serait statique. Ce soir-là, l'impermanence de ma propre vie était devenue plus qu'un concept.

Dès le jour suivant, je noyai la déception de tant d'efforts perdus dans la piscine et dans les bras de deux jeunes Américaines rencontrées dans l'historique pucier de Miss Colaço, sur Janpath Lane. Une guest house où défilaient toutes les stars de la Beat génération, ses poètes célèbres ou inconnus, ses muses et ses vamps, ainsi qu'une bonne partie des rêveurs américains et européens happés par le tourbillon spirituel de l'après Berkeley, la grande vague de contestation universitaire américaine, et de l'après mai 68.

On trouvait chez Miss Colaço un incroyable mélange ethnique et culturel, un monde bigarré totalement traversé par la fièvre tantrique réduite à sa plus simple expression, celle d'une sexualité

qui se libérait sauvagement. Ginsberg et bien d'autres poètes américains avaient laissé leurs traces. Les muses racontaient à un public à la fois fasciné et distrait par l'abus de haschich, leurs nuits amoureuses aux extases sans fin avec des gurü de tous poils, des lama et des yogin. Le Black- Bombay aidant, un détonant mélange de haschich afghan ou cachemirien et d'opium. On ne voyait que lévitation, pérégrinations dans les vies antérieures, éjections de la conscience, réincarnations, dévoration du moi jeté en pâture aux démons dans le rite tibétain de tchô, orgies mystérieuses dans les forêts, éveils et transes, montées fulgurantes de kundalinī, cette énergie mystique des profondeurs représentée sous la forme d'un serpent lové à la base de la colonne vertébrale.

Une Californienne racontait comment elle avait fait l'amour avec un tigre-ascète au temps du Bouddha, un poète italien disait son illumination immédiate à la vue de Mahârishi Mahesh Yogin croisé à l'aéroport de Delhi. Dans ce camp de base de l'illumination, on apprenait aussi bien quelle route prendre pour monter en fraude jusqu'au mont Kailash que les moyens de rencontrer les membres de la confrérie secrète des Deva Dasi, ou servantes des Dieux, qui comprenait poétesses, musiciennes, danseuses et

initiatrices sexuelles sacrées. Aux dires de certains, elles officiaient encore dans quelques temples dont on se donnait les noms. Dans leurs bras, on espérait tout connaître de l'extase sculptée dans la pierre de Khajurâho ou de Mahâballipuram.

On échangeait une cassette de Frank Zappa contre une adresse de fumerie d'opium dans l'ancienne Delhi, son passeport contre le nom d'un chaman népalais aux pouvoirs extraordinaires, une nuit d'amour contre la transmission d'un mantra, formule rituelle qui fait coïncider le méditant avec certaines forces cosmiques. Tout le monde méditait, accédait aux trances les plus profondes, trépignait d'impatience de connaître l'illumination ou de pénétrer dans ses antichambres. Les partisans des gurü hindous se livraient à de longs duels oratoires avec ceux qui ne juraient que par les Maîtres tibétains et les heures de la nuit rejoignaient ainsi celles de l'aube dans une somnolence hébétée.

Un Suisse n'était pas sorti de samâdhi depuis douze jours, les gopî, bergères célestes aimées par les Dieux, allaient le tenter ou lui apporter des festins, certains essayaient de le protéger, d'autres lui criaient des insanités dans les oreilles. Le Suisse demeura dans sa catalepsie grandiose

alors que Miss Colaço regardait toute cette agitation mystique d'un regard à la fois las et scrutateur, harponnant au passage les hôtes clandestins et faisant mine de croire, pour ses préférés, aux mille histoires de chèques évaporés et de virements fantômes.

Le kamâsûtra, traité classique de l'érotique mystique hindoue, n'avait de secrets pour personne et par les lucarnes des portes des chambres, on pouvait assister aux accouplements les plus fantasques de ces aspirants tânistika et y participer joyeusement dans cette période étonnante où seuls les virus bénins se plaisaient à résider chez Miss Colaço,

Quinze jours de commerces variés dans ce bazar mystique me firent reprendre la route de Kalimpong où je revis sa Sainteté Dudjom Rinpoché, un homme doux, au regard impressionnant, hiérarque des yogin Nyingmapa, grand Maître de Dzogchen, pratique qui consiste à reconnaître spontanément la nature de son propre esprit en dehors de tout dogme et de tout concept. Dzogchen est très proche du Mahâmudrâ des Kagyupa qui a subi son influence. Dzogchen, à son tour, a subi les influences conjointes du Chan et du tantrisme shivaïte dont la doctrine principale, Pratyabhijnâ, signifie textuellement : « Retrouver spontanément la

nature de son propre esprit ou Soi. » Ces quatre écoles sont des doctrines « subites » et sont qualifiées d'Anupūya ou non-voies. Elles sont l'aboutissement et la quintessence des yoga et des tantra.

J'avais souhaité suivre l'enseignement de Dudjom Rinpoché mais la police n'accordait aux étrangers qu'un permis de visite de trois jours. Ce grand Maître m'avait envoyé chez l'un des plus impressionnants lama Kagyupa, Kalou Rinpoché, qui transmettait principalement Mahāmudrā et séjournait dans une région plus accessible.

J'arrivai quelques jours plus tard à Sonada où le regard infiniment bon de Kalou Rinpoché me remit en contact avec la réalité spirituelle. Ma mésaventure, la perte de mon travail, fut du plus grand comique pour les lama. Le monastère était secoué d'une transe de rire collectif. Kalou Rinpoché me dit simplement que le moment de publier un tel livre était prématuré et que devant ce rappel de l'impermanence, je pouvais me diriger, sous sa direction, vers une compréhension plus profonde de la nature de mon propre esprit.

Le karma, l'action, son poids et ses conséquences, grâce à l'intervention d'un voleur, m'avait remis directement sur la voie. Toute mon aventure spirituelle avait été causée par le vol de Delhi et sans lui, je serais probablement passé à

côté de ma plus grande chance. Avec le temps, ma haine pour le voleur se mua en acceptation puis en profonde reconnaissance. Quelques semaines plus tard, Kalou Rinpoché me donna mon nom de Dharma, Karma Sonam Tcheupèl : Celui dont le karma est bienheureux et qui peut saisir la voie.

Les mois qui suivirent furent voués à la pratique intense. Je reçus les enseignements quotidiens de Kalou Rinpoché ainsi qu'une première initiation. Je passai le plus clair de mon temps dans la pièce de Rinpoché ou niché dans le pinacle du temple de Sonada, au milieu des sacs de céréales, m'entraînant à visualiser le mandata de ma divinité tutélaire. Par absorptions et dissolutions successives, cette technique de méditation permettait, à long terme, de faire l'expérience de la vacuité de l'esprit.

J'échappai à la police indienne qui, en raison des troubles frontaliers avec la Chine, réduisait à trois semaines le séjour des étrangers dans cette région de l'Inde.

Lorsque enfin je fus arrêté et reconduit à la frontière de l'État en Jeep militaire, je partis pour Dalhousie où Kalou Rinpoché me dit qu'il viendrait bientôt. J'attendis deux mois, me replongeai dans la lecture du *Vijnânabhairava tantra*. Un beau matin, averti en songe,

j'empruntai un long chemin caillouteux où je vis apparaître, à cheval, entouré de ses moines, Kalou Rinpoché. Il arrêta sa monture, plaça sa main sur ma tête quelques secondes. Je fus baigné de lumière.

Après la grande réception aux sons des trompettes et des conques dans le monastère principal, je l'accompagnai jusqu'au petit ermitage de montagne où il devait donner à cinq yogin les derniers enseignements de Mahâmudrâ. Us arrivèrent tous le même jour, sans doute prévenus comme je l'avais été. Certains avaient fait plusieurs semaines de marche. Leurs longues chevelures enroulées sur le crâne servaient de sanctuaires à de nombreux parasites sauteurs. Leurs regards extraordinairement intenses fixés avec dévotion sur la silhouette amaigrie de Kalou Rinpoché, les yogin suivaient chaque inflexion de sa voix douce et vibrante. Comme eux, je fus totalement absorbé par la puissance de la transmission sans en comprendre le sens. Je ne recevrai cette dernière initiation du bouddhisme tibétain que bien des années plus tard.

Un séjour au Népal me permit tout de même, avec un appareil photo d'emprunt, de rapporter un livre sur Les Sculptures tantriques du Népal, que Christian Bourgois publia aux Éditions du Rocher.

Sur les conseils de Kalou Rinpoché, très impartial dans son approche des divers courants mystiques, je me rendis en Thaïlande dans un monastère où l'on pratiquait une forme de méditation particulièrement intéressante. J'appris à me concentrer sur une perle lumineuse située à deux doigts au-dessous du nombril et à traverser ainsi, un à un, les voiles de l'illusion formelle. L'abbé m'avait assigné pour résidence un merveilleux petit temple, au centre d'un jardin luxuriant. Il y avait là une demi-douzaine de moines zen japonais qui venaient s'initier à cette pratique du Petit Véhicule, sur le conseil de leurs Maîtres. L'esprit universel de Kalou Rinpoché était ouvert aux pratiques des différentes écoles et leur connaissance lui semblait importante. Il dépassait ainsi toute querelle entre les sectes tibétaines, mais également envers le bouddhisme des origines, le hīnâyāna, ou Petit Véhicule, le Chan, le taoïsme et le tantrisme indien.

C'est à cette ouverture d'esprit, dès le début de ma sâdkana, que je dois la réalisation des liens et de la filiation qui existe entre le shivaïsme tantrique, Mahāmudrâ, Dzogchen et le Chan. Cette filiation est devenue, depuis trois ou quatre ans, le terrain d'investigation presque vierge de plusieurs universitaires et chercheurs.

Puis, toujours sur la recommandation de Kalou Rinpoché, je me rendis à Kyoto, chez un Maître zen de l'école de Lint'si, grand Maître du Chan du XI^e siècle, avant de terminer mon périple à Honolulu, où un Maître taoïste, prévenu par Kalou Rinpoché, m'attendait à l'aéroport. Cet homme étrange vêtu d'une robe noire élimée et tachée, conduisait son Impala turquoise parmi les méandres de la circulation comme s'il se fût agi du bœuf noir de Lao-tseu. De lui, j'appris l'art de la respiration circulaire qui passe par le cœur et la posture avec prise du pouce gauche dans la main droite, particulièrement stable pour les longues méditations. Au moment de le quitter, je goûtai une fois de plus son humour :

- Lorsque tu seras en France, au volant de ta voiture, réalise que tu n'es pas ailleurs que dans le Tao.

Son rire guttural se perdit dans le brouhaha, sa robe noire délavée se fondit dans l'orgie de couleurs des paréos et des bermudas.

Je n'oubliai pas son conseil, les années passèrent, ma pratique fut entrecoupée d'éclipses et de doutes, puis, entre 1972 et 1975, j'entrepris une série de voyages dans le nord-ouest de l'Inde, avec la ferme détermination de rencontrer un grand Maître du shivaïsme tantrique cachemirien d'après les renseignements glanés au cours de

mes précédents voyages.



Les trois voyages suivants me firent découvrir les sublimes paysages himalayens du Jammu, du Cachemire, de l'Himachal Pradesh et un bon nombre de « sages », d'ermites ou de charlatans sans qu'aucune rencontre décisive ne se produise.

Entrer en contact direct avec le tantrisme shivaïte est presque impossible. La première raison de cette difficulté est liée aux persécutions imposées au tantrisme par les différents envahisseurs, les Aryens, l'Islam moyenâgeux puis les Anglais puritains de la colonisation. La seconde raison est liée au secret qui entoure Maîtres et rituels.

Dès l'arrivée des premiers envahisseurs, se manifesta une forte opposition au shivaïsme tantrique dont la force trouve sa racine dans les cultes voués à la grande Déesse. Une société

guerrière ne pouvait tolérer une culture si profondément tournée vers la femme, à la fois origine du monde et chemin de l'Éveil, Maître et initiatrice, opposée au puritanisme et à l'envahisseur.

Dans le shivaïsme, la femme incarne la puissance, l'homme la capacité d'émerveillement. De nombreux Maîtres étaient et sont encore des femmes. Certaines lignées ne se transmettent qu'à des femmes, et la femme, en tant qu'adepte, jouit d'un crédit supérieur à celui de l'homme, du point de vue de la force, du courage et de la profondeur de la vision. Les textes le disent clairement : « Ce qu'un tântrika réalise en un an, une adepte l'obtient en un jour », comme si, tout en elle, s'enracinait naturellement en ce qui fait le substrat commun et oublié de toutes les grandes religions anciennes. Des Celtes, aux Dravidiens de la vallée de l'Indus, de l'Égypte à Babylone, le fond de la psyché humaine est tout entier tissé de la divinité de la femme. Les divers déferlements de hordes, souvent moins barbares qu'on ne le dit et porteuses de grandes forces culturelles, de techniques et de savoirs qui permirent aussi à l'hindouisme de trouver un nouveau souffle et aux arts de s'épanouir merveilleusement, n'ont jamais réussi à soumettre cette puissance mystérieuse et féminine, vivante aujourd'hui

encore dans le tantrisme.

Aucun discrédit moral n'entache la femme qui, loin d'être la source de péché, de tentation et de damnation que nous connaissons dans les trois grandes religions monothéistes, mais aussi dans certaines tendances de l'hindouisme et du bouddhisme, est au contraire puissance et force de transmission du plus haut enseignement mystique.

Ces valeurs féminines qui donnent un parfum unique et très contemporain au tantrisme peuvent être définies sommairement comme la force profonde, harmonieuse et paisible contre la violence. La spontanéité et l'ouverture contre l'ordre moral artificiel, l'hypocrisie, le puritanisme. La non-dualité qui restitue sa complétude à l'être humain en plaçant le divin en lui-même. Le libéralisme, la tolérance, l'expérience directe de la nature fondamentalement libre de l'esprit contre les vaines spéculations religieuses et intellectuelles. L'amour contre l'exploitation sexuelle. Le respect de la nature contre l'épuisement forcené de ses ressources. La liberté absolue vis-à-vis des dogmes, du clergé, de l'État, des castes, des interdits sociaux, religieux, alimentaires et sexuels de l'hindouisme classique issu du védisme aryen. Toutes ces valeurs sont celles du respect

inconditionné d'une liberté identique en chaque être humain que le tantrisme propose de retrouver sans se perdre dans une quête extérieure illusoire.

Une partie importante de la société d'aujourd'hui comprend qu'elle doit revenir à ces valeurs sous peine de chaos et de destruction. La voie tantrique est ouverte à toute la richesse de la nature humaine qu'elle accepte sans restriction aucune. C'est probablement la seule voie spirituelle dont rien ni personne ne se trouve exclu et c'est en cela qu'elle correspond aux aspirations profondes des femmes et des hommes d'aujourd'hui. Ceux qui acceptent de reconnaître avec émerveillement la puissance de la femme et la part de féminité qu'ils ont en eux, source de richesse et de développement continu, n'ont plus lieu de se livrer à la guerre des sexes. Ils ont intégré cette reconnaissance et sortent de la dualité constante qui empêche toute progression profonde.

Sept millénaires¹ de tradition tantrique continue supposent un art inouï de la dissimulation à « l'étranger ». Cette prudence existe toujours. Dans le nord de l'Inde, le tantrisme est partout mais plus on s'en approche, plus il semble évanescent. J'ai eu plusieurs fois la sensation de frôler un lieu de rassemblement, un

Maître, un adepte qui aurait pu me guider, mais invariablement, le « filtre tantrique » se mettait en place et je me retrouvais seul, au milieu de nulle part, incapable de savoir à quel point j'étais la victime de désinformation ou de plaisanterie, qui toutes sont des variantes d'un système de protection millénaire.

Après tout, je n'étais moi-même qu'un envahisseur d'un nouveau style. Pourquoi les portes se seraient-elles ouvertes ?

Le tantrisme shivaïte ne dépend pas de l'Occident pour sa survie, ses Maîtres n'ont encore répondu ni à la curiosité de l'Occident, ni au désir de s'y installer, ni à l'appât du gain. Le tantrisme ne craint aucun pouvoir politique, aucune vague historique. La flamme se rallume toujours, les enseignements resurgissent, même après les périodes les plus noires.

L'une des difficultés à rencontrer un Maître vient aussi du fait que par tradition, le tantrisme se développe dans les campagnes, les forêts, les lieux isolés.

1. Les textes les plus anciens sont datés de - 550C. Voir Alain Daniélou, *La Fantaisie des Dieux et l'aventure humaine d'après la tradition shivaïte*. Éditions du Rocher. 1985.

Les grands rassemblements sont rares, les adeptes se fondent dans le paysage et les non-initiés, même s'ils croient connaître un Maître, craignent généralement de transmettre cette information. La croyance populaire, avec l'aide de l'hindouisme classique, attribue aux sages tantriques toutes sortes de pouvoirs maléfiques, toutes sortes de pratiques démoniaques. Comment en serait-il autrement pour un courant mystique qui place la femme si haut, qui ne reconnaît ni les castes ni les interdits sociaux, alimentaires et moraux auxquels se soumettent les hindous?

Après des milliers de kilomètres parcourus en bus, en Jeep, à pied ou à dos de poneys, des centaines de notes, d'informations, d'entretiens, j'en vins à la conclusion que le tantrisme shivaïte m'échapperait toujours et qu'il me faudrait renoncer à rencontrer l'un de ses Maîtres. D'ailleurs, comment trouver quelqu'un dont on ignore le nom ? il est interdit, dans le tantrisme shivaïte, de prononcer ou d'écrire le nom de son Maître. Que de fois je suis arrivé devant une hutte abandonnée, une grotte vide, un idiot du village qu'on m'avait désigné comme un sage et qui, ma foi, en était peut-être un. J'apprendrai plus tard que l'attitude du fou était l'un des camouflages préférés des tântrika.

Lors de mon quatrième séjour, après quelques tentatives infructueuses, je décidai d'arrêter ma quête, d'oublier ma carte Bartholomew barbouillée de cercles rouges et d'itinéraires mystérieux. Je ne pouvais continuer à agresser les fidèles qui, dès l'aube, allaient déposer une offrande ou un bouquet de fleurs au linga (sexe) de pierre noire de Shiva, symbolisant la destruction de l'illusion, érigé sur un socle en forme de vulve, yoni, emblème de la mystérieuse puissance cosmique. Je ne pouvais plus suivre sur les chemins escarpés les ascètes nus, enduits de cendre au risque de me faire empaler sur leur trident de fer, signe de Shiva et symbole des canaux subtils qui traversent le corps des yogin. Je n'avais plus d'argent à distribuer aux « informateurs », mes pieds ne supportaient plus les ampoules et j'en avais assez de me retrouver, le soir venu, dans une clairière, où, à la nouvelle lune, devait soi-disant avoir lieu un rituel tantrique. Presque invariablement, lorsque je posais des questions sur le tantrisme, on me répondait : « Qu'est-ce que c'est ? » Comme s'il se fût agi d'une technique de pointe de la physique.

De Manali à Sonarmarg, routes et chemins himalayens n'avaient plus de secrets pour moi. Le dernier Maître shivaïte devait vivre au sommet du

mont Kailash, lieu même où Shiva était réapparu pour donner les enseignements secrets aux hommes du Kali-yuga, ou âge sombre, dont je n'avais pas vu le début (- 3600 env.) et dont je ne verrai pas la fin (2440 env.). Pourtant, les sages disent que le tantrisme correspond exactement aux besoins, aux capacités et aux aspirations des êtres de cette période.

Un jour, le bus s'arrêta, deux femmes en descendirent, l'une portait un coq par les pattes, il n'y avait nul village en vue et sans même réfléchir, je criai au chauffeur de rouvrir la porte de sortie. Je ne voulais pas rester une minute de plus dans ce bus frémissant de tous ses boulons qui, sous l'apparent contrôle du chauffeur sikh, dévalait les pentes des contreforts himalayens à tombeaux ouverts. Une fois le bus parti, je me retrouvai dans un silence bienfaisant. Les femmes gravissaient un sentier en bavardant, le coq protesta. Je les suivis, il devait y avoir un village là-haut.

J'y arrivai une demi-heure plus tard. Une trentaine de maisons de terre étaient disséminées sur un large plateau. Une rivière serpentait tout près. Le lieu me sembla idéal pour me reposer et oublier le tantrisme. Un adolescent vint à moi, je sus d'emblée qu'il fallait lui faire confiance.

- Hello Sahab, je m'appelle Ram, est-ce que je

peux vous aider?

Je lui demandai de me trouver une maison à louer pour quelques semaines. Il m'en dénicha une, à l'extrémité du village, près d'un splendide banian au pied duquel je découvris quelques signes de Shiva : son linga fermement fiché dans la yoni de sa Shakti, un petit taureau, Nandi, leur véhicule préféré et quelques colliers de fleurs ainsi que des pâtisseries. L'une d'elles était ornée d'une fine couche d'argent pur que l'air faisait tressaillir. Une femme du village me fit visiter. La maisonnette me convenait à merveille. Un charpoï, cadre de bois tendu de cordes, un petit foyer sur le sol de terre battue, un coin pour faire sa toilette.

Vingt mètres carrés de perfection. On me demanda trente roupies pour le mois et dès la transaction faite, on m'apporta une couverture, une cruche d'eau potable, une brassée de bois, une jatte de yaourt, quatre pommes de terre, un oignon, un sachet de thé, une casserole, un peu d'huile, des allumettes, du sel et une bouilloire, avec l'efficacité discrète qu'on rencontre partout en Inde dès que l'on sort des sentiers battus.

Tous les enfants du village vinrent passer un à un leur tête dans l'embrasure de la porte. Ram m'aida à allumer le feu et assista fasciné à l'ouverture de mon sac à dos. Je mis mon duvet

sur le charpoï, mes quelques livres et mon carnet de note près du lit, je lui offris une boîte de conserve de fromage indien et il me fit visiter le village, fier de me présenter au docteur et à sa femme, ainsi qu'à d'autres habitants qui me regardaient avec étonnement. Qu'est-ce qu'un étranger pouvait bien venir chercher ici?

Après un bref résumé de ma vie à une vingtaine de curieux, je répondis aux questions pressantes et charmantes de ces enfants et adolescents vifs et gracieux, puis je retrouvai le calme de ma petite maison. Je sortis, m'installai sous le banian. Ram vendait du thé au lait et à la racine de gingembre, dans de délicats petits gobelets de terre séchée au soleil qu'on jetait après usage, leur matière friable retournait à la terre. Chaque matin, ! Ram rapportait de nouveaux gobelets. C'est ainsi que nous primes l'habitude, dès l'aube, de nous réchauffer près de son feu, en buvant et en regardant les silhouettes frêles, drapées dans un châle, sortir de la brume montée de la rivière et venir chercher en grelottant le breuvage énergétique de Ram.

Je me sentais soulagé d'avoir abandonné ma quête, je profitai de mon réveil matinal pour méditer enroulé dans ma couverture avant d'aller boire et prendre quelques braises au feu de Ram. L'adolescent se servait très dignement d'une

grande passoire où se trouvait tout le thé servi depuis l'aube. A chaque nouveau client, il ajoutait une pincée de thé frais.

J'oubliai si bien le tantrisme que je passai une bonne partie de mes journées à me promener au bord de la rivière et dans la forêt, souvent en compagnie de Ram, main dans la main, à la mode indienne. J'étais parfois accompagné d'adolescentes aux grands yeux profonds, aux longues chevelures noires tressées. Délicates, dignes, libres et pudiques à la fois, dans cette très belle posture étirée vers le ciel que donne l'habitude de porter jarres et ballots sur la tête.

Ram avait un caractère aimable, il était curieux, vif et connaissait tout malgré son jeune âge. Une profonde amitié naissait entre nous, nourrie par sa vision de la vie, ses espoirs, ses désirs et ses craintes. IL emmagasinait les informations avec une remarquable intelligence et possédait déjà cette perspective paisible des choses qui ne vient qu'avec le temps. Il me fit connaître un à un tous les habitants du village où je passai bientôt d'une maison à l'autre comme si j'y étais né.

Le soir, j'allais parfois discuter avec le docteur qui possédait la seule maison de pierre. A la retraite depuis quelques années, il pratiquait la médecine ayurvédique et continuait à soigner les

habitants.

J'appris à faire le yaourt. Ma proximité du banian et de Shiva auquel on offrait quelques friandises, me faisait parfois profiter de ces offrandes déposées par des femmes aux saris somptueux dont les teintes soutenues et vives vibraient dans la lumière matinale. L'odeur de l'encens traversait la maisonnette. J'allais me baigner dans l'eau glacée de la rivière, je lisais et relisais le *Vijnânabhairava tantra*, pratiquai avec assiduité et régularité au point de retrouver cet état que j'avais connu à l'issue de ma première année continue de pratique où l'on ne désire plus qu'une chose, rester en méditation des heures durant, immobile, comme fiché au centre de l'espace, plein de chaleur, d'énergie, d'ouverture, la respiration profonde, régulière et silencieuse, le mandata se construisant devant soi comme sous l'effet d'une projection, chaque détail intensément présent, le mantra coulant comme une rivière, les phases d'absorption s'enchaînant sans heurts jusqu'au vide final.

Je profitai de cette période particulièrement bénéfique pour pratiquer le gurü yoga et la visualisation de Vajradhara, divinité tibétaine qui représente le Maître spirituel et dont le corps indigo s'inscrivait sans peine dans l'espace, face à moi. Pour la première fois, je réussis à pratiquer

le yoga du rêve d'une manière régulière. Cette forme de yoga permet de prendre conscience de son rêve et d'entrer en méditation en remplaçant ainsi le rêve par le mandala ou directement par la contemplation non-duelle. Cette méditation laisse, au réveil, une sensation de grande fraîcheur, d'un repos profond affranchi des activités anarchiques de la conscience, l'esprit lucide et ouvert.

Bientôt, je me moquai de ma quête tantrique forcenée et je goûtai le simple plaisir d'être dans ce village perdu, à me promener et à méditer en toute tranquillité. Kalou Rinpoché m'avait souvent parlé de la paix qui s'installe lorsqu'on abandonne l'effort, la tension, le désir d'atteindre quelque chose. J'en faisais l'expérience quotidiennement et chaque acte de la vie, se lever, boire une ou deux tasses de thé, se nourrir de peu, suivre le cours d'eau turquoise, entrer dans la forêt, lire un sûtra, marcher main dans la main avec un adolescent joyeux sous le ciel étoilé, m'apportait une joie incomparable.

Un jour, en remontant la rivière pendant quelques heures, j'arrivai à une sorte de vasque assez profonde où se jetait une cascade de quatre ou cinq mètres. L'endroit, parsemé de gros rochers polis par les crues, était merveilleusement paisible. Je me mis à rire dans

la solitude et nageai dans l'eau plus sombre et plus profonde de la vasque avant de me sécher sur une pierre chaude. Le lieu était dominé par une falaise d'une dizaine de mètres et par une épaisse forêt. Je m'endormis au soleil. A mon réveil, j'eus l'étrange sensation d'être observé. Je regardai alentour, j'écoutai, sans voir âme qui vive.

On ne pouvait accéder directement au haut de la falaise sans redescendre la rivière jusqu'au point où se trouvait un passage escarpé et d'un accès difficile. Je décidai de monter explorer la lisière de la forêt.

Une fois arrivé, je découvris un tertre duquel on jouissait d'une vue splendide sur la rivière, la cascade, les collines avoisinantes qui se perdaient dans la lumière dorée. Je fis quelques pas dans la forêt et y découvris une hutte, une couche d'herbe, un foyer de cendres tièdes, un pot de terre cuite, quelques vêtements blancs et une couverture décolorée, des ustensiles de cuisine noircis, un bol formé par la calotte d'un crâne humain dont la bordure était sertie d'argent. Tout à coup, j'imaginai un ascète me menaçant de son trident et je m'éloignai rapidement.

Pendant tout le chemin du retour, mon imagination fut prise d'une agitation très peu méditative. Je fis les dernières centaines de

mètres en courant, impatient de parler de ma découverte à Ram qui m'attendait, paisiblement assis sur le socle empierré du banian.

Je lui racontai ma promenade, son visage s'assombrit.

— Ne retourne jamais à la cascade! Cette femme est très dangereuse ! Elle a tué un homme l'année dernière. On a repêché son corps dans la rivière. Elle mange les morts. C'est une tântrika !



Je dormis très peu cette nuit-là, hanté par l'idée qu'une *yoginī* tantrique vivait près d'ici, à quelques heures de marche. La description que Ram m'en avait faite n'était pas vraiment encourageante. Je pensais à cet homme trouvé mort dans la rivière. Le fait que Ram la décrive comme une dévoreuse de cadavres m'impressionnait moins, c'était un cliché qu'on retrouvait souvent dans la littérature tantrique. J'imaginai mille manières de l'approcher, de la voir, de la convaincre de m'accepter comme disciple.

Je fus le premier à me trouver sous le banian, Ram vint allumer son feu, et pendant qu'il mettait à chauffer l'eau et le lait, je le bombardai de questions sur la *yoginī*.

- Depuis quand est-elle installée près de la

cascade?

- Un peu plus d'un an.

- Est-ce que tu l'as déjà vue?

- C'est un monstre- Des yeux de folle, une grande langue rouge qui pend hors de sa bouche, des gouttes de sang séché sur le ventre, les cheveux en bataille. Certains villageois l'ont aperçue. La nuit, elle se promène dans la forêt avec un grand couteau et tue les animaux pour boire leur sang. Personne ne va plus à la cascade depuis quelle s'y est installée. C'est très dangereux!

Ram essaya de la mimer en prenant un aspect terrifiant et en sortant sa langue.

- Est-ce quelle est indienne?

- Non, c'est une sorcière du Tibet, descendue des montagnes.

- Personne ne lui rend visite?

- Parfois des yogin traversent le village. On pense qu'ils vont à la cascade.

- Des Tibétains?

- Non, seulement des Indiens.

- Alors, elle doit être indienne.

Pendant toute cette conversation, Ram évitait de me regarder. Je le sentais tendu, irrité, distant. Il resta silencieux un moment, prépara deux tasses de thé épais et odorant et pendant que nous buvions à petites gorgées le liquide brûlant, il me dit :

Si tu es mon ami, tu dois me faire confiance. Si tu montes là-haut, tu ne reviendras jamais, elle te tuera, elle mangera ton foie et ton cœur. Tu iras nourrir les poissons. Tu auras payé la location de la maison et tu ne seras plus dans la maison. Je ne viendrai pas te chercher. Si tu veux connaître un gurü, il y en a un près de Srinagar. Il est célèbre. Il a un bel ashram, des gens viennent le voir du monde entier. C'est un vieil homme très bon. Si tu veux, je t'y conduis. Demande au docteur, il le connaît. Tu veux qu'on prenne le bus tout à l'heure?

Non. Je veux rester ici, voir de loin le monstre de la cascade. Si elle ressemble à ce que tu en dis, je redescendrai.

Tu n'es pas le premier qui veut la rencontrer. Le danger, c'est qu'elle peut se rendre invisible et quand tu arrives à la cascade, elle peut te tuer avant même que tu aies le temps de saisir une pierre.

Je dégustai une autre tasse de thé au

gingembre et pas très convaincu par les descriptions de Ram, je décidai de profiter de la fraîcheur matinale pour monter à la cascade. J'hésitai sur ce qu'il fallait emporter. Je ne savais pas si je réussirais à la voir, encore moins à lui parler. Après quelques minutes de réflexions, je mis mon sac de couchage, du thé, quelques vivres, la couverture qu'on m'avait prêtée et mon couteau dans mon sac. Je repassai près du banian en saluant Ram qui ne me répondit pas. Je prélevai un collier de fleurs donné à Shiva pour l'offrir à sa Shakti et me mis en route.

A chaque pas, j'essayai de me défaire des images enfantines que Ram avait semées dans mon esprit. Pourtant le fait qu'on ait trouvé un homme mort dans la rivière m'impressionnait. J'avais approché suffisamment de naga ou d'ascètes shivaïtes pour savoir qu'ils pouvaient être violents. Même la police indienne renonçait à les arrêter car leur indifférence totale à la prison et leurs pouvoirs magiques semaient une incontrôlable terreur et poussaient les autres prisonniers à la révolte. Rien ne pouvait arrêter ces ascètes et plusieurs journalistes occidentaux qui avaient tenté de les filmer en avaient fait la dure expérience. Je me souviens de certains d'entre eux, précipités dans la Yamuna ou jetés d'un mirador de bambou à la Kumbhamelâ, l'un

des grands pèlerinages religieux qui rassemble parfois plus d'un million d'indiens de toutes tendances.

Dès que je me retrouvai dans le silence de la montagne ma peur me donna l'impression de lever, comme une pâte exposée à la tiédeur. Chaque tentative pour me rassurer avait l'effet contraire. Je me demandai plus d'une fois si je n'allais pas rebrousser chemin.

Ma curiosité fut la plus forte et vers dix heures, j'entendis le bruit de la cascade. Je m'assis et essayai d'élaborer une tactique d'approche. Si je montais directement à l'ermitage, je risquais de trouver la *yoginī* dans sa hutte mais je courais aussi le risque de la déranger et d'être très mal reçu. Si j'allais me baigner, l'avertissant en quelque sorte de ma présence sans l'importuner, je risquais de ne plus la trouver en montant à l'ermitage.

J'optai pour une troisième solution : je m'approchai à une centaine de mètres de la hutte, déposai mes offrandes, nourriture et collier de fleur, fis trois grandes prosternations à la tibétaine et me retirai vers la cascade où je trouvai une pierre plate pour méditer. Je voulais lui faire comprendre que je n'étais pas motivé par la curiosité, lui témoigner mon respect et lui donner la possibilité de m'inviter d'une manière

ou d'une autre.

Malgré la stabilité de la posture, j'eus beaucoup de mal à trouver la tranquillité. Je méditai deux ou trois heures, me baignai, me séchai au soleil et repris ma méditation. A aucun moment je n'eus la sensation d'être observé contrairement à ce qui s'était passé le premier jour. J'arrêtai ma méditation vers la fin de l'après-midi. J'avais faim et je réalisai que j'avais offert la totalité de mes provisions à la Shakti. Je mourais d'impatience de savoir si mes offrandes avaient été acceptées et je remontai vers l'esplanade.

Une fois arrivé, à ma grande déception, je vis que tout était là où je l'avais laissé. Je distinguais à peine la hutte, cachée par quelques arbres mais j'imaginai que si la *yoginī* s'y trouvait, elle pouvait me voir. Je refis trois prosternations et m'en retournai vers le village. Arrivé à mi-chemin, quelle ne fut pas ma surprise de voir Ram qui m'attendait, très inquiet. Sensible à son amitié, je le pris par la main et nous redescendîmes vers le paysage familier des petites maisons, des saris colorés, des odeurs alléchantes, des cris d'enfants.

- Si tu veux vraiment la voir, il faut offrir du lait, du gingembre, du riz, du bon thé, des lentilles, des œufs, des épices, de l'encens et un

très beau collier de fleurs. Donne-moi douze roupies, je te trouverai tout ça pour demain, me dit Ram qui avait compris que je ne me laisserais pas décourager.

Nous dînâmes ensemble, je me couchai tôt, prêt à partir dès l'aube chargé de mes offrandes.

Je montai plus rapidement et j'arrivai de bonne heure sur le terre-plein où je constatai avec satisfaction que mes présents de la veille n'étaient plus là. Je déposai donc le choix varié de Ram, me prosternai et retournai méditer sur ma pierre. La journée fut plus paisible, ma méditation plus profonde, mon esprit détendu.

J'attendis jusqu'à la dernière heure pour redescendre au village et retrouvai Ram qui m'attendait au même endroit. IL commençait à participer à ma quête et trépignait d'impatience qu'il se passe quelque chose. Je lui redonnai quelques billets de dix roupies, il acheta des allumettes, des bougies et un châle de pure laine. J'admirai la manière méthodique dont il devinait les besoins d'une ascète solitaire et lui fis entièrement confiance.

Ce matin-là, je montai à l'ermitage le cœur léger. J'avais accepté l'idée qu'il n'arriverait peut-être rien et que si je rencontrais la Shakti, je me laisserais aller aux événements quels qu'ils soient

Cette fois encore, les présents avaient été acceptés. Au moment où j'allais déposer le collier de fleur et mes offrandes, je vis la *yoginī*, debout, à la lisière de la forêt. Elle portait un vêtement clair, jodhpurs et tunique. Sa longue chevelure noire n'était pas attachée, les traits de son visage ne m'apparaissaient pas clairement à cause de la distance. Je sentis mon cœur battre violemment, je fis trois prosternations et m'approchai. Elle demeurait immobile. Son visage m'apparaissait progressivement et je ne vis ni langue démesurée, ni taches de sang, ni regard exorbité. Au contraire, je lui trouvai une attitude libre de toute pause, ouverte, belle et noble.

J'arrivai devant elle, son regard extraordinairement brillant me scrutait. Elle devait avoir une quarantaine d'années, légèrement marquée par la vie ascétique, à la fois aérienne et puissante, présente et lointaine. Elle portait un collier rouge orné de petites clochettes. Son regard dégageait une immense compassion que l'attitude de son corps, plus réservée, semblait tempérer. Je fus étonné qu'elle m'adresse la parole en parfait anglais.

- D'où venez-vous? Que recherchez-vous?

Sa voix était directe, bien timbrée, mélodieuse.

- De France... Je cherche quelqu'un qui puisse m'ouvrir à la compréhension, à la pratique du shivaïsme, du Kundalinî yoga.

- Je ne connais pas le Kundalinî yoga.

- N'êtes-vous pas une tantrika ?

- Que savez-vous du tantrisme?

- Un yogin chinois m'a confié, il y a quelques années, sa traduction du *Vijnânabhairava tantra*. Je l'ai beaucoup lue. Je l'ai d'ailleurs ici.

- Montrez-la-moi...

Je la sortis de la poche supérieure de mon sac où je mettais notes et livres. Elle la feuilleta rapidement puis me la rendit.

- Ce yogin chinois est imposteur, ce n'est pas le *Vijnânabhairava tantra*. Mais vous ne m'avez pas répondu, que savez-vous du tantrisme?

- Je suppose qu'il y a dans le tantrisme une pratique qui conduit à entrer en harmonie avec son propre Cœur et à y découvrir Shiva.

- il n'y a rien de ce sentimentalisme-là dans le tantrisme.

- Et les pratiques sexuelles, existent-elles?

- S'il y avait des pratiques sexuelles dans le tantrisme, comment pourrais-je m'y adonner

puisque je vis dans la solitude depuis seize ans?

- Peut-être en les transcendant?

- il n'y a rien à transcender dans le tantrisme.

Subitement, mon esprit s'arrêta de vagabonder. Je me sentis fondre sous son regard et les larmes me vinrent aux yeux.

- J'aimerais suivre votre enseignement.

- Tes émotions ne me concernent pas. Tu as une idée de ce que tu cherches. Comment pourrais-tu le trouver? Je ne peux rien te donner. Retourne dans la vallée.

Je saluai la *yoginī* dans un état d'émotion intense, mis à nu par son regard. Je pris mon sac, fis quelques pas en arrière et comme j'allais me retourner, elle me dit d'une voix plus douce, avec un indescriptible sourire :

- Tu es comme un bossu de la campagne, tu rêves qu'en allant en ville personne ne verra ta bosse. Oublie le regard des autres et considère vraiment ta bosse, c'est ce que tu as de plus précieux.

En redescendant au village, j'étais tiraillé entre l'impression d'un échec complet et l'espoir d'une ouverture possible.

Lorsque Ram me vit arriver, il comprit tout de

suite qu'il s'était passé quelque chose. Aussi m'accueillit-il en riant :

- Tu marches comme un vieillard!

Je me redressai, bus quelques tasses de thé et lui racontai mon aventure en savourant de délicieux beignets de pommes de terre au curry et aux graines de moutarde que sa mère nous avait préparés.

Je passai les jours suivants à caresser ma bosse et réalisai que je ne pourrais me représenter devant la *yogini* que dans la nudité la plus totale, sans désirs et sans buts.

Chaque matin, je fis des offrandes au Shiva linga qui se trouvait au pied du banian en souhaitant que ce phallus de pierre finisse par se ficher dans mon Cœur et l'ouvre aux dimensions de l'espace.



Lorsque je remontai à l'ermitage avec un simple collier comme offrande, je me sentis rempli de confiance et de joie. Je trouvai la *yogini* en méditation devant sa hutte, je fis un simple salut à l'indienne, portant mes paumes devant mon cœur, comme un lotus prêt à s'ouvrir et m'assis assez loin d'elle. Ses yeux étaient mi-clos, il émanait de toute sa personne grâce, beauté et puissance, comme si de longues années de pratique solitaire l'avaient enracinée dans le sol en même temps que cet enracinement avait permis aux branches de se déployer harmonieusement dans l'espace.

Elle ouvrit les yeux. Je la saluai à nouveau et m'approchai en lui tendant le collier de fleurs quelle se passa autour du cou.

- C'est tout ce que tu m'apportes aujourd'hui

? dit-elle ironiquement.

Après quelques secondes d'embarras, je la saluai à nouveau, comme pour lui dire : j'apporte ma bosse, j'apporte mon cœur, mais je restai silencieux car cela me semblait à la fois naïf et grandiloquent.

- Je t'accepte à condition que tu réfléchisses profondément à ce que je vais te dire et que tu prennes le temps de décider si tu veux poursuivre cette quête, dit-elle, comme si elle m'avait entendu.

Je la remerciai, plein de joie.

- Réalise que c'est un engagement très profond de ma part et de ta part. Une fois sur le chemin, il n'y a pas de porte de sortie. Si tu acceptes, c'est une décision qu'il faudra tenir dans les moments les plus difficiles car si tu t'arrêtais en cours de route, tu risquerais de profonds troubles. Je te propose d'avancer sur le fil d'un rasoir, une fois parti, on ne peut ni se mettre à courir, ni s'arrêter, ni faire chemin inverse. Les blessures seraient trop graves. On ne peut que continuer au même rythme. Parfois tu te révolteras, tu auras l'impression que je te traite comme si tu n'avais jamais pratiqué, comme si tu ignorais tout. Ton orgueil sera blessé. Tu penseras, j'ai fait ceci, j'ai fait cela. J'ai eu tel

Maître, et cette femme qui est- elle pour me traiter de la sorte? Tu auras des doutes sur toi-même, sur la voie, sur moi. Tu seras en colère, tu me haïras peut-être mais moi, je serai toujours là et j'attendrai que tu te calmes pour que nous repartions ensemble. Comment t'appelles-tu ?

- Karma.

- Dans le tantrisme, le karma est considéré comme illusoire mais je t'appellerai Karma.

- Comment dois-je vous appeler?

- Parfois je suis Kâlī, la destructrice, parfois je suis Lalitā, la joueuse, parfois je suis Kubjikā, la potière, mais je suis toujours *Devī*, la Déesse. Appelle-moi donc *Devī*. Au début, lorsque tu venais, tu faisais de grandes prosternations, aujourd'hui, tu m'as salué à l'indienne, quand tu fais cela, quelle image te vient?

- De la dévotion, du respect, l'espoir d'obtenir et de réaliser les enseignements les plus précieux.

- Penses-tu qu'il y a une différence fondamentale entre toi et moi?

- Oui, vous êtes un Maître.

- Lorsque tu me salues, ne t'incline pas devant quelqu'un qui serait ce que tu n'es pas.

Même si Shiva était là debout devant toi, ne t'incline jamais devant quelque chose de lointain et d'inatteignable mais au contraire incline-toi devant ce qui nous lie et qui fait que fondamentalement nous ne sommes pas différents l'un de l'autre, que fondamentalement Shiva et sa compagne, Bhairavi, ne sont pas différents de toi et de moi. Lorsque tu t'inclines, incline-toi profondément devant le divin qui est en nous en cet instant, devant le divin qui n'a jamais été séparé de nous, devant le divin qui ne se trouve nulle part ailleurs qu'en nous, devant le divin dont on ne peut ni s'approcher ni s'éloigner, devant le divin inconcevable dont tout notre être est façonné, comme la texture d'une argile dont nous serions la forme donnée par le potier. Tant que tu imagines un chemin qui te sépare du divin, tu pars pour une longue errance et cette errance n'aura jamais de fin car plus tu penseras t'approcher du divin, plus il t'échappera.

« Shiva est inconcevable, inatteignable et pourtant il est impossible de t'éloigner de lui, car fondamentalement, tu es Shiva. Tu me salues, tu salues le divin qui nous lie comme la terre sur laquelle nous marchons tous deux, comme le ciel dans lequel notre regard se perd.

Devī marqua un long silence. Elle me regardait comme si ses mots prenaient le temps

de pénétrer jusqu'à ma conscience. Elle parlait lentement, posément, d'une voix douce, comme on raconte une histoire à un enfant. Je la regardai et réalisai soudain qu'une très longue route m'avait mené jusqu'ici. Je pensai à l'image du rasoir quelle avait utilisée et me demandai si j'aurais le courage de suivre cet enseignement. Je ne parvenais pas à imaginer quelle puisse déclencher en moi ces réactions de doute, de rejet, de haine quelle me prédisait. Je pensai soudain à Kalou Rinpoché qui m'avait jusqu'ici dispensé son enseignement sans me soumettre à de terribles épreuves. IL est vrai que les Occidentaux sont souvent impatients dans leur quête et que Kalou Rinpoché m'avait appris la patience. J'avais vu arriver plusieurs Occidentaux qui après trois ou quatre jours passés au monastère s'en étaient allés à la recherche d'un enseignement plus instantané. *Devī* reprit avec le même calme :

- Dans le tantrisme, il n'y a fondamentalement pas de temple, pas de Dieu, pas de dogmes, pas de croyances, il n'y a qu'un immense cordon ombilical qui relie chaque être et chaque chose dans le divin. Connaître un éveil, c'est entrevoir cela dans la totalité, même l'espace d'une seconde. Connaître le Grand Éveil, c'est évoluer constamment dans ce seul espace

infini que la Conscience épouse dans la célébration d'une noce continue au point où l'extase de cette union entre Shiva et Bhairavi fait couler son lait sur la forme distendue de la Conscience qui ne peut même plus dire « je suis la Conscience, je suis le sans limite, je suis la totalité du divin.

« La Conscience est le lieu du culte, la Conscience est le texte sacré, la Conscience est la voie, la Conscience est le lieu du sacrifice, la Conscience est le feu, la Conscience est le lieu de l'union rituelle, la Conscience est le lieu du samâdhi, la Conscience est l'Éveil, la Conscience est la demeure des Dieux, la Conscience est le temps, la Conscience est l'espace, la Conscience est le pot, la jarre de laquelle s'écoule le divin.

« Que fait l'adorateur ? il nettoie le temple. Comment? En demandant à tous ceux qui s'y trouvent assis depuis toujours de sortir pour qu'il puisse balayer, jeter sur les dalles de l'eau fraîche puisée à la rivière, éparpiller des pétales de roses. Très vite l'adorateur se rend compte que les personnages qui se trouvent assis dans sa Conscience se refusent à sortir du temple. Pourquoi? Parce que, comme nous, ils ont peur. C'est à cause de la peur que la Conscience reste encombrée. Pas la petite peur facile à définir, pas la peur de ceci ou de cela, mais la grande peur

fondamentale qui est le terrain fragile sur lequel nous construisons tous nos rêves et qui un jour ou l'autre nous paralyse et détruit ce que nous avons construit avec tant de persévérance.

« Le jour vient de se lever, tu t'es purifié en te baignant dans la rivière sacrée, tu te sens vif et plein de détermination. Tu puises de l'eau fraîche, tu prends un balai, tu cueilles une corbeille de pétales de roses et tu entres dans le temple de la Conscience. C'est cela la méditation : entrer frais, l'esprit vif et alerte dans le temple de la Conscience. Tu les vois, tous assis, immobiles, ancrés dans le sol, fossilisés. Us sont là depuis si longtemps. Ils t'ont tant aimé, tant donné, tant évité. Depuis que tu es tout jeune, leurs voix te poursuivent. Encore maintenant, en cette minute, comme ils te regardent entrer, prêt à nettoyer, à rafraîchir, à parfumer, ils te parlent et te disent : " Écoute-nous, voici ce que nous pensons de toi. Depuis que tu es jeune nous tentons de t'éviter les dangers, nous te prévenons des pièges de la vie, nous te punissons lorsque tu fais une erreur mais lorsque tu nous écoutes, lorsque tu es un bon garçon, nous te récompensons, nous t'approuvons à voix haute et grâce à nous, tu ne t'en es pas trop mal sorti. Alors ne nous chasse pas, continue à écouter nos voix, à suivre nos avis. Nous ne voulons que ton bien. La liberté, c'est le

chaos. Écoute attentivement nos voix, reste sur le chemin que nous te traçons et tout ira bien. "

« Mais en cet instant, tu sais que tu as trop écouté, que ces gens couleur de pierre ne sont là que pour t'empêcher de répandre les roses et l'eau fraîche. Que tout ne va pas si bien. Vous êtes comme deux peurs face à face. Comme deux peurs qui se trouvent nez à nez dans une forêt sombre, pleine de craquements et d'autres bruits inquiétants. Une peur se dit : " Pourvu qu'il ne fasse rien pour nous éjecter du temple ! " L'autre se dit : " Pourvu qu'ils ne se lèvent pas pour sortir. Que deviendrais-je sans eux ! " Et comme ça, jour après jour, on s'arrange avec sa Conscience, on reçoit blâme et encouragement, on se range, on devient un être dont la grisaille est acceptable. La société tout entière adore ce camaïeu de gris. Le gris est la couleur la plus répandue, il y en a des millions de variétés. Le gris est la couleur idéale du camouflage social. C'est grâce à nos gris que nous parvenons à exister socialement, à nous fondre dans l'immense chaudron de la souffrance et de la violence ordinaire.

Devī sentit que cette souffrance, que cette violence « ordinaire » éveillait une émotion chez moi, elle se tut et me sonda du regard. Elle laissait se dérouler le fil de ma pensée comme si elle en touchait chaque ondulation. J'avais l'impression

quelle écoutait mon silence. Cette souffrance et cette violence étaient la raison de ma présence ici. Je voulais tenter d'y mettre un terme sans en rejeter toujours la responsabilité sur les autres, en cessant de vouloir que les autres cessent d'être violents. *Devī* me plaçait devant ma propre responsabilité. En quoi le fonctionnement de ma Conscience servait-il de lien vivant à la souffrance, à la violence. En quoi étais-je moi aussi une machine à détruire, en quoi le corps, gigantesque champ de bataille au niveau cellulaire préfigurait ce que le monde était? Comment pouvais-je accéder à une pratique qui commencerait à changer le monde en partant de la seule chose qui soit directement accessible, sa propre Conscience de la réalité ? *Devī* commençait à me répondre :

- Dans le tantrisme, il n'y a fondamentalement qu'une seule couleur: le rouge. La couleur du Cœur mis à vif, la couleur du sang, la couleur du feu, la couleur des roses et de la langue, la couleur du sexe ouvert, la couleur du sexe dressé, la couleur du soleil qui réchauffe les ermites, la couleur du cercle de feu qu'il faut traverser pour accéder à la Conscience. Shiva vient de la racine Shiv qui en tamoul veut dire rouge.

« La première chose que fait un tântrika, c'est

de vaincre sa peur, de pousser un grand cri, un cri de renaissance et de laisser tous les petits hommes gris sortir de sa Conscience. C'est très difficile. Il faut beaucoup de courage pour répandre l'eau fraîche et les pétales de roses sur les dalles vides du temple. On n'a qu'une envie, c'est de courir derrière les hommes gris et de leur demander humblement de revenir. D'ailleurs, ils attendent longtemps autour du temple, ils restent à portée de voix, ils guettent un instant de faiblesse de ta part.

« Pendant quelques secondes on se sent très seul, abandonné de tous, l'espace est trop grand, trop vide. On tremble, on a de la peine à faire glisser l'eau sur les dalles, à éjecter tout ce que les petits hommes gris ont laissé derrière eux, comme pour marquer leur territoire. Mais dès qu'on lave à grande eau, dès qu'on jette les pétales, on sent alors une immense fraîcheur, un espace divin et parfumé, complètement ouvert : celui de sa propre Conscience vide.

« Vient alors le moment le plus difficile. Bien plus difficile encore que d'abandonner sa peur. Lorsque le temple est vide, resplendissant, que la lumière y vibre, que les chants des oiseaux s'y épanouissent, que les parfums le traversent, que les rayons de lune le rendent encore plus spacieux, nous nous félicitons de notre sagesse et

de notre clairvoyance et nous nous disons : " Ce lieu est maintenant tout à fait pur. C'est l'endroit idéal pour entreposer les enseignements sublimes auxquels j'ai eu accès. Dans ce temple, je vais entreposer ce que la sagesse a produit de plus profond pour en nourrir ma Conscience. "

« Au début, on se sent merveilleusement bien, on introduit de grandes et belles notions, un idéal épuré, des enseignements magistraux. Tout l'univers semble accepter de faire partie de notre plan. On se construit peu à peu une très belle théorie du monde et on évolue dans un savoir parfait. Pourtant, progressivement, les choses se modifient imperceptiblement. Au début on ne s'en rend pas compte. On s'accroche à l'idée qu'il n'y a que du sublime dans ce temple et pourtant, on ne s'y sent déjà plus tout à fait à l'aise d'autant plus qu'on désire voir les autres se conformer à cette vérité chèrement acquise. Déjà nous commençons à exercer une violence sur les autres et sur soi.

« Une nuit, dans son sommeil, on croit entendre une voix, puis deux, puis dix ou vingt et un matin, en s'éveillant, on s'aperçoit que tous les petits hommes gris ont réintégré le temple et que nous sommes soumis à leurs chuchotements, discrets au début puis de plus en plus présents. Ils ont profité de s'accrocher aux notions et aux

croyances que nous avons fait pénétrer dans le temple vide.

Je me sentis désarmé devant la capacité de *Devī* à me ramener à ma propre responsabilité, à cette manière d'enseigner qui se développait comme une spirale sur le tracé de laquelle toutes mes questions trouvaient une réponse.

- Maintenant rentre chez toi. Si tu veux vraiment nettoyer le temple à grande eau, reviens lorsque tu seras prêt. Remonte avec suffisamment de vivres pour une longue période, règle tes affaires et je t'enseignerai la voie du tantrisme.

Profondément ému, je m'inclinai devant le divin en nous, mais ce n'était encore qu'un concept, je ne ressentais pas vraiment le cordon ombilical dont elle avait parlé.

- N'oublie pas les pétales de roses, dit *Devī*.



Je montai à l'ermitage, chargé de riz, de flocons d'avoine, de farine d'orge, de fromage, de sel et de sucre. J'avais emporté mon réchaud à kérosène, mes ustensiles de cuisine, mes livres, mon sac de couchage et la couverture qu'on m'avait offerte.

Devī, drapée dans son châle de laine claire, se promenait à la lisière de la forêt, elle semblait chercher quelque chose. Je posai mon sac et la saluai, elle me rendit mon salut. Elle était gaie et joueuse ce matin. Dès qu'elle souriait, elle avait l'air d'une adolescente insouciante. J'étais déjà étonné par sa capacité de transformation et ne connaissais encore qu'une ou deux de ses formes infinies.

- Tu vas te construire une hutte ici, tu y seras bien, à l'abri du vent et proche de la cascade et de

la source où nous puisons l'eau. Lorsque tu auras terminé, repose-toi, descends te baigner et remonte quelques galets pour faire ton foyer. Viens ensuite me voir dans ma hutte.

Une fois *Devī* partie, je préparai le sol puis entrai plus profondément dans la forêt pour y trouver le matériel nécessaire à la construction. J'avais un couteau bien affûté dont je me servais comme d'une hachette. Je construisis une cabane de branchages avec un toit à deux pentes. Elle mesurait environ deux mètres de long sur un mètre cinquante de large. Je n'avais, à cette saison, pas trop à craindre les pluies et je comptais affronter les nuits fraîches muni de mon sac de couchage conçu pour les froids himalayens. La température très plaisante pendant la journée descendait rapidement dès le coucher du soleil. Il me fallut sept ou huit heures pour construire cet abri précaire dont l'entrée s'ouvrait sur le terre-plein. Ma hutte se trouvait à cinquante mètres de celle de *Devī*.

Lorsque cela fut terminé, je gonflai mon matelas de sol, j'installai mon couchage et ma couverture, rangeai mes livres et les petits trésors qui se trouvaient au fond de mon sac : chandelles, allumettes, briquet, réserve de kérosène, mèche de réchaud neuve, nécessaire de cuisine. J'avais décidé, par mesure d'économie, d'utiliser le

réchaud pour le thé et le petit déjeuner puis de me servir d'un feu de bois pour préparer les autres repas.

Ce n'est qu'en arrivant à la grande vasque d'eau verte et en m'y plongeant que je réalisai ce qui m'arrivait. J'avais fait le pas. Tétais là, coupé du monde. Je me mis à trembler, non pas à cause de la fraîcheur de l'eau mais à cause de ma peur fondamentale dont je ne saisisais encore que les franges. Comme le soleil avait disparu, je me séchai rapidement, m'habillai et remontai avec peine les galets destinés à conserver une chaleur plus durable que les braises.

Lorsque j'arrivai devant la hutte de *Devī*, elle me dit d'entrer. Le feu brûlait, il y régnait une douce tiédeur. Assise sur une vieille couverture pliée en quatre, elle me demanda d'aller chercher la mienne et de prendre place face à elle.

Une fois installé, elle me regarda longtemps. Ses yeux sombres et extrêmement brillants, éclairés par les flammes, me faisaient l'effet d'une fontaine d'amour qui s'écoulait vers moi. Son regard avait aussi quelque chose de puissant, comme un incendie de forêt qui repousse toutes les formations mentales qui ne cessent de nous envahir. Elle ouvrit l'une de ses mains et j'y vis de petits cailloux quelle avait dû ramasser à la rivière. Près de moi se trouvait un pot. Elle le fit

tinter en y lançant un premier caillou. Je souris car son geste était précis.

- Ce pot représente ton esprit. Chaque fois que tu cesses d'être là pour te réfugier dans tes pensées, je lancerai un petit caillou, tu prendras ainsi conscience du nombre de perturbations que tu crées pour échapper à la réalité présente. Lorsque nous nous regardons, Shiva et Shakti se regardent. Pourquoi Shiva et Shakti sont-ils dans le divin? Parce que rien ne vient perturber leur présence l'un à l'autre. Être Shiva n'est pas difficile, il suffit d'être présent, d'être là tout entier, instant après instant. Si tu ne réalisais que cet enseignement du tantrisme, tu atteindrais le divin, tu serais partie intégrante du divin que tu prends plaisir à imaginer en moi mais que tu ne reconnais pas encore en toi. Il ne se cache nulle part ailleurs. Il n'y a rien à atteindre hors de soi. Nulle ascèse ne mène à un divin lointain. Tout ce qu'on imagine ailleurs est en soi. Être Shiva, c'est le réaliser spontanément. Es-tu prêt à laver le temple à grande eau?

- Oui. J'ai réfléchi aux conditions que tu m'as posées. J'accepte d'aller jusqu'au bout.

DevI se mit à rire.

- C'est très courageux de ta part. J'ai visité ta hutte, elle est bien construite. Suis mes

enseignements de la même façon.

Je la remerciai de m'avoir accepté comme disciple puis elle me posa une question qui me dérouta totalement.

- Raconte-moi ta première expérience d'éveil.

- Si je suis là, c'est précisément parce que je n'ai pas eu d'expérience d'éveil.

- Si tu n'as pas eu d'expérience d'éveil, je ne peux rien faire pour toi.

Elle laissa ma confusion s'étendre puis elle reprit :

- Sans expérience préalable d'éveil, aucune ascèse, aucune pratique, aucune méditation ne porte de fruits. Sans expérience de l'éveil il n'y a pas de source et comme toute la sâdhana tantrique consiste en un retour à la source, sans elle, on erre, incapable de savoir où aller. Tu pourrais suivre mon enseignement pendant trente ans, sans éveil préalable, tu n'arriverais à rien. Cherche profondément en toi. Pense à ton enfance, à ton adolescence. Là se trouve une expérience d'éveil. Il n'existe sur terre aucun être qui n'ait fait cette expérience fondamentale.

Devī se leva, elle posa sa main droite sur ma tête. Je sentis une sorte de clarté merveilleuse et chaude m'envahir et soudain, une image s'imposa

avec évidence.

J'avais onze ans. J'étais en vacances à la montagne. J'avais rencontré une jeune fille de mon âge et un soir, nous sommes partis sur un sentier qui s'élevait au-dessus du village. Nous nous tenions par la main et marchions en silence. A un moment, nous nous sommes arrêtés et nous avons regardé le ciel. Les étoiles extraordinairement lumineuses semblaient plus proches. J'ai eu l'impression de me dissoudre totalement dans le ciel. Ça a duré quelques secondes. Est-ce qu'on peut appeler cela un éveil?

Lorsque ne subsiste ni la sensation de l'ego, ni celle de la dualité, ni l'opération mentale qui nous fait dire « comme c'est beau, comme c'est infini », lorsque rien n'est là pour limiter une expérience, lorsque l'esprit retrouve la qualité de l'espace, alors il s'agit d'un éveil. A partir de maintenant, tu n'es plus à la recherche d'un état abstrait ou lointain, tu ne recherches rien qui ne soit pas déjà en toi. Cette capacité d'émerveillement total est la substance même de l'éveil. C'est en cela et en cela seulement que tu peux être un homme. Toutes les autres quêtes, toutes les autres joies sont des échappatoires.

Mais je pensais qu'il y avait l'Éveil, avec un grand É et que seul ce dernier pouvait être la délivrance, la fin de l'illusion.

Entre l'éveil que tu as connu et celui que je connais, il n'y a qu'une différence. Elle est dans la durée. Et lorsque tu réaliseras que le temps n'existe pas, comment ton éveil pourra-t-il se réfugier dans une durée limitée?

il n'y a pas de différence d'intensité?

Aucune. L'intensité est justement dans le fait que cela ne s'arrête pas. Il n'y a pas retour à l'activité limitative. Toute activité, tout jeu de l'esprit s'inscrit dans l'Éveil. Tout peut entrer et sortir, tout peut se manifester, tout peut être goûté dans la plénitude.

Mais pourquoi perdons-nous cette capacité merveilleuse ?

Parce que les petits hommes gris viennent s'installer dans la Conscience. L'éducation, la société, l'amour malade, la haine, le désir, la jalousie, l'ambition, la quête matérielle et mentale, tout cela nous rend étrangers à nous-mêmes. Nous ne pensons plus qu'à singer, qu'à imiter, qu'à accéder à de nouveaux états et que nos désirs soient exaucés ou non, nous perdons la félicité qui est en nous. Alors nous en venons à imaginer paradis et enfers hors de nous, c'est le grand subterfuge qui permet à notre Conscience de fonctionner en dehors de l'extase. Si l'homme savait qu'il est à lui-même Dieu, le

paradis et l'enfer, aucune illusion n'aurait de prise sur lui, rien ne pourrait restreindre sa Conscience. Placer le paradis hors du Soi, c'est permettre à la souffrance de s'installer et au rêve social de la maintenir à un niveau assez élevé pour que nous ne puissions plus nous en échapper- Quelles que soient nos chances au début de la vie, vient un jour où nous décidons de réduire notre Conscience, de l'assécher.

« Les crises mystiques de l'adolescence, la révolte magnifique qui nous fait douter de la voie tracée par d'autres, un jour, nous nous en éloignons et décidons de payer une dette imaginaire à la société, nous acceptons de mourir à nous- mêmes. Et la plus grande supercherie c'est que de cette mort-là, personne ne s'inquiète. Au contraire, on la guette, on l'accueille, on la récompense. Dès qu'on accepte le prix de sa mort spirituelle, il devient extraordinairement difficile de suivre une autre route. Cela ne peut se faire qu'au prix d'un immense effort, d'un très grand courage. L'homme qui a accepté sa propre mort n'a qu'une possibilité, devenir l'adepte d'une religion ou d'un groupe d'hommes qui place le divin hors du Soi, ainsi, tout rentre dans l'ordre et les intérêts de la société rejoignent ceux des Églises et des sectes qui fonctionnent sur la même base commune, la

mort de la Conscience divine. Le moteur est la culpabilité, la crainte, l'obéissance. Les fruits sont la sécheresse, l'éloignement des objets des sens, l'obsession, le puritanisme, la violence, la morale, l'exclusion. En Inde, en Amérique, en Chine, au Moyen-Orient, en Europe. C'est le mode de fonctionnement que nous voyons partout à l'œuvre.

« Devenir un tântrika, c'est uniquement réaliser la nature fondamentalement pure et paradisiaque de la Conscience et la laisser envahir sa vie. Lorsque cela se produit, aucun jeu social, aucune drogue, aucun idéal limitatif ne peut venir s'inscrire dans la Conscience mais surtout, aucune activité dans le monde n'est capable de tenir cet éclat et le tântrika peut alors vivre au sein de la société en restant un diamant inaltérable.

Est-ce qu'il y a plusieurs éveils successifs avant d'arriver au grand Éveil ?

Si tu penses que le grand Éveil existe, tu sombres dans un piège redoutable qui te fera confondre un éveil avec le stade final. Tu resteras bloqué en le prenant pour ce qu'il n'est pas. La base de la sàdhana tantrique est de toujours attendre qu'un nouveau voile se déchire sans quoi tes qualités spirituelles se figent. Tout dans la nature ne cesse d'évoluer, de se transformer infiniment. Chercher un état stable, c'est se

couper du réel. Tout est basé sur la respiration. Peut-on inspirer pendant trois heures? Non. On inspire, on expire, on suit le mouvement de l'univers, on entre, on sort, on s'ouvre, on se contracte, on s'étend, on se replie. Toute activité se fait sur ces deux modes et c'est leur parfaite compréhension, leur parfaite intégration dans la pratique qui permet à la Conscience de respirer. N'oublie jamais que la Conscience respire.

Tu parlais de nos chances au début de la vie, qu'est-ce que tu voulais dire?

Être conçu dans l'amour est une grande chance, naître d'une femme amoureuse est une grande chance, naître d'une *yoginī* est une grande chance, vivre dans une famille harmonieuse est une grande chance, rencontrer un ami puis un Maître spirituel est une grande chance. Avoir confiance en soi est une grande chance. Avoir la force de se révolter est une grande chance. Ne s'accrocher à rien, à aucune philosophie, à aucune croyance, à aucun dogme est une grande chance. Se souvenir d'un instant d'éveil et retourner à cette source est une grande chance. Connaître une seule de ces choses est une grande chance.

Devī versa deux tasses d'eau fraîche, elle m'en tendit une. Je la pris et comme j'allais boire, je vis mon visage s'y refléter. Je m'arrêtai une seconde. Une idée germa. J'entendis un caillou

tomber dans le vase. Je bus. Jamais une tasse d'eau fraîche ne me sembla si merveilleuse.

Je te tends une tasse d'eau fraîche et tu bois. L'eau te semble délicieuse si tu es là, insipide si tu es dans la pensée. Tu es là, face à moi et tu es heureux parce que tu penses t'abreuver à ma source. On a besoin d'un bol d'eau réellement fraîche pour goûter à la saveur unique mais si tu pratiques en t'abreuvant à la source d'un autre, tu ne deviendras jamais fontaine. S'éveiller, c'est devenir fontaine pour les autres et couler sans fin. Il suffit parfois d'offrir un bol d'eau claire pour qu'une vie change. A quoi pensais-tu en regardant l'eau?

Je crois que je commençais à penser au vide mais le caillou a tinté dans le pot. J'ai beaucoup pensé au vide par le passé. J'en étais obsédé. C'est la chose du bouddhisme qui me paraît la plus difficile à saisir. Je tourne toujours autour du vide comme d'un grand mystère.

J'avais, moi aussi, avant de devenir tântrika, un rapport amoureux avec la notion de vide. Mon père était potier, et dès l'enfance, j'ai été fascinée par ses mains qui montaient l'argile autour du vide et façonnaient de merveilleux objets à partir du vide. Pendant l'adolescence, j'ai voulu être potière mais à cause de mes notes excellentes, mes maîtres ont dit à mes parents que je pourrais

devenir institutrice. Pour eux, cela représentait une importante promotion sociale. Mon père m'a dès lors interdit de l'aider, il a placé beaucoup d'espoirs en moi. Un jour, je suis devenue institutrice, je me suis mariée à un instituteur et peu de temps après mon mariage, sur un marché, j'ai vu une femme qui avait l'âge de ma mère et qui vendait ses jarres, ses pots, ses tasses. Ses mains étaient marquées par le travail et sans savoir pourquoi, je me suis approchée, je les ai touchées. J'ai senti la très grande douceur que l'argile donne à la peau et je me suis mise à pleurer. La femme m'a consolée dans ses bras et immédiatement, j'ai pris ma décision. Je suis rentrée chez moi, j'ai dit à mon mari que je partais. IL m'a battue très brutalement et lorsqu'il est sorti de la maison, j'ai retiré mes économies à la banque et je me suis enfuie. Je me suis installée dans un village où il n'y avait pas de potier et j'ai commencé à faire des pots et des jarres en pensant au vide merveilleux qui contenait ma Conscience, à ma Conscience merveilleuse qui contenait le vide. J'ai compris peu à peu que le vide était plein, que le plein était vide, que le vide trouvait sa racine dans l'argile et que si l'argile ne connaissait pas le vide, jamais elle ne pourrait devenir un pot ou une jarre. J'ai vécu très heureuse jusqu'au jour où un tâttrika est venu acheter une jarre pour son Maître. Je lui ai dit que

je désirais remettre moi-même cette jarre à son Maître, comme un présent, comme le témoignage de ce qui avait constitué ma liberté. Nous avons pris l'autobus, puis nous avons marché longtemps dans la montagne.

« Le Maître, amusé, m'a demandé si l'intérieur de la jarre était vide ou plein. J'ai répondu qu'il était plein de vide. Aussitôt, il m'a admise comme disciple. Le vide ne m'obsédait plus. J'avais réalisé que le vide est l'os et la moelle de chaque être, de chaque chose. Sans le vide, rien ne serait possible. Si tu lis bien le *Vijnānabhairava tantra*, tu comprendras qu'il ne parle que de vide.

Devī fit cuire des chapati sur un galet plat. Je la regardai faire. Ses mains façonnaient les galettes avec habileté, elle les retournait sur la pierre et les retirait juste au moment où quelques auréoles noires se formaient. Je me sentais merveilleusement heureux dans ce silence. J'étais reconnaissant à *Devī* de m'avoir parlé d'elle, d'une manière si directe, pour me faire toucher le vide. Cette fois encore, je la sentis simple, enjouée, profonde. Quelques cailloux atterrirent encore dans le pot. Nous dégustâmes les chapati en silence et je me retirai sans un mot en ayant conscience que l'enseignement d'aujourd'hui se terminait là.

Je marchai lentement jusqu'au bord de la falaise, j'admirai la cascade qui scintillait à la lueur de la lune et j'allai me coucher, bercé par son bruit incessant. Malgré ma fatigue, je restai plus d'une heure immobile, bien au chaud, baigné d'une joie et d'une reconnaissance profondes. Avant de m'endormir, je saluai mentalement *Devī*. Un lotus s'ouvrit dans mon Cœur.



Devī me réveilla avant l'aube en posant sa main sur mon front. J'émergeai du sommeil avec une vivacité d'esprit lumineuse que je n'avais jamais connue. *Devī* portait sa couverture pliée sous le bras. En silence, elle se dirigea vers la falaise. Je me levai, pris ma couverture et la suivis. Elle s'assit en méditation et comme j'allais me mettre à ses côtés, elle me fit signe de prendre place face à elle.

Ma méditation semblait portée par l'énergie de *Devī* qui me traversait comme une brise et me faisait frissonner. Je sentais dans chaque muscle, dans chaque nerf, le désir de s'abandonner totalement à une sorte d'appel du vide qui me poussait régulièrement à reprendre contrôle sur moi-même et à resserrer, à tendre pour éviter d'être pénétré par ce que je ressentais. Malgré

ma réticence, je fus baigné par une très forte luminosité tout au long de cette pratique.

Le jour se leva, la température monta progressivement, enfin les premiers rayons du soleil pénétrèrent ma robe tibétaine doublée et touchèrent ma peau. *Devī* ouvrit complètement les yeux, bougea ses bras, je fis de même. Nous nous saluâmes en même temps.

- As-tu bien dormi? demanda *Devī*.

- Très bien.

- N'as-tu pas eu froid?

- Non, mon sac de couchage est très épais.

- Et maintenant, as-tu froid?

- Un peu, malgré le soleil. J'ai eu de la peine à lâcher prise.

- C'est normal. Tout le monde veut lâcher prise mais comment lâcher prise si l'on ne tient pas les choses, si l'on ne touche pas les choses en pleine Conscience, dans l'ouverture totale du Cœur ? Dans le tantrisme, la première chose est de faire l'expérience du toucher, du contact profond et sans perturbation mentale avec les choses, avec l'univers. Tout commence par là. Toucher profondément l'univers. Si tu lâches prise avant de toucher profondément, cela peut

provoquer une grave perturbation mentale. Beaucoup de yogin débutants font cette erreur. Ils lâchent avant de prendre. Ils perdent contact avec la réalité. Le Cœur ne s'ouvre jamais. Ils entrent dans un vide stérile et y demeurent emprisonnés. Lorsque tu touches en profondeur, tu n'as plus besoin de lâcher prise, cela s'opère naturellement. Le monde est à traverser en pleine Conscience, il n'y a aucun détour, aucune autre voie, aucun raccourci. Lorsque tu tiens quelque chose de toute ta Conscience, comme un nouveau-né qui te saisit un doigt, il suffit d'ouvrir la main. Pourquoi un nouveau-né a-t-il une si grande force? Parce qu'il est tout entier dans le mouvement qui le porte à saisir ton doigt il est si fort en cet instant que tu es subjugué par sa puissance.

« Le tantra, c'est accepter de vivre cette puissance. La femme la possède naturellement. Il lui est facile d'en faire l'expérience. L'homme est seulement dans un rêve de puissance. C'est pour cela que la manifestation de sa force n'est pas spontanée et qu'elle prend souvent une forme violente. La violence est de l'impuissance pure. Avoir conscience de sa puissance, c'est, pour un homme, passer par la reconnaissance de sa féminité. De la même façon, une femme qui refoule sa puissance naturelle ne trouve pas en

elle l'équilibre et l'acceptation de sa faculté d'émerveillement. C'est ainsi que nous définissons l'homme viril dans le tantrisme : " Celui qui a conservé la faculté de s'émerveiller. "

« L'extase, l'expérience continue du divin dans la connaissance de notre propre nature, c'est notre état naturel. L'enfant connaît cet état, il en jouit dès l'instant de sa conception. Ce n'est que sous la pression extérieure, l'éducation, l'amour souffrant des siens, qu'il perd peu à peu ses facultés, sa force, sa capacité de s'émerveiller, sa confiance absolue en lui-même, son ouverture au monde, la libre éclosion de son Cœur qu'ü apprend à resserrer puis à fermer. Revenir à cet état enfantin est la porte qui rouvre le Cœur.

Entre l'éveil naturel d'un enfant et celui d'un adulte qui retrouve cet état, y a-t-il une différence ?

Le retour à l'éveil se fait souvent au prix d'une certaine souffrance au moment où la cuirasse de l'adulte se fracture, lorsque l'infini s'y glisse. Cela peut être une expérience semblable à celle de recevoir la foudre. La folie est une sorte d'éveil où la foudre n'a pas pulvérisé la totalité de la cuirasse. L'esprit est à moitié dans l'infini et il ne reconnaît plus les structures du fini. Parfois l'éveil s'accomplit comme la fonte d'un glacier, lentement, inexorablement. Mais souvent, même

dans ce cas, la Conscience traverse des épisodes douloureux. Plus ils sont brefs, plus ils sont intenses.

« Lorsque la totalité de la cuirasse laisse place à l'éveil chez l'adulte, l'état est à la fois identique à celui du nouveau-né et différent dans le sens qu'il est chargé de la beauté du voyage et qu'il n'est en général pas suivi d'une régression. Un Cœur d'adulte qui s'éveille est un Cœur qui n'a pas respiré depuis longtemps, qui a retenu une immense capacité d'amour authentique. En cherchant à lâcher prise avant de saisir, on ne comprend pas la dynamique profonde de l'amour, la puissance fabuleuse que nous possédons tous. Nous sommes tous comme des bombes prêtes à exploser d'amour. Les hommes et les femmes les plus violents, les plus terrifiants, les plus rejetés par la société en raison de leurs crimes ne font pas exception. Je suis là pour appuyer sur le détonateur. Qu'est-ce que le détonateur? Parfois presque rien. Trois secondes de présence totale à l'autre peuvent suffire. L'homme n'atteint jamais le point irréversible. Accepter de toucher l'autre, c'est accepter de faire exploser cette bombe. C'est la seule solution à la violence. Toucher. Je vais t'apprendre à toucher. La base du shivaïsme, c'est de toucher les trente-six tattva ou catégories de l'univers. C'est la base sur laquelle tout le

tantrisme repose.

Devī me laissa avec ce qu'elle venait de me dire. Lorsqu'elle faisait une pause, tout son corps semblait suspendu dans l'espace, dans un bien-être total et une ouverture paisible. J'avais l'impression parfois que le ciel et les arbres l'écoutaient, que la cascade se taisait, que l'air demeurait immobile. J'aimais sa manière de parler de la vie, de toujours revenir à la réalité et à notre lutte pour survivre, comprendre, aimer, chercher.

Les cinq premiers tattva sont :

La terre.

L'eau.

L'air.

L'éther.

Le feu.

Devī se leva, elle salua l'espace et se coucha sur la terre. Je l'imitai, les mains en avant du corps, bien à plat sur le sol.

Le premier tattva est la terre. De tout mon corps, je touche la terre. Mes mains touchent la terre. Mon visage touche la terre. Mes seins touchent la terre. Mon Cœur touche la terre. Mon ventre et mon sexe touchent la terre. Mes

cuisses, mes genoux et mes doigts de pied touchent la terre. Je respire profondément, ma respiration s'unit à la terre. Toute la terre respire. Tout est respiration. Je jouis de la terre, de sa présence, de son énergie. La terre est réelle ! Seul ton contact superficiel avec la terre est irréal.

Après quelques minutes, *Devī* se releva et descendit l'étroit passage qui menait à la rivière. Je marchais derrière elle et j'admirai comme chacun de ses pas entraînait en contact avec le sol. Il y avait dans chaque mouvement du corps une grâce et une présence qui donnaient l'impression que l'espace s'ouvrait pour qu'elle le pénètre.

Nous arrivâmes à la vasque. *Devī* laissa tomber ses vêtements et, nue, entra dans l'eau. Elle s'avança. L'eau recouvrit ses épaules. Je me mis face à elle.

- Le deuxième tattva est l'eau. Je touche l'eau de tout mon corps. L'eau est réelle. Seul ton contact superficiel avec l'eau est irréal.

Elle s'immergea complètement. Je fis de même, gardant mon souffle le plus longtemps possible. Lorsque je ressortis, je fus étonné de voir que *Devī* était toujours immergée. Je voyais son corps déformé par l'eau. Je repris mon souffle et replongeai. J'avais conscience de l'eau qui pénétrait jusqu'à mes oreilles. Je ressortis une

deuxième fois et j'attendis *Devī*.

Son visage émergea, elle ouvrit les yeux, je lui trouvai l'air d'une jeune fille joueuse. Elle respira très profondément, lentement, puis expira. Ses cheveux étaient d'un noir presque bleuté.

Le troisième tattva est l'air qui pénètre mes poumons puis vient nourrir mon sang et circule ainsi dans mon corps entier. L'air est réel, seul ton contact superficiel avec l'air est irréel.

Devī sortit de l'eau et se mit debout sur une grosse pierre arrondie, face au soleil. Comme elle était nue, je choisis une autre pierre, à quelque distance mais elle me désigna l'espace devant elle et comme j'y prenais place, elle me dit :

Le tantrisme est un long face-à-face. La nudité, c'est la nudité de la Conscience dans laquelle rien ne se fixe. Tout y coule comme une rivière. Les Shakti sont nues car aucun concept ne trouve plus où s'accrocher dans leur Conscience. La pensée même ne saurait s'y arrêter. Le sexe de Shiva est en érection car il est dressé en pleine Conscience et c'est en pleine Conscience qu'il pénètre l'univers. Le sexe de la Shakti est ouvert car c'est en pleine Conscience qu'elle se laisse pénétrer par l'univers entier. Shiva et Shakti sont indissociables, ils sont un, ils sont l'univers. Shiva n'est pas masculin, Shakti n'est pas féminine. Au

cœur de leur pénétration mutuelle s'ouvre la Conscience suprême. Si, dans n'importe quelles circonstances la vision de la nudité éveille cette reprise de Conscience, tout corps devient une manifestation du divin. Pourquoi s'éloignerait-on du divin?

« Nue, sur cette pierre, j'ai Conscience du tattva qui est l'éther. C'est l'espace vide où tout se manifeste. Bien qu'il soit impalpable, ma Conscience le touche profondément. L'éther est réel, seul ton contact superficiel avec l'éther est irréal.

Nous avons attendu d'être secs pour nous rhabiller et pour monter à la hutte de *Devī*. Elle raviva le feu, fit bouillir de l'eau et du lait en poudre, y jeta du sel et des flocons d'avoine qu'elle laissa gonfler en remuant avec une spatule. Elle fit ensuite du thé au gingembre et disposa les quatre bols entre nous. Elle s'inclina devant la nourriture et me demanda de tendre la main ouverte devant moi. Elle saisit une braise du bout des doigts, d'un mouvement rapide. Au moment où elle allait le déposer dans ma main, je la retirai vivement. La braise tomba sur le sol et se fragmenta.

- Ce tattva est celui du feu. Tu n'as pas touché le feu. Tu n'as pas confiance.

- J'ai confiance en toi, protestai-je, mais la main brûlée, comment pourrais-je m'acquitter des nombreuses tâches?

- Parfois mon feu brûle, parfois il ne brûle pas. Sans une confiance totale, il ne peut y avoir de transmission spirituelle. Tu m'as répondu : « J'ai confiance en toi. » Mais là n'est pas le point important. Ce qui compte, c'est d'avoir confiance en toi-même. Une confiance absolue. C'est tout ce qu'un Maître cherche à faire éclore chez son disciple. Sans confiance absolue en soi-même, il n'y a pas d'ouverture du Cœur. Toucher ces trente-six tattva est une chose essentielle. A travers ce contact s'ouvre l'espace où l'on peut faire l'expérience du divin. A retirer sa main, on se brûle!

Je tendis ma main. Je fermai les yeux.

- Je suis prêt à toucher le feu.

Pendant un temps très long, il ne se passa rien puis je ressentis une vive brûlure. Je poussai un cri, ouvris les yeux. Rien d'autre ne touchait ma main que la dernière phalange de l'annulaire de *Devī*.

Elle se mit à rire.

Ton mental a touché le feu et tu t'es brûlé. Je veux que cette journée soit une expérience de

contact total du corps, de la Conscience avec les tattva. Il n'y a qu'une seule manière de recevoir la transmission. Lorsque je te dis de faire quelque chose, fais-le immédiatement, sans le moindre va-et-vient de la pensée. C'est cela, apprendre. Ouvrir son Cœur et agir. La pensée arrête l'action, elle la pervertit en un geste calculé qui perd toute sa grâce, toute son efficacité. Revenir sur une action ratée, c'est encore pire. C'est s'enfoncer encore plus dans le mental. Le remords paralyse, l'hésitation enlève la beauté de l'acte, la pensée sépare du monde.

Devī me saisit la main et avec une rapidité fulgurante me l'écrasa sur les braises. Je poussai un cri, la retirai vivement. Il n'y avait nulle trace et la sensation de brûlure n'arrivait pas à prendre forme. Les braises s'étaient pourtant écrasées sous ma paume. *Devī* me regardait avec cette sorte de demi-sourire paisible et mystérieux qui donnait à son visage une expression pleine et radieuse.

- Maintenant tu as touché le tattva du feu.

Je demeurai silencieux, regardant ma main comme si je m'attendais à y voir apparaître des cloques. Petits cailloux jetés dans le pot. Je bus du thé puis pensai à cette sensation de retenue, de résistance que j'avais eue pendant la méditation. Je lui en parlai.

- Notre plus forte résistance est la résistance à l'extase parce que nous avons l'intuition que pour y accéder il faut abandonner les certitudes, abandonner ce que nous avons mis tant d'années à construire. Il faut abandonner notre philosophie de la vie, nos croyances, nos concepts, même le concept du vide, même le concept de l'absolu ou de Shiva sont un frein à l'extase. Il est relativement facile d'abandonner les concepts mondains, il est beaucoup plus difficile d'abandonner les concepts philosophiques et religieux. On se proclame fièrement athée, croyant, bouddhiste, chrétien, musulman, hindou, tântrika. Le divin ne peut être saisi de cette manière. Quelle différence y a-t-il entre un athée et un croyant? Aucune. Ce sont les deux faces de la même pièce. Il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire, il s'agit de communiquer avec la nature de son esprit. Aucune croyance n'est nécessaire. C'est comme de plonger dans un lac. Trop souvent, nous préférons nous emparer conceptuellement de la fleur des enseignements et sans que nous nous en rendions compte, nous construisons une armure contre le divin. Les enseignements les plus subtils doivent être abandonnés en cours de route. Le courage du tântrika, c'est celui de laisser les enseignements lorsqu'il les a absorbés. Même les tantra ne valent pas plus qu'une peau abandonnée sur les cailloux

par un serpent qui a mué. Lorsqu'on est en constante mutation, vient un jour où la Conscience ne repose sur rien. Alors se produit l'éveil. Seul un abandon total du mental peut nous ouvrir au divin.

- Est-ce que l'éveil est sujet à transformation?

- Tout dans la nature est sujet à transformation. Un éveil qui ne s'accorde pas à la nature profonde des choses se dilue progressivement. Un matin, on ouvre les yeux mais on ne s'éveille plus.

- Un Maître Chan parle du lent polissage de l'éveil...

- C'est cela. Il ne suffit pas de trouver une pépite, il faut laisser la vie couler sur elle jusqu'à ce que l'or éclabousse l'univers entier.

Devī mangeait lentement, chacun de ses gestes était harmonieux, chaque bouchée semblait lui apporter une joie profonde. Cette manière de s'absorber dans les choses s'étendait à l'ensemble de son activité. J'avais l'impression que rien ne se faisait machinalement. Tout chez elle était occasion de communiquer profondément, de toujours demeurer ancré dans la réalité. Tout ce qu'elle faisait devenait ainsi pour moi un enseignement. A son contact, j'apercevais ces sortes de « trous » qui ponctuent

notre vie quotidienne où nous perdons tout à fait Conscience de l'instant et où nous perdons cette divine harmonie. Elle s'exerçait comme une réelle magie dans le moindre geste, la moindre action, la moindre expression de *Devī*. C'était comme si le cours du temps se trouvait soudain ralenti par une danseuse de la réalité. *Devī* reprit son enseignement.

Les tattva suivants sont appelés subtils, ce sont :

L'odeur.

Le goût.

La forme.

Le toucher.

Le son.

« Le premier est le cœur de l'odeur. En respirant ton grua d'avoine, tu sens l'odeur de l'avoine mais le Cœur de l'odeur n'est pas l'odeur. Ferme les yeux. Respire. Respire le monde proche, celui du feu, des cendres, des vêtements, de la hutte, de la forêt, de l'eau, du ciel, de l'univers. Alors seulement ta Conscience pénètre au Cœur de l'odeur. Le Cœur de l'odeur est réel, seul ton contact superficiel avec le Cœur de l'odeur est irréel.

« Vient ensuite le tattva du goût. Prends un peu d'avoine, savoure-le, pénètre au Cœur du goût, goûte à la réalité de ce Cœur qui contient tous les goûts de la terre. C'est là qu'il faut pénétrer. C'est en ce sens qu'il est dit dans les tantra qu'on atteint " la saveur unique

« Le tattva de la forme, le Cœur de la forme, se trouve dans le sans-forme qui est la matrice de toutes les formes du monde. Comme les flocons d'avoine ont perdu en cuisant leur forme propre, connais le Cœur de la forme en suivant cette dissolution qui est celle de l'univers entier.

« Le tattva du toucher, tu peux y accéder en touchant ma main. Que sens-tu?

- Ta peau, ta chair, tes os...

- Tu sens le Cœur du toucher, ta peau et la mienne s'effleurent. C'est comme si toute ta peau effleurait la mienne. Un frisson parcourt tout ton corps et tu entres dans Le Cœur du toucher. A travers moi, c'est l'univers qui glisse sous ta main. Est-il possible que deux peaux se touchent complètement? Que chaque millimètre de ta peau touche chaque millimètre de la mienne?

- C'est impossible.

- Alors qu'est-ce que l'amour?

Je demeurai sans réponse. Profondément

ému.

- Est-il possible que chaque millimètre de ta Conscience touche chaque millimètre du divin?

- Oui...

- Est-ce que tu m'entends?

- Oui.

- Alors c'est le tattva du Cœur de la parole. A travers elle, tu entends l'univers entier. C'est dans ce sens que tout son perçu dans l'univers est le mantra " OM ". Tous les mantra sont contenus dans le mantra " OM Ferme les yeux, écoute le mantra... Ce n'est que lorsque tu l'auras entendu sans arrêt pendant trois jours et trois nuits que tu pourras le dire. Réciter un mantra avant de l'avoir entendu, c'est arriver à la mort avant d'être né.

Nous terminâmes notre petit déjeuner. Je me sentais pénétrer dans un univers nouveau, d'une extrême richesse. J'essayai d'être pleinement attentif à tout ce que me disait *Devī*. En même temps qu'elle exerçait sa fascination, j'étais pris par moment d'une sorte de frayeur. A quoi ce bouleversement allait-il me mener? Comment allais-je émerger de cette remise en question globale de ma manière frénétique d'appréhender la vie? Que cachait ce sourire énigmatique et qu'allais-je subir pour ressentir la révolte que *Devī*

m'avait annoncée ? IL me venait parfois le désir de prendre mes jambes à mon cou, de redescendre à Delhi, de goûter aux plaisirs faciles, de quitter l'Inde pour aller vers des territoires moins mystiques de l'Asie du Sud-Est. Lorsque ces impulsions me prenaient, presque aussitôt je réalisais qu'une telle occasion d'aller au bout de moi-même ne se représenterait peut-être jamais et que je passerais le reste de ma vie à le regretter. Cette manière de toucher le monde est merveilleuse mais elle a aussi quelque chose de terrifiant pour un Occidental, c'est l'impression angoissante, au début, de se diluer dans l'objet de la perception. Nous avons tellement renforcé notre ego qu'il est difficile de commencer à sentir à quelle vitesse il peut s'évaporer lorsque nous touchons réellement le monde.

Est-ce qu'on pratique les rapports aux tattva comme une sorte de méditation en choisissant l'un ou l'autre ? Est-ce que c'est fondamental dans le tantrisme ?

Ce qui est fondamental ce n'est pas de se concentrer sur tel ou tel tattva comme une forme de méditation particulière mais plutôt réaliser que c'est la pleine Conscience du contact permanent avec les trente-six tattva qui est la pratique tantrique. La vie n'est pas morcelée comme une rizière. Nous sommes soumis au

contact permanent et simultané de plusieurs tattva. C'est l'engagement total de l'être à travers le tissu des diverses catégories qui constitue l'expérience tantrique. Allons nous promener dans la forêt et rencontrons les autres tattva.



Devī s'avavançait dans la forêt, je la voyais comme l'image d'un film au ralenti, toute l'harmonie de son corps s'engageait dans la marche. Je tentai de l'imiter et je réalisai aussitôt combien mes mouvements étaient saccadés. Les muscles n'avaient pas l'habitude de fournir un effort constant, une balance parfaite, une présence de chaque pas, dans la pleine Conscience de toute la mécanique corporelle qui rend la marche possible, de la plante des pieds qui touche progressivement la terre jusqu'au balancement des bras.

- Lenteur est chose divine. Nous en avons perdu l'habitude. Lenteur, régularité, harmonie des mouvements et déjà la Conscience se met en place, le corps commence à jouir de la moindre chose, l'attention est alerte. Nous recevons la

pleine fraîcheur du monde, nous communiquons, nous ouvrons nos sens à la plénitude. La Conscience des trente-six tattva c'est l'apprentissage de la restauration complète de nos liens avec l'univers, en partant des éléments de base et en arrivant jusqu'au divin. D est indispensable de palper la réalité du monde dans son intégralité sans quoi toute quête spirituelle est illusoire. Être intégralement présent à chaque chose qui traverse notre Conscience, à la plus banale et la plus répétitive de nos expériences, est la porte de l'éveil. Le tantrisme ne rejette rien, tous les processus corporels et mentaux sont du bois que nous ajoutons au grand feu qui consume l'ego et nous fait entrer de plain-pied dans l'absolu. Cette forêt dans laquelle nous marchons, c'est l'absolu. Il n'y a aucune frontière entre les phénomènes et l'absolu, ils se compénètrent totalement. Ceux qui ignorent cela cherchent l'absolu en s'éloignant du phénoménal. Ils s'imposent toutes sortes d'austérités. Ils craignent la réalité et cessent de jouer avec la vie pour la subir comme un châtiment. Leur Conscience se fane comme une fleur coupée de ses racines. Dans le tantrisme, nous mettons sans cesse en jeu l'intégralité de l'être humain sans faire de distinction entre le pur et l'impur, la beauté et la laideur, le bien et le mal. Toutes les paires d'opposés se dissolvent dans le divin. Les pulsions

les plus sombres, les capacités les plus sublimes, personne n'en est dépourvu. Nous commençons à communiquer avec le divin quand nous acceptons totalement le spectre complet de nos pensées et de nos émotions. Toute beauté a sa part d'ombre, en essayant de la retrancher, nous nous asséchons. Lorsqu'en toute chose on ne voit qu'une seule et même énergie divine, la Conscience ne peut plus s'égarer, la sàdhana s'enrichit de la globalité de l'expérience et non plus de fantasmes de pureté, de réalisation spirituelle, de force ou de grandeur qui sont inconsistants. Se nourrir de pureté, c'est comme se nourrir d'un lait dont on aurait supprimé toutes les qualités nutritives. Ceux qui sont sur cette voie deviennent des êtres secs, leur seule chance de survie est d'aller tyranniser une Conscience joyeuse et ouverte au monde.

Dès que *Devī* eut évoqué ce sens de la complétude, je réalisai combien j'étais moi-même obsédé par de telles idées de pureté, d'accomplissement. Dès le début de mon ouverture à la spiritualité orientale, je m'étais forgé une sorte d'idéal factice qui ne pouvait pas cohabiter totalement avec le fonctionnement de mon esprit. Les tiraillements, les souffrances que j'avais pu ressentir, la dichotomie qui existait entre le désir et la réalisation, la quête sensuelle

du monde et l'ascèse, avaient provoqué en moi le gommage de ma part d'ombre. Soudain, au contact de *Devī*, je sentais remonter ce vieux stock de sentiments refoulés. J'eus l'impression d'un grand dégagement de négativité que la forêt absorbait et me mis à respirer violemment, comme si ce remue-ménage interne laissait soudain une place vide qui permettait aux poumons de trouver un nouvel espace.

- C'est bien, laisse tout cela revivre, respirer, participer. Il n'est rien qui ne puisse servir au tãtrika. La respiration retrouvée est la clé de l'ouverture, de la paix, de la joie.

J'étais étonné de voir à quel point le langage de *Devī* avait un impact physique sur moi. Dès que je réalisais profondément ce qu'elle disait, le corps immédiatement s'ouvrait, se mettait à vibrer, à laisser sortir des énergies, à se laisser être. Je me suis souvent, dans ces moments-là, posé des questions sur la manière dont certains psychanalystes occidentaux conçoivent le travail intérieur. Est-ce qu'en refusant de parler au patient, en se cantonnant dans l'écoute, ils ne passent pas à côté d'un formidable outil de libération? Lorsque le mot juste, vrai, vient percuter une construction mentale paralysante, il s'ensuit une ouverture, un nouvel espace où celui qui souffre peut enfin respirer et retrouver le

monde. Bien sûr, être capable de cette parole suppose qu'on ait soi-même abandonné tout cadre rigide mais sans cet abandon, peut-on vraiment écouter quelqu'un ? il m'a semblé qu'on ne pouvait pas séparer l'écoute profonde et la parole profonde. Que l'une ne va pas sans l'autre et que probablement, les grands thérapeutes sont ceux qui ont accès à ces deux outils indissociables et les utilisent.

Plus tard, *Devī* me parla des cinq tattva suivants :

Les pieds.

La parole.

La main.

L'anus (en tant qu'organe d'excrétion).

Le sexe (en tant qu'organe de miction et organe sexuel).

- Ces tattva sont liés aux organes de l'action. Il y a tout d'abord les pieds qui nous servent à nous mouvoir sur la terre, à marcher en Conscience, comme nous venons de le faire. Ensuite, le tattva de la parole. Je te parle, j'ouvre ta Conscience. Ma parole est vérité. Le tattva de la main n'est pas vu ici dans le sens du toucher mais dans sa faculté de donner, de saisir, de déplacer, de façonner, de transformer un

élément. Je saisis cette branche, je peux en faire une spatule. Je prends de l'argile, je peux en faire un pot. C'est la capacité créatrice de la main. Celle d'une danseuse, d'une musicienne, d'un artisan.

« Le tattva suivant est lié à l'organe d'excrétion. C'est l'exemple type d'une activité que nous accomplissons chaque jour et qui ne nous paraît pas digne de Conscience. Le tantrisme nous dit : excréter en Conscience est une méditation aussi profonde que n'importe quelle autre. Ainsi, lorsque tu iras te soulager, saisis ce mouvement du corps qui absorbe et rejette, qui s'ouvre et se ferme, qui laisse passer en toi ce que tu as absorbé du monde.

« Vient ensuite le tattva de l'organe du sexe dans son double aspect, celui de la miction et celui de l'utilisation sexuelle. Dans la quête sexuelle frénétique ou compulsive, le visage n'exprime souvent que la douleur, la tension, la fermeture. Lorsqu'un homme pénètre une femme en pleine Conscience, le temps se dilate, le plaisir s'étend, tous les sens s'ouvrent à cette expérience et soudain les corps prennent réellement place dans l'espace, le jeu, le rire, la respiration, le frémissement des membres, tout va vers l'ouverture. Les yeux, les organes Intimes, le Cœur, vivent. Toute la chimie du corps se modifie, l'esprit se détend et le cerveau se met à

fourmiller. La peau s'adoucit et exhale son parfum. C'est à ce moment seulement que deux corps communiquent profondément et qu'il y a quelque chose de divin dans le rapport sexuel. Lorsque deux corps sont nus et embrassés, ils découvrent l'espace et peuvent se laisser être. A partir de là, le tânatrka peut aller beaucoup plus loin encore mais sans cette première présence à l'autre, parfaitement harmonieuse et détendue, toute ascèse est vouée à l'échec.

Devī s'assit sur le sol. Je me mis à ses côtés. Elle respirait l'odeur de la forêt. Je pris conscience de l'espace que les essences ouvraient en moi. Le temps gagnait en souplesse, tout participait à notre respiration. *Devī* prit ma main, la palpa, la caressa jusqu'au moment où une chaleur commença à m'envahir. Elle me parla tout en gardant ma main dans la sienne.

- Nous arrivons aux cinq tattva de la perception.

La peau.

L'œil.

La langue.

Le nez.

Les oreilles.

« Ce sont les tattva du contact, de la vue, du goût, de l'olfaction et de l'audition. Ces tattva sont soumis à une activité intense tout au long de la journée et nous avons l'habitude d'en avoir une conscience assez développée. Pourtant, chacun d'eux ne nous paraît pas assez noble pour réellement pratiquer la pleine Conscience. Nous ne sommes pas pleinement conscients de notre peau. Nous ne sommes pas pleinement conscients de tout ce que notre œil voit. Nous ne sommes pas pleinement conscients du goût des aliments que nous ingurgitons, du goût des lèvres et des membres de ceux que nous embrassons. Dans l'univers des sons, nous n'avons qu'une conscience très limitée. Si nous fermons les yeux et écoutons réellement, où donc pourrait s'arrêter la Conscience? Dès que nous nous laissons porter par les sons, elle s'ouvre à l'infini.

« Nous soumettons ces cinq tattva à la compulsion. Nous perdons leur richesse. Tout se passe dans la hâte. Depuis combien de temps n'avons-nous pas mangé un fruit avec délectation, depuis combien de temps n'avons-nous pas embrassé à en perdre le souffle, à sentir un vertige, une rougeur du visage, une intense circulation d'énergie dans tout le corps? Depuis combien de temps n'avons-nous pas parcouru de nos lèvres l'intégralité du corps de

celui que nous aimons? Depuis quand n'avons-nous pas flairé le monde? Depuis combien de temps n'avons-nous pas deviné l'angoisse ou la joie d'un être à son odeur? Depuis combien de temps notre regard ne s'est-il pas perdu sur les ailes merveilleuses d'un papillon, sur les nuages, sur les étoiles, sur l'écorce d'un arbre, dans le regard d'un autre être humain? Depuis combien de temps n'avons-nous pas compris ce qu'un être humain nous disait, non par ses mots mais par les inflexions de sa voix, sa qualité vibratoire, sa sonorité?

« Sans une connexion profonde avec les choses le Cœur ne s'ouvre pas. Tout ce que nous excluons de notre expérience, par principe, par croyance, par peur, par idéal, par ignorance ou par manque d'attention nourrit nos systèmes de protection qui se transforment lentement en prison. Il arrive un jour où nous sommes si bien protégés que les autres ne pensent même plus à nous parler, à nous regarder, à nous toucher, à nous goûter ou à nous écouter. La non-communication avec les tattva est la matière avec laquelle nous construisons notre solitude.

« Les cinq tattva suivants sont :

L'esprit.

L'intelligence.

L'ego objectif

Prakriti (lié à Shakti).

Purusha (lié à Shiva).

« Ces tattva sont ceux de la pensée. Le premier est la matrice de la pensée. Toute pensée en émane, sans distinction. Le tattva suivant, celui de l'intellect ou de la décision et du raisonnement, nous guide dans l'action. Le tattva de l'ego objectif est très insidieux. Il imprègne la totalité de l'action en nous donnant l'impression que nous avons accompli telle ou telle chose. Je médite, je suis assis, j'ouvre les yeux. C'est une objectivité limitative qui sans cesse ramène toute l'expérience du monde à l'ego.

« Les deux derniers tattva de ce groupe sont indissociables. Ils forment la réalité non duelle. C'est Prakriti, puissance ou nature, la Déesse, alliée à Purusha, l'ordonnateur, Shiva.

« Prakriti est la substance de l'univers, sa moelle, sa puissance fondamentale. Tout ce qui vit est tissé à partir de cet élément. Quelle que soit la forme ou la couleur, les motifs, l'épaisseur, la grandeur, la qualité de la pièce tissée, c'est toujours de l'écheveau de Prakriti que se forme toute chose. Tout n'est que trame constituée de l'énergie première de Prakriti, les dessins évoluent, changent, disparaissent, reviennent

sous d'autres formes mais l'écheveau qui se déroule sans cesse pour permettre à la forme de jouir de sa liberté divine est constant.

« Si l'on conserve cette image du tisserand, Purusha est le tisserand lui-même, sans l'écheveau, il ne pourrait produire. L'écheveau seul ne pourrait prendre de forme. Purusha est donc le principe qui pénètre la matière et lui donne une forme particulière. L'un ne peut exister sans l'autre. Que les choses soient perceptibles ou voilées, Purusha est l'ordonnateur.

« Le jeu de Purusha et de Prakriti est limité par l'action des six tattva suivants appelés les six cuirasses. Ce sont :

Le temps.

L'espace.

Le manque.

La limitation dans la connaissance.

La limitation dans la créativité.

L'illusion globale.

« C'est un point extrêmement important du shivaïsme car lorsque ces cuirasses fondent et libèrent la Conscience, c'est l'illumination ou l'éveil. Ces cuirasses sont semblables à des voiles

qui empêchent de voir le Soi spontanément. Sans elles, il n'y aurait ni pratique, ni recherche. Tout nous apparaîtrait dans sa nature absolue.

« La première cuirasse est celle d'être soumis à l'illusion que le temps existe et que nous y sommes liés. Cette illusion nous fixe dans une durée limitée, elle donne l'impression que le temps passe. Après l'éveil on découvre avec émerveillement un nouveau paysage où rien n'est soumis au temps. C'est comme de s'éveiller après un mauvais rêve et de constater que cette limite était artificiellement imposée à la Conscience. On a envie de rire, de crier : " Quelle supercherie !" On a envie de courir à travers villes et villages pour prévenir les êtres mais celui qui le ferait passerait pour un fou. C'est la première fraîcheur de l'éveil, elle redonne une vigueur, une couleur, un éclat à tout ce qui est vu hors du temps.

« La deuxième cuirasse est celle qui nous fait croire que nous sommes soumis à l'illusion de l'espace et nous y situe. Cette illusion nous fait dire : " Je suis en cet endroit, là où se posent mes pieds. Si je voulais être ailleurs, je ne serais plus ici. Il faut choisir, être ici ou là. " Mais en réalité, ce n'est pas ainsi. Après l'éveil, on réalise brusquement que nous sommes omniprésents et nous avons envie de le crier dans la plus grande joie.

Nous sommes partout. Il n'est aucun point de l'espace qui ne soit notre centre. Il y a absolue compénétration de toutes les structures universelles. C'est comme dans un pot. L'air qui s'y trouve se dit : " L'univers est minuscule, je ne vois qu'un petit cercle de ciel, autour de moi, un mur de terre marque les limites de ma vie. Qu'y a-t-il au- dehors ? " Soudain Shiva arrive et brise le pot. L'air qui était emprisonné par la pensée limitative est instantanément mêlé à la masse universelle. C'est exactement ce qui se passe au moment de l'éveil mais aussi après la mort, une fois les limites de l'ego brisées le divin retourne au divin, l'énergie à l'énergie, l'espace à l'espace, le Cœur au Cœur. Alors, tout est possible mais rien n'est certain. Dans l'enseignement populaire on parle parfois de réincarnation, dans l'enseignement tantrique le plus haut on dit qu'il n'y a fondamentalement ni naissance ni mort, seule l'illusion d'être enfermé dans le pot crée le désir de réintégrer un autre pot. Prendre parti pour l'annihilation ou pour l'éternalisme sont deux notions que l'adepte dépasse dès qu'il reconnaît la nature de son propre esprit.

« La troisième cuirasse est l'illusion de croire qu'il nous manque quelque chose, que nous ne sommes pas la totalité. C'est cette illusion qui nous pousse à toujours rechercher une voie, un

enseignement, une pratique, des réalisations progressives. C'est elle qui nous pousse hors du Soi. C'est elle qui nous rend malheureux, qui nous fait rechercher sans cesse de nouveaux objets de complétude. Vivrions-nous cent mille ans, nous ne parviendrions jamais au bout de notre quête. Il nous manquerait toujours quelque chose. Sachant cela, le Maître invite le disciple à cesser toute recherche extérieure. Aucune route ne mène au Soi, rien ne peut rouvrir la Conscience tant que nous ne réalisons pas que nous avons tout en nous. Le vrai Maître tantrique, ce n'est pas moi, ni nul autre, c'est le Soi. Il n'y a rien à trouver au-dehors. Tout le divin que nous cherchons au-dehors est en nous. Réaliser cela, c'est trouver la liberté.

« La quatrième cuirasse est l'illusion de croire que notre pouvoir de connaissance, que notre pouvoir d'appréhender l'absolu, est limité. Nous nous torturons, nous souhaitons connaître l'expérience de l'éveil. Nous regardons les Maîtres, nous implorons leur grâce, nous attendons que les Dieux nous aident et ils nous regardent sans comprendre, car pour eux, nous sommes divins, rien ne nous manque, aussi ne peuvent-ils rien faire pour nous. Nous sommes comme un Maharaja qui posséderait des terres illimitées et longerait la muraille qui entoure ses

palais en se prenant pour un mendiant. Personne ne lui donnerait à manger de peur de l'insulter et d'être puni. Nous avons une telle soif de connaissance que notre force de connaissance nous trompe, elle se jette vers l'extérieur et nous berce dans l'illusion que nous allons trouver ce qui nous manque. La connaissance divine ne procède pas par accumulation. Plus on entasse de savoir et d'expériences plus on paralyse sa Conscience. Abandonnons ce savoir, il ne mène qu'à nous gonfler d'orgueil. Lorsque je dis que l'intelligence n'est pas la voie, je ne dis pas qu'il faut rejeter l'intelligence, je dis simplement : l'intelligence qui accomplit est celle qui n'est pas sollicitée. Alors, dans la tranquillité, elle brille comme un diamant. Retournons simplement à la source de notre Conscience et c'est là que nous trouverons le trésor que nous cherchions à l'extérieur. Il suffit de s'asseoir, d'oublier livres et discours, de diriger le regard vers le Cœur, Là se trouve le divin, là se trouve le lieu de la respiration où nos souffles se mêlent naturellement. L'infini n'est rien d'autre qu'une respiration harmonieuse délivrée de toute notion.

« La cinquième cuirasse est l'illusion qui nous porte à croire que notre créativité est limitée, parfois même à douter que nous en possédions la moindre trace. C'est elle qui nous pousse à

vénérer ce que les autres produisent. Nous couler dans la beauté ne nous suffit pas. Ce mouvement qui pourrait nous ouvrir à notre créativité illimitée est retenu par le concept que nous sommes incapables de produire une telle splendeur. Nous restons sans voix, la cage thoracique comprimée, anéantis par la beauté du monde. Si nous respirions réellement, cette cuirasse exploserait et l'objet de notre admiration ne pourrait plus se trouver dans la dualité. La beauté du monde serait alors en nous. L'extase mystique, c'est cette déflagration soudaine du petit moi qui reconnaît le Soi divin. Toute la masse ramassée de la Conscience est alors projetée dans l'infini et l'on peut crier de joie car à cet instant, toute la beauté du monde fait partie de soi.

« Ces cinq cuirasses sont comme entourées d'une suprême cuirasse qui est celle de mâய, l'Illusion dans sa nature même, qui soude ces différentes protections et leur assure une cohésion artificielle. Nous sommes caparaçonnés comme des éléphants de combat sans cesse aiguillonnés par leur cornac. Nous avançons de tout notre poids à travers la vie et nous ne cessons de livrer combat. Mais un jour, au détour d'une bataille qui nous laisse couverts de flèches empoisonnées, une jeune fille nous apporte à boire, elle nous parle et nous caresse, elle enlève

nos protections, elle respire avec nous, elle panse nos plaies, elle nous baigne dans la rivière et soudain, nous retrouvons notre grâce, notre légèreté, notre beauté. Plus personne ne reconnaît en nous un éléphant de combat. Rien alors ne nous empêche de saisir spontanément le divin en nous. Ce que nous ne savons pas, c'est que la plus infime expérience peut être cette jeune fille miraculeusement rencontrée. Il suffit de si peu. Le parfum d'une fleur, un regard ouvert, une brise qui touche notre corps et soudain la plus solide des cuirasses se fend et tout le réel pénètre en nous par cette brèche, nous délivrant à jamais de la pesanteur et de la séparation.



J'étais installé dans ma hutte depuis une quinzaine de jours. Chaque matin, après la méditation, *Devī* m'accompagnait dans la perception et la pleine Conscience du jeu des tattva. Par quatre fois, le pot à idées s'était rempli de petits cailloux et *Devī* insistait pour que je les verse en tas, à côté de ma hutte et que je les considère chaque matin. Parfois elle passait la main dans les cailloux et me disait : « Je caresse tes idées perturbatrices. * Pavais l'impression que la rivière ne me donnerait jamais assez de cailloux.

Une nuit, je rêvai que j'étais assis dans ma hutte, à un âge avancé et que devant moi se trouvait une montagne de cailloux symbolisant toutes les idées qui m'avaient coupé de la merveilleuse réalité mystique et me bouchait

l'horizon. Une jeune fille dévalait la pente en riant, elle s'approchait de moi. Je reconnus *Devī* et m'éveillai.

Avec le temps le pot commençait à se remplir moins rapidement. De jour en jour, je sentais un espace s'ouvrir en moi et plus il s'ouvrait plus j'étais en mesure de jouir de chaque tattva, de leur orchestration complexe à l'attention de laquelle je passais mes jours et une partie de mes nuits. Chaque matin, *Devī* me réveillait un peu plus tôt et la méditation se prolongeait jusqu'au moment où le soleil nous réchauffait.

Vint enfin le jour où elle me parla des cinq derniers tattva :

La prise de Conscience de sa propre nature.

La subjectivité investie de puissance.

Le Je universel.

Shakti.

Shiva.

Ils n'étaient plus liés, comme les précédents, à l'objectivité. *Devī* les désignait comme liés à la Pure Subjectivité qui culminait en Absolue Subjectivité.

- Le premier tattva est celui de la prise de Conscience de sa propre nature, de la réalisation

fragmentaire et épisodique du Soi. Le tântrika est sujet à des éclairs extatiques pendant lesquels il perçoit l'univers comme irréel puis il retombe dans la perception ordinaire. Ce premier état, tu le connais déjà, il est précieux car il donne à la pratique un aperçu vécu et non théorique de la réalisation. C'est un niveau qu'on atteint facilement dès que l'on se livre à la pratique continue, ne serait-ce que pendant quelques mois. Comme toute évolution, ce premier niveau constitue également un piège. Le tântrika qui n'est pas guidé par un Maître, peut prendre ces premiers éclairs pour la réalisation finale. Il souffre alors d'un divorce entre la réalité du monde et son expérience extatique. Il est incapable de faire communiquer les deux vases. L'un est plein d'eau pure, l'autre plein de boue. Le tântrika, à ce stade préliminaire, peut éprouver un dégoût du monde et décider de s'en retirer pour conserver la pureté de son expérience mystique. C'est là un grave obstacle aux réalisations futures. Lorsqu'il y a scission, il n'y a pas de véritable vie spirituelle. Même l'ascète solitaire qui n'est pas capable de quitter sa grotte pour vivre dans le monde et y trouver la même harmonie, vit en état d'illusion spirituelle. La vie est le grand polisseur de l'éveil. La fuir définitivement est fuir l'accomplissement suprême. Il est bon au contraire d'alterner de

courtes périodes de solitude avec une vie sociale normale. A ce stade, le tântrika est encore soumis à la dualité.

« Le tattva suivant est la réalisation d'un état lié à une subjectivité plus profonde. Le tântrika est moins soumis à la fluctuation. Il se sent envahi d'une grande puissance. Il lui arrive de demeurer en état d'extase pendant des heures sans l'ombre d'une idée perturbatrice. Nul caillou n'arrive dans le pot. Il sent très nettement qu'il se coule dans l'univers, il y est comme aspiré et il se laisse aller en ayant l'impression de jouir de la réalité du monde. Mais son Cœur n'est pas complètement ouvert, aussi retombe-t-il dans l'état ordinaire où il ne voit plus l'univers comme une expansion de son être.

« Au tattva suivant, qui appartient à la même catégorie de subjectivité supérieure, le tântrika, au cours de ses extases, perçoit les choses différemment encore. IL a l'impression que l'univers n'émane plus de son être mais simplement qu'il est l'univers entier, sans qu'il y ait source et écoulement. La source est l'univers. Le tântrika est l'univers.

« Viennent finalement les deux derniers tattva, qui sont interdépendants, amoureusement soudés l'un à l'autre et seuls se situent dans la Subjectivité Absolue. Ils correspondent à

l'ouverture totale du Cœur. A cet instant, le tântrika ne vit plus que le JE absolu. La notion duelle est volatilisée. C'est l'état de Shiva. L'Être au sens absolu symbolisé par le mantra Aham.

« Bien que les trente-six tattva soient ici épuisés, il y a encore l'Être, Parama Shiva, qui échappe à toute qualification, à toute notion. Il est partout, même dans les tattva inférieurs et c'est là que réside la beauté profondément humaine et la grandeur du tantrisme.

« Finalement, il n'est aucun des trente-six tattva qui ne soit saturé d'absolu. Tout est saturé de divin, rien ne peut être retranché du divin. Si l'on réalise cela, on saisit le véritable esprit tantrique.

Depuis quelques jours, après chaque enseignement oral, *Devī* se rapprochait de moi, elle prenait mes deux mains dans les siennes et d'une voix très douce me disait :

- Et maintenant écoute avec ton Cœur, c'est la partie la plus importante de l'enseignement, l'enseignement silencieux. Ce qui est merveilleux, c'est que le Cœur n'a absolument rien à dire.

Nous restions comme cela pendant une demi- heure environ puis, de jour en jour, la durée de cet enseignement se prolongeait. La sensation qui m'envahissait pendant cette

transmission était très particulière. T avais l'impression quelle faisait entrer en moi un essaim d'abeilles que je sentais bourdonner et s'infiltrer partout comme si j'étais un champ de pavots déployant ses corolles. Je les sentais butiner, je n'étais plus que pollen et miel. Il m'arrivait souvent de dégager de fortes émotions pendant l'enseignement silencieux. Plusieurs fois, j'ai crié comme si j'expulsais des fragments de ma peur fondamentale. Lorsque j'étais apaisé, *Devī* lâchait mes mains et nous allions nous baigner ou marcher silencieusement dans la forêt.

Plus tard, assis dans sa hutte, nous nous nourrissions, buvions du thé et je lui posais toutes sortes de questions auxquelles elle répondait gracieusement. C'étaient d'agréables moments, une sorte de jeu qui m'était nécessaire et qui m'ouvrait de grands pans de la réalité. Parfois, nous discussions en préparant le dal, coupant les oignons, triant les lentilles, faisant rôtir la poudre de curry.

C'était souvent dans ces moments-là que *Devī* me parlait de sa vie et me questionnait sur la mienne. L'atmosphère était intime et détendue, jamais *Devī* n'avait cet aspect de puissance impressionnante que je lui voyais par moments. Nous étions une femme et un homme assis dans une hutte, tout occupés par le plaisir de la

conversation.

Un jour, je lui demandais quelle différence elle établissait entre l'enseignement tantrique shivaïte qui voit en la Conscience le réceptacle de l'univers et le bouddhisme tantrique qui rejette la Conscience comme une forme illusoire. C'était le débat entre le Soi et le non-Soi qui avait mobilisé de grandes énergies, fait l'objet de polémiques et de conciles, de condamnation mutuelle et de rivalité. *Devī* sourit, son regard se fit vague et tendre, comme chaque fois qu'elle me racontait un épisode de sa vie.

- Après avoir quitté mon Maître, j'ai décidé d'aller méditer dans une grotte, en solitaire. Certains endroits de la montagne, à plusieurs jours, parfois plusieurs semaines de marche de tout village, sont connus des ascètes depuis des millénaires et on ne fait souvent qu'occuper une grotte où des dizaines de sages ont vécu. Parfois, on trouve des sūtra bouddhistes gravés dans la pierre, parfois des lettres ou des montra sanskrits. Les grottes se trouvent souvent dans un endroit de la montagne qui ressemble à une ruche et il arrive que plusieurs dizaines d'ascètes soient à portée de voix l'un de l'autre. On y trouve des Tibétains, des hindous, des tântrika, parfois même des Chinois et des moines du Petit Véhicule, avec leur robe safran. J'ai même vu des

moines japonais, avec leur chapeau de paille et leur robe noire. Parfois l'un des ermites descend chercher de la nourriture. Il arrive qu'on se parle en puisant de l'eau à la source, qu'on rie et qu'on danse, ce que les gens des vallées n'imaginent pas. Il arrive qu'un ermite meure et qu'on le brûle, l'enterre ou l'abandonne aux rapaces. Il arrive qu'un ermite soit malade ou soit pris de ce que nous appelons « l'immense frayeur ». Tous les ermites la connaissent ou la connaîtront un jour. Elle est l'ultime craquement du moi, la porte du divin.

« Un jour, un jeune ermite débarqua dans la montagne. Il devait avoir vingt-cinq ans. Il était indien mais il avait suivi l'enseignement d'un Maître tibétain Nyingmapa. Il avait fait une retraite fermée de six ans à l'issue de laquelle il avait décidé de vivre en yogin. Ce jeune ermite ne ressemblait à aucun autre. Au début, on le prit pour un fou. Il arrive de temps en temps qu'un ermite perde la raison et erre dans la montagne. Parfois il la retrouve spontanément, parfois non.

« Notre jeune yogin indien avait un caractère bouillant et imprévisible. Il était bruyant, il chantait à tue-tête en explorant les grottes, il riait, il racontait des histoires drôles ou obscènes. Il lui arrivait de secouer des ermites pour les tirer de samādhi et de les insulter en disant qu'ils

étaient égarés, que leur méditation était puante comme celle d'un cadavre et qu'ils n'avaient pas saisi Rigpa, la pure présence. Croyant à sa folie, certains riaient avec lui, d'autres le rejetaient, parfois violemment. Il reçut quelques pierres et se calma mais à peine était-il guéri, qu'il vint nous harceler à nouveau. A ceux qui croyaient à l'idée du Soi, de la Conscience réceptacle, il criait dans les oreilles que seul le non-Soi était suprême, quant à ceux qui s'en tenaient à la conception du non-Soi, il les menaçait de leur découper la Conscience à coups de couteau et qu'il y trouverait le Bouddha. Il se promenait avec un grand couteau tibétain qu'il sortait d'un étui d'argent ciselé sur lequel était gravée l'image d'un dragon. On l'appela bientôt le "Dragon". Comme il troublait les ascètes, l'un d'eux proposa que nous nous réunissions et que, selon l'usage des temps anciens, nous débattions de la question du Soi et du non-Soi à condition que " Dragon ", à l'issue du débat, se retire silencieusement dans une grotte et ne trouble plus la paix des ascètes. " Dragon " accepta cette proposition et se chargea de colporter la nouvelle en précisant bien que ceux qui ne se rendraient pas au débat seraient ses victimes constantes. Ainsi, le jour choisi, vingt-trois ascètes se retrouvèrent sur le tertre où devait avoir lieu le débat. Selon les anciennes coutumes, les opposants se faisaient face. Dans

une ligne les partisans du Soi, dans l'autre, les partisans du non- Soi. Seul " Dragon " changeait constamment de ligne. Le débat commença mollement, puis avec la finesse des arguments, la richesse des citations à l'appui, les choses s'échauffèrent et on en arriva à un vrai débat. On dit que, dans les temps anciens, il arrivait que le perdant d'un débat philosophique soit mis à mort ou rejeté. IL y a dans les écritures de nombreuses allusions à ces duels qui changeaient parfois le destin d'un royaume, comme celui du Tibet duquel les ascètes Chan durent se retirer après avoir perdu un débat contre les bouddhistes indiens ¹.

1. Le duel oratoire des deux écoles eut lieu à Samyé. près de Lhassa, vers 780, et sa conclusion fut la proscription officielle du Chan, selon les sources tibétaines. Un laïc chinois, Wang Si, qui a donné un compte rendu du débat, a défendu la thèse que le roi tibétain Trisong detsen avait personnellement choisi le Chan mais adopté officiellement la doctrine indienne défendue par Santaraksita et Kamalasila, comme plus conforme à l'esprit de son peuple fasciné par la magie et les pouvoirs occultes.

On sait maintenant que les partisans du Chan, peut-être sous la protection tacite du roi. continuèrent à pratiquer ces enseignements après le départ des maîtres chinois sous les noms tibétains de Mahâmudrâ et de Diogchen. De nombreux textes des enseignements des grands Maîtres du Chan existent en traduction tibétaine et sont là pour attester, s'il en était besoin, la profondeur de la marque du Chan sur les aspects les plus élevés des enseignements Nyingmapa et

Kagyupa.

« "Dragon " invectivait les ascètes, il leur sautait sur le dos, leur coupait une mèche de cheveu. Il portait le feu en lui, je le trouvais magnifique. Il avait réussi à faire sortir vingt-trois yogin de leur tanière, c'était un exploit. Il ne me bousculait pas trop. Il n'avait d'ailleurs pénétré qu'une fois dans ma grotte et s'était retiré après avoir vu que j'étais une femme.

« Le débat était une merveille de drôlerie, d'érudition, de finesse, d'habileté. Quelques ascètes s'imposèrent, les autres les laissèrent débattre. Certains avaient passé plus de trente ans dans la montagne. L'éclat de leur regard, leur beauté, leur profondeur étaient merveilleux. Je goûtais tout cela. La nuit approchait. Tout à coup, le plus âgé d'entre nous dit qu'il était temps de conclure. Il y eut un grand silence. " Dragon " cracha ses flammes une dernière fois et se tourna vers moi, "Nous avons la chance d'avoir une Dàkinī parmi nous. Elle s'est amusée du débat. A part moi, il semble que ce soit ici la plus jeune. Je n'entrerai dans le silence que si la Dàkinī accepte de trancher ! "

« Tous les ermites acquiescèrent. Les regards se tournèrent vers moi. Je m'avançai entre les deux lignes. Je m'assis, j'entrai en samâdhi profond. Lorsque je rouvris les yeux, il faisait nuit.

Tous les ascètes étaient rentrés en méditation profonde. " Dragon " se trouvait face à moi. J'avais tranché. Seule la pratique profonde de la non-dualité transcende Soi et non-Soi. * Dragon " avait fait une incursion merveilleuse dans notre tranquillité. Tout le monde le salua profondément avant de regagner sa grotte en silence. Quant à moi, je pris * Dragon " par la main et j'accomplis avec lui le rituel sexuel de la Grande Union, ou Maithuna. Ensuite, il entra dans une grotte et nous ne l'entendîmes plus.



Chaque jour, *Devī* me faisait palper la réalité du monde à travers le jeu des tattva. Toute expérience, de la marche au bain, de la méditation aux repas était l'occasion de demeurer pleinement attentif et présent. Le pot à idées se remplissait de moins en moins rapidement. L'infaillibilité de *Devī* aiguillonnait mon esprit qui en s'ouvrant au jeu perdait peu à peu de sa rigidité. *Devī* m'interrogea sur l'enseignement que j'avais reçu de Kalou Rinpoché. Elle voulait en savoir les moindres détails. Pendant toute une semaine, elle m'interrogea uniquement sur cette expérience et surtout sur la nature profonde de ma relation avec lui. Souvent, pendant ces récits, elle poussait une sorte de soupir de plaisir et elle s'inclinait, les mains en lotus devant le Cœur. Le jour où je lui montrai les photos de Kalou Rinpoché, publiées dans mon

livre Nivâna / Tao, les larmes lui vinrent aux yeux et elle me dit simplement :

- C'est son amour qui t'a fait venir jusqu'ici.
Ton Cœur s'ouvrira.

Le lendemain, il y eut un changement fondamental dans le déroulement de nos journées. *Devī* me dit que j'entrais dans les pratiques préliminaires à l'initiation et qu'il était de la plus grande importance que je suive ses indications à la lettre.

Trois fois nous entrâmes dans la rivière et trois fois nous nous laissâmes sécher par le vent. Nous remontâmes sur le tertre. *Devī* me dit de puiser de l'eau et de la suivre. Nous nous enfonçâmes dans la forêt. Après trois ou quatre heures de marche, nous nous arrê tâmes près d'un Shiva linga déposé au pied d'un grand arbre. Il y avait un foyer près de l'arbre. *Devī* fit du feu. Nous bûmes un peu d'eau avant de méditer et de commencer l'enseignement silencieux. Lorsque nous eûmes terminé, le feu s'était éteint. *Devī* me dit de me déshabiller. Elle m'enduisit le corps de cendres encore tièdes et me fit asseoir face à elle.

- Tu es maintenant vêtu d'espace. Ta nudité est la nudité de tout concept, la cendre est la matière de l'esprit apaisé des illusions perturbatrices, ta respiration est le souffle divin.

C'est avec elle que je vais te laisser ici. Tu n'as rien à faire qu'à examiner les formes diverses que va prendre ton esprit durant ces trois jours et ces trois nuits et de reconnaître d'où elles émanent. La peur fondamentale doit être perçue au moment où nous la créons. Reste au pied de cet arbre, économise l'eau. Je reviendrai te chercher.

Devī me salua. Je me prosternai. Elle prit mes vêtements. Je la regardai disparaître entre les arbres. Bientôt je n'entendis plus son pas. Alors la panique commença à sourdre très progressivement. Bien que la température soit encore douce, je commençai à grelotter. Je tentai en vain de ranimer le feu, il n'y restait pas la plus petite braise.

Lorsque la nuit descendit, j'avais complètement orchestré ma propre peur et le moindre bruit me faisait sursauter. Adossé au tronc, je regardai la forme des arbres s'estomper progressivement dans la nuit sans lune et commençai à déverser une dévotion exacerbée sur le Shiva linga. Les mots de Ram « Cette femme est très dangereuse » me servaient de mantra.

J'avais l'impression que tous les animaux de la forêt venaient regarder cet ascète un peu pâle et dont l'odeur de panique filtrait à travers son vêtement de cendre. Une nuit peut être très longue. Je fabriquais un à un monstres, serpents

venimeux, ascètes fous surgis de la forêt, ours, tigres et léopards. La menace me semblait de plus en plus présente. Je n'osai ni me lever, ni bouger, ni fermer les yeux, ni les laisser ouverts. J'imaginai que *Devī* ne reviendrait jamais, qu'elle s'était jouée de moi et qu'au matin, si je redescendais à nos huttes, je ne l'y trouverais pas. Parfois, je pensai que *Devī* était là, toute proche, tranquillement assise en méditation.

Après quelques heures de panique je réalisai que je respirais à peine et que *Devī* ne m'avait somme toute laissé que ma nudité, ma cendre et mon souffle. J'essayai de l'utiliser, de détendre mon diaphragme, de produire de la chaleur mais il m'était impossible de méditer. J'avais l'impression que jamais mon esprit avait été aussi à vif. Tout y résonnait.

A un moment, je crus entendre une respiration dans la nuit. J'étais tétanisé. Mon esprit me disait lève-toi, cherche un lourd morceau de bois, balaie l'espace qui se trouve devant toi mais j'étais incapable de bouger. Je reniflais la nuit comme un animal fragile cherche à percevoir un tigre. J'étais persuadé de sentir une odeur humaine. Je me mis à crier mais m'arrêtai aussitôt lorsque je réalisai qu'en criant je risquais d'attirer ceux qui n'étaient pas encore là.

Je claquai des dents jusqu'à l'aube et dès les premières lueurs, étonné de ne voir que des arbres, épuisé, je m'endormis.

Lorsque je m'éveillai, une douce tiédeur envahissait la forêt. Il devait être un peu plus de midi. Je me levai, bus un peu d'eau fraîche, fis quelques pas en m'étirant, comme étonné d'avoir survécu à cette première nuit. J'en profitai pour respirer, pour offrir à Shiva quelques petites fleurs mauves trouvées dans les bois. Je me moquai de moi-même et sans trop penser que la nuit viendrait, je passai la journée à méditer, à respirer, à toucher les arbres en les remerciant de leur protection.

La panique s'était muée en respect, pas encore en connivence, moins encore en non-dualité. J'aurais tellement voulu être un arbre avant la fin du jour !

Je remis un peu de cendre sur mon corps. Elle formait une pellicule très douce qui permettait à ma peau de mieux supporter le froid qui, la nuit précédente, m'avait pénétré jusqu'aux os.

Vers la fin de l'après-midi, je fus tenté de redescendre vers les huttes, de regagner le village, de retourner à Sonada, chez Kalou Rinpoché, de retrouver ma petite cellule dans le pinacle du temple. Entouré par les moines, pris

par le rituel de Mahâkâla, protégé par la puissance de mon Maître. Puis je repensai à *Devī*. Elle m'avait prévenu. On ne peut ni courir, ni s'arrêter, ni rebrousser chemin.

J'essayai d'entrevoir le futur. Si l'épreuve de la forêt précédait la première initiation, quelles pouvaient être les épreuves qui la suivraient? *Devī* m'avait parlé de haine. Pour l'instant, j'étais loin de la haïr. Je ne lui en voulais même pas de m'avoir placé face à ma peur, aux fabrications de mon esprit.

J'étais encore dans ces pensées lorsque la lumière commença à diminuer. Je m'assis fermement au pied de mon arbre et tentai d'élaborer une stratégie pour passer la deuxième nuit. Respirer. Respirer me semblait la meilleure solution. Remercier les arbres, les esprits de la forêt, les animaux, les ascètes qui y vivaient peut-être.

Plus tard, avant qu'il ne fasse tout à fait nuit, je pratiquai le gurû yoga et visualisant la lignée de transmission, j'invoquai les grands sages kagyupa et réalisai que tous, ils avaient dû vivre dans la forêt et traverser leur peur. J'implorai leur aide et à cet instant, j'eus l'impression que ma dévotion n'avait jamais été aussi intense. J'implorai également *Devī* et lorsque le corps bleu nuit de Vajradhara qui incarnait Kalou Rinpoché s'installa

en mon Cœur, je crus ressentir l'influx de la lignée, ma respiration trouva son amplitude, la chaleur se répandit dans mon abdomen et je retrouvai le bien-être profond que j'avais connu au cours des mois de pratique intense.

Lorsque je terminai ma méditation, il faisait nuit. Je visualisai Tilopa, Naropa, Marpa, Milarepa, les Dàkini Nigouma et Sukasidhi, en compagnie de *Devī*, installés autour de moi et je sentis comme un halo protecteur.

Tout se serait bien passé si au cours de la nuit, je n'avais entendu une sorte de grognement effrayant. La panique me reprit, les Maîtres de la lignée s'en allèrent faire un tour, *Devī* m'abandonna et je me retrouvai avec mon esprit qui s'était mué en producteur de film d'horreur. Les monstres humains, animaux et mythiques surgissent avec facilité lorsque l'esprit s'emballe.

Cette nuit encore, je ne fus dévoré par personne et ma dévotion s'étendit aux arbres, aux cailloux, aux racines, aux mousses, aux insectes. Il y a beaucoup de monde à remercier dans une forêt.

Cela me prit jusqu'au soir et je réalisai que je n'avais même pas eu le temps d'avoir faim.

Toute la troisième nuit fut occupée par une intense reconnaissance. J'étais là, au milieu de

cette forêt qui vivait et me laissait vivre. Non seulement elle m'acceptait mais elle me servait de Maître en me montrant que j'étais l'unique auteur de mes peurs et de mes angoisses.

L'aube vint rapidement et tout à coup, je vis *Devī*, assise en face de moi, à trois ou quatre mètres. Elle se leva et me prit dans ses bras. D'un coup, elle me redonna toute la chaleur du monde.

Je ressentis à cet instant se reporter sur elle toute la reconnaissance que j'avais éprouvée au cours de ces trois jours. J'avais l'impression de toucher de tout mon corps ce cordon ombilical dont elle m'avait parlé. Il passait de mon ventre au sien et comme un immense serpent rouge, lumineux traversait le ventre de tous les hommes, le centre de toutes choses animées ou inanimées.

- Descendons manger du gruau, dit *Devī*.



La nuit suivante, je ne dormis pas dans ma hutte, comme je l'avais espéré. *Devī* me dit de me reposer pendant l'après-midi. Le soir venu, après le repas, elle me conduisit au bord de la falaise.

- C'est ici que tu vas méditer. Debout, les pieds sur le bord de cette pierre. Ne regarde pas la rivière. Garde les yeux ouverts, fixés droit devant toi, dans l'espace. Lorsque tu ne peux plus tenir debout, prends la posture jambes croisées et continue à méditer. Lorsque la fatigue te fait sombrer, allonge-toi sur le dos et fais l'exercice de décontraction que nous appelons le repos du sârangī. Lorsque le musicien range son instrument, il détend les cordes une à une. Ainsi, imagine que tes muscles sont des cordes, qu'à chaque jointure sont fichées les chevilles de l'instrument. En partant des pieds détends les

muscles un à un, en les laissant s'incurver vers le sol, procède ainsi en remontant aux genoux, aux hanches, aux côtes, aux clavicules, aux poignets, aux coudes, aux épaules, aux tempes puis au sommet du crâne. Lorsque tout le corps est relâché, centre-toi sur la respiration, détends-toi complètement. Ensuite, reposé, fais le processus inverse mais sans trop tendre les cordes ni fatiguer l'instrument. Après cette pratique, tu auras recouvré toute ton énergie.

Une seconde je regardai en contrebass. La falaise ne faisait qu'une dizaine de mètres mais il y avait amplement de quoi se briser les os sur les rochers. Nu et enduit de cendre, je me demandai comment je tiendrais dans ces trois positions, au bord du vide. *Devī* s'éloigna et plus tard, je l'entendis chanter comme cela lui arrivait souvent le soir venu.

Au début cela ne fut pas trop difficile mais une fois la nuit tombée, l'espace grondant se transforma en gouffre. J'avais envie de reculer, de me détendre, de reprendre mon souffle et de passer à la seconde position mais *Devī* avait bien précisé qu'il fallait attendre le plus possible.

A cet instant surgit en moi l'image du corps de cet homme retrouvé dans la rivière. Je ne savais pas dans quelle mesure Ram avait dit la vérité et je n'imaginai pas réellement que *Devī* ait

pu provoquer la mort d'un homme. IL avait dû s'agir d'un accident dont on l'avait accusée. Peut-être n'était-ce pas un ermite.

Les heures passèrent. Ma vigilance s'usait. Il était extrêmement difficile de ne pas bouger. Tout mon corps me faisait mal. Mes jambes tremblaient et le bourdonnement incessant de la cascade avait un effet hypnotique.

Je tentais de me concentrer sur ma respiration lorsque, au milieu de la nuit, je sentis une main entre mes omoplates. Je fis un effort énorme pour ne pas me retourner, pour ne pas me jeter sur le côté. Une fois encore, mon esprit me fournit une suite de scénarios catastrophiques. Par moments, la main me poussait légèrement vers l'avant et je résistais. Par moments, la main ne me touchait plus. Était-ce *Devī* ou mon imagination ? Si c'était *Devī*, elle connaissait ma peur et l'existence du corps retrouvé dans la rivière.

Le jour, le soleil, l'air tiède avaient un effet calmant. Tout semblait se dissiper et les trois exercices s'enchaînaient. Je découvris que *Devī* avait déposé une cruche d'eau et je bus avec un immense plaisir. Je m'étais maintenant habitué aux journées de jeûne et à l'effet purifiant quelles avaient sur le corps.

Je fus étonné de voir à quel point la relaxation du sârangī me permettait de retrouver une nouvelle énergie et comme la méditation assise me réchauffait au point d'avoir la sensation d'un brasier dans l'abdomen. Mais lorsque le soir, je me retrouvai debout au bord du gouffre, je réalisai que mon esprit avait de la peine à épuiser le flot morbide qui le traversait.

Un moment, vers la fin de la deuxième nuit, je fus persuadé que *Devī* allait me tuer. Je m'emportai contre ma naïveté d'Occidental. Tout cela me semblait absurde. J'étais à bout de nerfs. Je n'étais pas loin de ma hutte. Je fus tenté d'y courir, de rassembler mes affaires et de quitter pour toujours cette femme dont le pouvoir de séduction cachait peut-être un goût de la manipulation, voire une certaine folie. Je passai des heures à mettre bout à bout tout ce qui en ce moment me semblait absurde et insensé et me surpris à crier un « Non ! » tonitruant dans la nuit. Je refusais d'être le jouet d'une femme qui dans la solitude avait perdu la raison. Où tout cela me mènerait-il ? N'y avait-il pas, sous l'exigence de mon acceptation totale de ses ordres, une sorte de menace ? Je risquais de graves troubles ! J'en risquais peut-être de plus graves encore en restant. Je pensai à mon ami Ram, à son affection sincère et à ses mises en garde. IL n'en fallut pas

plus pour que je voie le regard halluciné de *Devī*, sa langue démesurée et le sang qui maculait son corps. A ce moment-là, je m'allongeai et me détendis. Je dus dormir une heure ou deux. A mon réveil, je me remis debout au bord du gouffre.

Deux nuits épuisèrent un à un mes fantasmes et au matin de la troisième, j'étais toujours au bord de la falaise, debout et vivant. Cette fois j'avais abandonné toute lutte et lorsque la main me poussa franchement vers l'avant, je m'abandonnai à mon dernier instant, anticipant une chute qui n'eut pourtant pas lieu puisque *Devī* d'un mouvement vif me tira vers l'arrière.

Une fois de plus, je me retrouvai dans ses bras. J'eus l'impression que chaque épreuve contribuait à tisser entre nous un lien indestructible. Cette fois, mes nerfs craquèrent. Je ne savais pas sur quoi je pleurais. Mais j'avais la certitude que le torrent de larmes qui sortit de moi venait de très loin.

J'eus droit à un excellent repas de riz et de dal, un repos qui me sembla plus délicieux que jamais. Je m'éveillai plusieurs fois, j'ouvris les yeux, étonné d'être là, dans le calme et la solitude, écoutant les bruits de la forêt avec émerveillement. J'étais subjugué de voir le bonheur profond que je retirais de la moindre

chose et me rendormais dans une sorte de béatitude qui semblait augmenter à chaque prise de conscience. J'avais maintenant l'habitude de dormir dans le trou du foyer, agrandi pour l'occasion, en chien de fusil, nu dans la douceur des cendres, comme me l'avait ordonné *Devī*.

La nuit suivante, *Devī* s'enduisit le corps de cendre. Un croissant de lune se levait. *Devī* me conduisit par la main, au centre du terre-plein.

Écoute la nuit, la musique des étoiles, les chants de l'espace.

Elle ouvrit les bras et très lentement, se mit à danser. Elle tournait sur elle-même, bougeant les bras comme un grand oiseau qui prend son envol.

Shiva est le Dieu de la danse, honore-le jusqu'à l'épuisement et lorsque tu tomberas sur le sol, sois entier et transcende la dualité !

Alors, comme elle, je me mis à tourner sur moi-même. Peu à peu, je sentais mes bras s'inscrire et fourmiller dans l'espace. Jamais je n'avais senti une telle vie, une telle vibration qui montait des jambes et envahissait tout le corps jusqu'à la chevelure qui semblait se dresser dans un frisson du cuir chevelu. Il y avait un bourdonnement intense autour de mes yeux, de ma bouche, de mes oreilles et chaque millimètre de ma peau dansait avec la nuit.

Je me sentis gagné par une joie irrésistible et mon rire finit par éclore. Plus je tournais, plus je riais. Je buvais l'espace, l'ivresse d'être en vie me possédait. Les étoiles se mirent à tourner régulièrement, comme une sorte de disque cosmique. *Devī* riait elle aussi. Parfois elle s'approchait de moi et me frôlait de tout son corps. Mon sexe se dressa. En dansant, je le sentais fiché en moi, comme s'il se prolongeait à travers l'os pubien. Je me sentais comme l'une de ces sculptures hitiphalliques de Shiva. Nous tournions comme des derviches nus, entraînant la terre et le ciel. Parfois *Devī* chantait, parfois elle écoutait simplement la musique qui semblait sourdre du cosmos tout entier.

J'étais étonné de voir que mes érections n'induisaient en moi aucun désir sexuel. C'était comme si le sexe se tendait naturellement pour participer à la danse. Les mécanismes habituels ne fonctionnaient plus. Je découvrais simplement la joie d'un corps ouvert à l'espace, à la nuit, au divin.

Trois nuits durant, nous tournâmes, jouant, riant, absorbés parfois dans le silence sidéral et au matin, nous nous laissions tomber sur le sol dans un épuisement radieux. *Devī* m'expliqua que son Maître lui faisait parcourir la montagne jusqu'à cet épuisement qui nous permet de lâcher

d'un coup, lors de la chute, la racine de la dualité.

La nuit suivante, assis dans la hutte de *Devī*, je reçus ma première initiation. *Devī* fit un feu. Je confectionnai deux colliers de fleurs sauvages que nous échangeâmes. Nous entrâmes en samâdhi et *Devī* opéra la transmission directe, de Cœur à Cœur, qui me laissa dans un haut état vibratoire. Lorsqu'elle posa sa main sur ma tête, je sentis une très vive luminosité m'envahir tout entier. Elle me laissa lentement émerger de cet état puis me parla avec une grande douceur, c'était presque un murmure.

- La première initiation représente le don que tu me fais de la vie qui commence à naître en toi. A travers moi, tu offres à Shiva ta peur superficielle, vaincue au cours de ces épreuves. Tu offres à Shiva ton énergie symbolisée par ton sexe dressé pendant la danse, tu offres à Shiva l'émerveillement qui commence à naître en toi. Tu offres à Shiva ton rire, ta danse, ton corps purifié par le feu de ton Cœur. Tu offres à Shiva ta nudité qui symbolise la nudité de ton Cœur, la nudité par rapport aux concepts, aux dogmes et aux croyances qui sont les adversaires de l'Éveil et qui n'ont plus de prise sur toi. Le divin n'est pas réductible à notre pensée. Tu offres à Shiva ton esprit qui commence à s'apaiser mais aussi ton intelligence brute, non taillée, comme une pierre

naturelle qui n'est pas encore passée par les mains de l'orfèvre. Cette intelligence non sollicitée, c'est la matière première, vigoureuse, sans tache, l'étincelle divine est en elle. Ensuite, par la culture, la taille, l'intelligence peut sembler plus brillante, plus étincelante mais elle est aussi tronquée de sa pureté originelle. La taille, la culture, la rend semblable à d'autres pierres taillées et l'intelligence, l'esprit, perd ainsi son unicité et se fond dans le jeu social où elle s'amenuise tout en ayant l'illusion de croître. Ce qui est vraiment divin, c'est la matière brute car elle est en harmonie avec l'univers. Personne ne taille les étoiles, personne ne dessine la forme des rivières, elles coulent d'elles-mêmes. Le tânatrîka est comme une rivière, il ne cesse de couler dans le divin alors que le divin ne cesse de couler en lui.

« En faisant ces offrandes, en recevant cette initiation, tu accèdes à la connaissance de ta propre substance divine et tu t'ouvres à l'expérience tantrique du temps qui ne passe plus. Ta méditation sera plus facile. L'illusion de croire au morcellement du temps t'apparaîtra dans toute son absurdité et tu goûteras le nectar du temps indivis.

« L'initiation est également rupture avec les mythes de la société spécifique dans laquelle tu vis, ce qui établit un lien profond et

inconditionnel à tout être humain, à tout ce qui auparavant nous semblait inanimé. L'initiation libère des tabous et des interdits sociaux, alimentaires, sexuels mais surtout des interdits qui se rattachent aux concepts et à la pensée. C'est une libération par rapport au dogme, à la croyance, au doute et à la théorie. Le tântrika plonge dans le réel de tout son corps/esprit. Il ne glose pas, il expérimente. IL vit l'enseignement et par sa vie continue le courant du fourra. C'est le sens du mot tantra. Continuation. Continuation de l'expérience tantrique à travers le tântrika. Chaîne de femmes et d'hommes qui osent le réel et ne sont plus sujets aux réductions auxquelles est soumis l'homme social. L'initiation marque également le secret dans lequel le tântrika doit s'enfermer jusqu'au jour où son Cœur est totalement ouvert. Alors seulement il peut s'identifier comme tântrika. C'est pourquoi lorsque tu seras parti d'ici, tu prétendras ne rien savoir du tantrisme shivaïte. Tu ne participeras à aucune discussion à ce sujet, tu n'écritas pas de livre avant l'ouverture du Cœur, gardant en toi le secret de tes initiations jusqu'au jour où le fruit aura mûri. Tu pratiqueras en secret, ne porteras aucun signe distinctif tel que graine de rudraksa, signe du trident shivaïte ou autre. Si d'aventure certains parlent du tantra, ne relève pas leurs erreurs, ne les guide pas, ne les dirige pas vers

moi ou vers un autre Maître. L'aspirant tântrika doit trouver son Maître par lui- même.



Devī m'attendait dans sa hutte. Comme chaque matin, depuis le jour de l'initiation, nous commençons par aller nous baigner puis nous nous laissons sécher au soleil avant de remonter méditer, parfois dans la forêt, parfois dans sa hutte. Puis *Devī* m'expliquait en profondeur et me commentait chacun des cent douze versets du *Vijnānabhairava tantra* qui offrent au yogin toutes les voies de pratique et donnent en même temps une vue complète de l'enseignement.

Ce matin-là, je ressentis le besoin de recevoir son enseignement sur 1a méditation. Je le lui dis. J'étais assis face à elle. Nous nous inclinâmes l'un devant l'autre. *Devī* faisait toujours une pause avant de parler, j'avais l'impression quelle s'installait confortablement dans l'espace du silence et que les mots ne sortaient de sa bouche

qu'au moment où j'étais moi-même assis dans ce même silence.

- La méditation, c'est l'expérience spontanée de la non-dualité. Il n'y a dans notre système ni concentration sur des images, ni rituel pour induire l'état méditatif. Nous travaillons avec la Conscience brute, sans la forcer en quoi que ce soit. Si nous nous servons de l'esprit pour construire quelque chose, nous encombrons le temple.

« Je reviens sur cette image du temple, de son nettoyage à grande eau, de son aération, de la lumière qui y pénètre et de la fuite de toutes ces voix qui empêchent l'expérience spontanée de la non-dualité. C'est un point capital et c'est la pierre angulaire sur laquelle viennent buter la plus grande partie de ceux qui commencent une quête spirituelle.

« Le premier vide est facile à atteindre pour peu qu'on y consacre une énergie suivie et régulière. Vider le temple de ses petits hommes gris, la plupart des ascètes y parviennent. Pourtant, une fois le travail accompli, une immense pression intérieure pousse l'adepte à sa perte. Après des années d'ascèse, d'étude, de pratiques ardues, rares sont ceux qui gardent la souplesse du nouveau-né. Ils se mettent à vénérer une personne extérieure, des

enseignements extérieurs, un corps de croyances, de concepts, de pratiques et les jugent supérieurs à ce qu'ils ont connu jusqu'alors.

« D'une manière à peine visible, ils mettent alors ces enseignements dans une corbeille de fleurs et la déposent dans leur temple sans réaliser que dès cet instant, leur esprit est obstrué. Quelle que soit la grandeur de l'enseignement et du Maître, il faut le suivre sans le figer, sans lui enlever sa qualité subtile et changeante. En s'emparant de quelque chose pour le systématiser, on le fixe, en le fixant on l'immobilise et peu à peu ce qu'on croyait suprême se cristallise en nous-mêmes, grossit, s'alourdit et entraîne notre chute. Avoir toujours cela présent à l'esprit est de la plus grande importance. Dès qu'il y a système, l'esprit tantrique est perdu. Dès qu'on se met à stocker, l'esprit tantrique est perdu. C'est cette conscience qui donne aux écrits tantriques cette fluidité unique, semblable à une rivière qu'on ne peut immobiliser. Dès que la dévotion envers son propre Maître nous fait ignorer le Maître en nous, nous ne sommes plus dans la spiritualité. Dès que nous cessons d'être en rapport constant avec le réel pour suivre l'absolu, nous perdons le contact avec l'absolu. Tout l'absolu est contenu dans la réalité. Il n'y en a aucune trace ailleurs.

« Garde le temple vide, ouvert, silencieux. C'est la seule manière de faire l'expérience de la non-dualité. Dès que quelqu'un se met à parler en nous, nous dérivons de la voie tantrique. La vraie dévotion, l'amour absolu pour un Maître, c'est de réaliser profondément qu'il ne nous a jamais rien dit. Il n'a fait que nous ouvrir son Cœur pour que nous puissions y voir le nôtre. Tout est là. Voir notre Cœur, notre esprit, revenir à la source merveilleuse en ne s'appuyant sur rien. C'est un peu comme si tu modelais une immense statue de Shiva avec de la terre. Peu à peu, il te faudrait des échafaudages pour arriver aux genoux, au ventre, aux épaules, à la tête et lorsque tu aurais terminé, le divin serait emprisonné dans une cage de bambou. Comme le divin respire, une seule inspiration de Shiva ferait exploser la cage et le divin libéré s'enfuirait à grandes jambes. Ne fais donc pas la même chose, ne cherche pas le divin en construisant une cage autour de lui. Respire simplement. Respire profondément et nul ne pourra te mettre en cage.

« Nous ne faisons que nous concentrer sur le souffle dans le centre du Cœur. Peu à peu, la respiration s'affine, se prolonge, devient extrêmement subtile et sans faire quoi que ce soit d'autre, les chakra naissent et s'éveillent, les roues se mettent à tourner. Lorsque tu inspires,

tout l'univers inspire avec toi. Lorsque tu expires, tout l'univers expire avec toi. Respirer c'est accomplir un cycle incommensurable de création, d'expansion, de résorption et d'annihilation. Nous ne sommes que dans l'expiration de l'univers, tout s'éloigne à une vitesse fabuleuse. Un jour, l'univers sera dans sa phase d'inspiration et tout se rapprochera à la même vitesse. Une seule de tes respirations accompagne donc la création du monde et sa résorption. Lorsqu'un éveil se produit, on vit cette explosion qui projette tous les résidus de la Conscience vers l'infini. Mais on vit aussi le mouvement complémentaire de résorption car c'est l'image même de la vie et beaucoup d'adeptes refusent cette phase, ils ne perçoivent pas qu'en essence, elle est aussi son contraire. Lorsqu'il n'y a plus de mouvement, il n'y a plus de vie.

« L'esprit désire toujours s'accrocher aux concepts. Depuis l'enfance, il est entraîné à dévorer du concept. Il n'est jamais rassasié, il en veut toujours plus, comme un ogre errant. En général, on passe une partie de sa vie à chercher et l'autre à mourir spirituellement. L'instant fatal où tout s'inverse, c'est l'instant où nous fossilisons notre savoir en croyance. C'est d'autant plus pernicieux que c'est précisément à l'instant où nous commençons notre descente

que nous avons l'impression rassurante de faire un grand pas vers la connaissance.

« Le deuxième nettoyage du temple, très peu sont capables de l'accomplir. Le vider de tout concept, de toute croyance, de tout dogme, de toute idée du divin, c'est le Grand Yoga. Dès que c'est accompli, on découvre la liberté à laquelle conduit tout le tantrisme. C'est pour cela qu'il est si difficile de devenir un tântrika et de garder les mains dans la terre sans jamais se mettre à modeler le divin. C'est cela s'installer au centre de Soi et accéder au Cœur, au vide incomparable.

Plus tard, je lui demandai un enseignement sur les chakra.

- Chakra veut dire roue. C'est comme tm tour de potier. Si tu appuies sur la pédale, le tour se meut, si tu n'appuies pas sur la pédale, il reste immobile. Autrement dit, nous n'avons pas de chakra tant que nous ne les faisons pas tourner.

- En Occident, on se préoccupe de ses chakra comme de son cœur ou de ses poumons.

- Vraiment ? Et où place-t-on le corps subtil ?

- Autour de soi, au-dessus de soi, sur un autre plan. Il y a plusieurs théories.

- Rien n'est dans l'ailleurs. Tout est là. Le corps subtil naît de la pratique, les chakra sont

enfantés par la pratique. Pour naître, il leur faut un mouvement de tourbillon. De même que l'enfant ne vient pas sans sperme et sans ovule, les chakra ne viennent pas sans méditation et sans non-dualité.

- Sur quel chakra commence-t-on par se concentrer?

- Dans notre lignée, nous ne nous concentrons sur aucun autre chakra que le Cœur. Il y a autrement un risque de montée sauvage de la kundalinī qui peut provoquer l'angoisse, la dépression ou la folie. Nous nous concentrons uniquement sur le passage du souffle dans le Cœur. C'est de lui que tout dépend. Lorsque le Cœur est radieux, vide et paisible, le souffle s'élève et fait tourner les autres chakra. Alors seulement la kundalinī peut se déployer car le passage n'est pas obstrué. Mon Maître, lorsqu'il voyait les grands efforts que je déployais pour méditer toujours plus, avait l'habitude de sourire et de me dire : “ Détends-toi, *Devī*. L'un des grands secrets est que tout se fait tout seul. ”

« Cela heurtait ma détermination, mon désir si vif de progresser, de devenir une *yoginī* accomplie. IL m'a fallu des années pour accepter et réaliser cet enseignement profond. Plus il y a de stades, d'étapes, plus l'enseignement est factice. Tout dans le monde devient de plus en

plus complexe, dans le tantrisme, c'est l'inverse. Nous allons vers la suprême simplicité. On voit un disciple en puissance, on sait quels sont ses dons et ses possibilités, il faut simplement le garder d'une requête trop frénétique. Il faut le laisser respirer, le laisser jouer avec l'irréalité du temps, le laisser s'ouvrir naturellement à la compréhension que notre méthode est extrêmement simple. Les anciens ont pris soin de la dépouiller de tous les ornements inutiles c'est pourquoi aucun grand Maître n'y ajoute quoi que ce soit. Dès qu'on trace une route et qu'on s'y engage, à chaque pas la route s'allonge d'un pas. En rentrant dans sa propre demeure fondamentalement pure et parfaite on s'ouvre à l'absolu. L'enseignement est parfait dans sa simplicité, le raffiner ou le gradualiser, c'est l'affaiblir. Tout adepte en sait déjà trop. Tu en sais déjà trop. Tu es là pour oublier! il s'agit simplement de se laisser être en toute liberté jusqu'au moment où la Conscience se dissout dans le divin comme sous l'effet d'un baiser ardent.

- Comment respirer pendant la méditation?

- Naturellement, doucement. Par le nez si tes pensées sont paisibles, par la bouche si elles sont agitées. En lâchant complètement le ventre dans l'inspiration, en le rétractant sans forcer dans

l'expiration. Le diaphragme souple comme une méduse, l'anus détendu, la gorge détendue, le cerveau détendu, les os crâniens comme un autre diaphragme, les épaules, les bras et les mains détendus. La pointe de la langue sur le palais, contre les dents du haut. La colonne vertébrale bien droite, les vertèbres empilées comme des petits coussins ronds remplis de sable. Les yeux légèrement ouverts, fixés devant soi, sur le sol ou complètement ouverts et fixés sur l'infini, droit devant soi. Alors, sans forcer, on allonge la respiration, on la laisse devenir subtile puis on marque une pause entre l'expiration et l'inspiration et on réalise que le divin est dans ce vide interstitiel. Ensuite, on pratique la respiration circulaire née de hamsa.

Au début, lorsqu'on commence à méditer, n'est-il pas plus facile d'avoir un objet de concentration ?

On peut se concentrer sur un petit galet ou tout autre objet mais il faut veiller à ne pas le garder trop longtemps sans quoi il se fossilise dans l'esprit. Lorsqu'on médite sur un support, il faut faire alterner concentration et détente de l'esprit comme une série de vagues. Il faut laisser respirer la concentration sans quoi l'on se fatigue pour rien.

- Comment considérer les intrusions de la

pensée qui viennent distraire de l'absorption ?

- il faut cesser de croire que les états de distraction sont opposés à l'absorption profonde. Ils sont une énergie qui vient se fondre dans l'absorption. Dès qu'on cesse de les considérer comme un obstacle, on assiste à une merveilleuse mutation où l'agitation vient nourrir le calme. Il n'y a nul antagonisme dans la non-dualité. Tout effort pour réduire ou faire disparaître une turbulence la renforce. Les nuages font partie de la beauté du ciel. Les étoiles filantes sont partie intégrante de la nuit. La nuit ne se dit pas : « Voilà qu'une étoile filante vient interrompre ma paix ! » Sois donc comme le ciel et ton esprit intégrera tout état.

Et lorsqu'on sort de méditation, comment évolue-t-on dans le monde extérieur?

il faut bien saisir qu'on ne s'assied pas pour fuir quelque chose ou pour atteindre quelque chose d'extérieur. On ne médite pas pour expérimenter des états de conscience modifiés ou quoi que ce soit d'autre. On médite uniquement pour percevoir par soi-même que tout est en nous, chaque atome de l'univers, et que nous possédons déjà tout ce que nous voudrions trouver hors de soi. Méditer, c'est être à cent pour cent dans la réalité et si l'on est dans la réalité, de quoi sortirait-on pour entrer dans le

monde extérieur?

« Méditer dans la solitude ou marcher dans le brouhaha d'une ville polluée, c'est fondamentalement la même chose. Ce n'est que lorsque nous avons réalisé cela que nous commençons à méditer réellement. En méditant, nous ne courons après rien, nous ne cherchons aucun état, aucune extase autre que d'être totalement dans la réalité. Ceux qui prétendent s'élever par la méditation vers des états de Conscience modifiés ne font que prendre du bhang (boisson hallucinatoire à base de chanvre indien). A partir du moment où nous sommes l'univers entier, comment aller vers quoi que ce soit ? il suffit d'ouvrir les yeux, tout est là.

- Lorsque nous méditons de la sorte, assis, debout ou couché, nous débordons de divin et le divin déborde en nous.

- Quelle est l'importance de la spontanéité dans la vie du tântrika ?

- C'est une question très importante car elle laisse la place à beaucoup d'idées erronées sur la spontanéité. Être spontané, c'est être divin. Cela dépasse toute notion d'ego, de séparation. Une action dictée par l'ego ne peut jamais avoir la grâce de la vraie spontanéité. Le Sahajiyâ, l'être spontané, exerce une liberté sacrée qui ne peut

être confondue avec l'impulsion qui n'est pas pénétrée de pleine Conscience. Il arrive souvent que de jeunes adeptes se laissent aller à des actes impulsifs chaotiques sous prétexte de liberté sacrée.

« Tout acte qui ne s'inscrit pas dans l'harmonie cosmique n'est qu'un mouvement impulsif, un sursaut du moi. Certains Maîtres tantriques disent qu'il faut passer par l'impulsivité pour l'épuiser et pouvoir accéder à la spontanéité. Ils veillent simplement à ce que l'impulsivité libérée ne porte pas atteinte à la vie. L'homme social a été soumis à tant de brimades, tant d'interdits, il a laissé derrière lui tant d'actes inachevés qui n'ont pu toucher à l'harmonie que l'impulsivité peut être une sorte de désintoxiquant de la Conscience. Mon Maître utilisait souvent ces techniques d'épuisement pour faire toucher à ses disciples l'instant blanc où il ne reste plus rien. Un jour, un érudit, un pandit, est venu le trouver. Mon Maître, au lieu de lui parler du vide, du lâcher prise du mental, s'est mis à argumenter avec lui pendant deux jours et une nuit. Il ne lui laissait pas le moindre répit, juste le temps de boire une tasse de thé ou de manger un beignet, et encore, pendant ce temps-là, il le bombardait d'arguments et de questions, contredisait toutes ses certitudes. Le

soir du deuxième jour, le pandit s'arrêta, exténué. Il expérimenta quelques secondes de vacuité. Le lendemain, l'enseignement commençait. Trois semaines de silence, enfermé dans un réduit obscur. Mon Maître avait une capacité merveilleuse de s'adapter à chaque individu. Il ne donnait jamais le même enseignement. Je l'ai vu gaver un gourmand de nourritures délicieuses et parler avec lui de l'art culinaire jusqu'à l'épuisement. Il a fait de même avec un homme obsédé par la sexualité et qui venait à lui uniquement dans l'espoir de trouver de nouveaux plaisirs et une maîtrise du souffle et de l'orgasme qui lui permettrait de combler toutes ses maîtresses. Jour et nuit, les adeptes se sont succédés dans sa chambre. L'homme est arrivé au-delà de ses rêves les plus intenses. Puis tout a retrouvé l'équilibre en passant par le vide, l'instant blanc.

Ton Maître ne reculait devant rien.

Non. Il avait l'art de pousser toutes les situations jusqu'à cet instant où l'action trouve le silence et la paix. Il s'est trouvé un jour devant un disciple de nature très violente et lorsque la liberté de faire ce qu'il voulait lui a été donnée, ce disciple s'est jeté sur mon Maître comme pour le tuer. Mon Maître a empoigné une bûche et a assommé son disciple. Revenu à lui, le disciple a

exprimé sa

147

TANTRA

déception que nous partagions. Nous pensions que notre Maître n'aurait pas dû avoir recours à la violence. Il répondit simplement : « J'ai beaucoup de mémoire et je n'ai fait que me souvenir de ma propre impulsivité, c'était une action tout à fait spontanée. » La leçon fut très efficace. Ce disciple est devenu l'un des adeptes les plus profondément spontanés de notre groupe.

- Quel est le lien entre l'inconscient et le spontané?

- Ce que vous appelez inconscient, nous l'appelons Conscience des profondeurs et c'est le champ que nous ne cessons d'ensemencer par nos actes qui n'ont pas atteint à la spontanéité. Lorsque nous méditons, nous laissons reposer la jarre où se tient tout le champ de la Conscience, inconscient ou Conscience des profondeurs compris. Dans la vie impulsive, cette jarre est sans cesse secouée et obscurcie. La boue et l'eau claire sont parfaitement mélangées, ce qui rend tout examen du contenu impossible. Lorsque nous méditons, nous cessons d'agiter la jarre et la déposons devant nous. Peu à peu, l'eau s'éclaircit

et les semences profondes affleurent à la surface. C'est ce qui rend parfois le processus méditatif si douloureux. Il remonte des semences que nous ne voulons pas voir en nous ou dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Peu à peu, le contenu de la Conscience de tréfonds apparaît à la surface du conscient et le contenu s'épure. En méditant, nous acceptons d'ouvrir la jarre et d'écumer tout ce qui apparaît à la surface de l'eau. Si parallèlement, nous accédons à la spontanéité, nous n'enseménçons plus la Conscience des profondeurs et peu à peu, le cycle est rompu.

« Le contenu des rêves se modifie en conséquence. L'adepte atteint la pleine Conscience et la spontanéité divine dans son rêve même qui n'est plus qu'un avec l'absolu. Tant qu'il reste une dualité au niveau du rêve, l'éveil n'est pas accompli. L'ascète qui semble avoir atteint le Soi mais qui est secrètement tourmenté dans ses rêves, vit une situation fausse. Tout ce qui dans la sâdhana tantrique va dans le sens de l'assouvissement des sens est une compréhension profonde de la nature humaine qui ne peut s'ouvrir réellement à l'extase que lorsque tout ce qui était imaginé mais non vécu en fonction de notre morale ou de la répression sociale peut enfin s'accomplir dans la spontanéité divine. C'est

en cela que l'adepte tantrique ne laisse en lui aucun résidu caché, aucun inassouvissement, aucun rêve qui ne soit évacué dans la sâdhana. C'est un point capital de la quête tantrique. Tout refoulement qui n'est pas débusqué et satisfait donne des êtres tourmentés par la spiritualité. Jamais ils n'atteindront le spontané divin. C'est l'une des raisons pour lesquelles le tantrisme est parfois mal compris des hindous et probablement des Occidentaux qui voient en lui une occasion de débauche impulsive alors qu'il n'y a qu'un exercice divin de la spontanéité à travers l'élimination radicale de l'inassouvissement.

- Est-ce pour cela que tu m'as dit qu'il n'y avait pas de rite sexuel dans le tantrisme?

- Toute sexualité qui ne procède pas de l'amour divin n'est qu'un simulacre auquel on peut se livrer sans l'appeler tantrisme. Tout ce qui est lié à l'ego, au désir, à la possession, est une expérience qui n'a rien à voir avec le tantrisme. Pour devenir tântrika, il faut avoir l'âme d'un héros. En aucun cas un être assujetti aux passions ou victime d'une sexualité égoïste, manipulatrice, troublée par le pouvoir ou refoulée ne peut s'avancer avec succès sur la voie. Lorsque Shiva pénètre Shakti, c'est un acte plein, un acte sacré. Sans la triple maîtrise du souffle, du contenu mental et du sperme, c'est l'acte même qui

depuis toujours enchaîne les êtres à l'ignorance. Ils s'unissent sans avoir réalisé que tout en eux est divin, c'est comme si une souffrance en forme de pénis pénétrait une souffrance en forme de vulve. Malgré cela, et même accompli dans la souffrance de l'ego, l'acte sexuel contient tout le divin mais il n'est pas apparent à la plupart des êtres dont la sexualité est troublée. C'est pourtant si simple ! Seul notre esprit fragmenté et dualiste, notre connaissance tournée vers l'extérieur, nos idéals et nos morales nous cachent que nous sommes des Dieux!



Devī me réveilla avant l'aube. Elle avait une expression joyeuse, comme une adolescente qui se prépare à un événement important.

- Allons à la rivière nous baigner, nous partons en ville!

- En ville?

- Oui, il y a des choses à acheter. Nous n'avons plus beaucoup de vivres.

Je m'amusai de la perspective de sillonner la ville bruyante avec *Devī*. Aussitôt revenus du bain, nous fîmes une courte méditation et descendîmes vers le village puis à l'arrêt du bus.

Quelques heures plus tard, nous arrivions dans le brouhaha, la pollution, les couleurs, la vie trépidante. Il y avait cinq semaines que j'avais construit ma hutte et déjà, le choc de la ville me

parut intense et étonnant.

Assis dans un rickshaw, nous regardions la vie avec émerveillement. *Devī* avait revêtu le châle blanc que je lui avais offert. Nous nous arrê tâmes devant l'échoppe d'un laitier pour y déguster une coupe de yaourt épais et sucré à la délicieuse saveur de crème puis *Devī* demanda au rickshaw wallah de se diriger vers un quartier des faubourgs où se trouvait une sorte de bidonville.

Du cœur de la grosse bourgade à la périphérie, les couleurs vives des saris, l'expression des visages et des regards, changeaient progressivement. Tout semblait plus monochrome, plus triste. Seuls les enfants échappaient aux marques de la misère. *Devī* m'observait. Tout à coup, comme nous arrivions aux confins de la ville, quelque chose changea encore. Cela ne m'apparut pas immédiatement. D'abord je notai des plaies sur les visages, les mains et les pieds, des membres bandés de haillons puis je vis un visage puis un autre où tout semblait en voie de décomposition. C'est alors seulement que je réalisai que nous étions parmi les lépreux.

Le choc fut violent, le contraste entre ce que j'avais vécu et le fond de la misère humaine était saisissant. J'étais assez accoutumé à l'Inde pour savoir que ce genre d'expérience se produisait

souvent et qu'il était difficile d'osciller entre la splendeur et la souffrance brutalement exposée. Plus nous avançons, plus les regards se tournaient vers nous. J'étais soumis à une série d'émotions difficiles à identifier, la peur, le dégoût, suivis par la honte d'être la proie de ces sentiments, de voir que la pratique n'avait pas encore changé en moi cette dualité. J'avais de la peine à l'accepter, d'autant plus que la présence de *Devī* me les faisait ressentir avec violence. Mon sentiment oscillait entre pitié et répulsion, perte de mon centre et incapacité de donner. J'étais comme paralysé par le fait que chacun de ces sentiments devait être parfaitement transparent à la perspicacité de *Devī*. Je crus m'en sortir en parlant.

- C'est terrible, dis-je.

Aussitôt je vis le regard courroucé de *Devī*. Elle demanda au rickshaw wallah de s'arrêter. Les lépreux s'approchèrent en geignant, la main tendue. Ils nous touchaient, imploraient une aumône.

« C'est terrible » ne veut rien dire. C'est une fuite. Tu es transi de peur et de dégoût. Un tãtrika affronte sa peur et son dégoût. Descends, avance- toi au milieu d'eux, prends-les dans tes bras, ouvre ton Cœur. Je reviendrai te chercher demain.

Je descendis, mes jambes me portaient à peine. Je vis le rickshaw s'éloigner. Un immense haut-le-cœur s'empara de moi. Je me mis à genoux pour vomir. Une main, puis une autre se posa sur mon épaule. On m'apporta de l'eau. J'étais celui qui avait besoin d'aide. Je captai des regards généreux. Nous étions des êtres humains. Le cordon ombilical dont m'avait parlé *Devī* était palpable. Tout à coup le cliché selon lequel j'étais là pour apporter quelque chose aux lépreux vola en éclats. Tout s'inversait.

Je me relevai et ressentis immédiatement un changement de perspective. Tout s'était passé si rapidement, la transition entre répulsion et acceptation si soudaine qu'un grand vide s'ouvrit en moi. Tout était calme. J'avais eu besoin d'eux et ils m'avaient apporté de l'aide. Une émotion très forte s'empara de moi, je me relevai et je pus prendre ces hommes et ces femmes dans mes bras, sans dégoût, avec reconnaissance pour ce qu'ils m'avaient fait toucher de tout mon être, pour ce qu'ils m'avaient aidé à dépasser. Il me fallut surmonter en quelques heures une série d'épreuves. Boire et manger avec eux, rendre visite aux grabataires. Les lépreux pensaient que j'étais médecin.

La panique remonta un peu lorsque la nuit tomba et qu'il me fallut accepter une natte sous

un abri de tôle et de carton. Je ne dormis pas. Je vis passer de gros rats fureteurs. Il régnait une puanteur qui rendait la respiration difficile.

Pendant ces heures calmes, des gens toussaient ou râlaient. Il y avait une atmosphère apocalyptique et sereine à la fois. Un poids, une densité, une souffrance infinie qui se lisait dans chaque regard mais en même temps, une extrême légèreté, une sorte de lumineuse résignation qui était plus émouvante que tout.

J'avais envie de quitter mes vêtements et de m'enfuir à pied. La minute suivante, je débordais de reconnaissance pour ceux qui m'avaient permis de toucher profondément ma peur, ma répulsion, mon angoisse. J'eus l'impression d'avoir atteint ce qui au fond de nous-mêmes nous sépare des autres, qu'ils soient bien portants ou malades. C'est ce noyau très dur que nous conservons et que les actes charitables mêmes nous permettent souvent d'entretenir. Nous sommes prêts à tout donner pour ne pas nous donner nous-mêmes.

Le matin, je partageai un plat de riz avec la famille qui m'avait accueilli. Je buvais la même eau. Je me sentais heureux mais aussi très fragile, comme si mon bien-être, ma santé, étaient un voile extrêmement délicat qui ne suffisait plus à me rendre différent de ceux qui m'entouraient. Je

pensais à ce que *Devī* m'avait dit des ascètes qui ne sont pas capables de redescendre dans la ville, dans la vie et qui se complaisent dans un état qui devient alors une séparation d'avec le monde.

Lorsque j'entendis la sonnette du rickshaw, mon cœur tressaillit. Je me souvins que ma première idée avait été : « Comment vais-je survivre jusqu'à demain ? »

J'étais là, vivant et libéré de mon dégoût, de ma peur, de ma répulsion, de ma tendance à fuir, de ma pitié factice. En une nuit, j'en avais plus appris sur ma relation aux autres qu'en sept ans de pratique. La réalité s'était chargée de me mettre au diapason, d'ouvrir une communication profonde avec l'autre. Je comprenais confusément que la maladie n'était qu'un masque supplémentaire de cette initiation. Le vrai fond c'était tout simplement l'autre qui devenait présent par implosion de l'ego. Il ne s'agissait pas de donner un peu, de donner beaucoup, de donner quelque chose. Il s'agissait tout simplement de se donner soi-même. C'est à ce don que l'ego se refusait avec tant d'obstination.

Je m'inclinai profondément devant ceux qui m'avaient tant appris. Ils me rendirent mon salut et je remontai dans le rickshaw. Dans l'après-midi, j'achetai cent kilos de riz et les leur apportai. Maintenant que je m'étais donné et que j'avais

tant reçu, je pouvais faire quelque chose de matériel. Le geste n'était plus une échappatoire. Il était simple, profond, réel. Depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais ressenti de répugnance pour un être humain, quel que soit son état de déchéance physique.

Devī ne me dit pas un mot de l'expérience qu'elle m'avait imposée. Que j'aie passé l'épreuve ne donnait lieu à aucune reconnaissance de sa part. Ce n'était rien d'autre qu'une expérience normale de la réalité dans ses rapports avec notre ego boursoufflé.

Devī avait retrouvé son humeur légère. Elle s'arrêta dans un bazar et chercha un marchand de jouets. Elle me montra des petits bateaux en tôle peinte qui marchaient avec une bougie chauffant un conduit d'eau. La vapeur produite propulsait le bateau. Elle acheta cinq tourniquets colorés pour enfants. J'achetai un pantalon et une tunique de coton léger et roulai mes vêtements souillés dans du papier journal. Nous achetâmes quelques sacs de céréales, de lentilles et finîmes notre marché dans une arrière-cour où *Devī* demanda une bouteille de bhang, une boisson laiteuse et verdâtre. Comme je m'étonnai de cet achat, elle me dit que nous en aurions besoin pour un rituel que nous pratiquerions bientôt. Je lui posai quelques questions à ce sujet mais elle ne me

répondit pas. Je savais que les ascètes tantriques utilisaient parfois le bhang dans le rituel des trois M qui avait pour but de détruire les interdits alimentaires, sexuels et réducteurs de la Conscience. Les trois M correspondent à trois tattva du premier groupe :

L'éther correspond à l'union sexuelle (Maituna).

L'air correspond à l'usage d'alcool ou de stupéfiants (Madya).

Le feu correspond à la viande (Mâmsa).

Nous remontâmes chargés à notre ermitage et *Devī* se mit à démonter les tourniquets de leur support de bois pour les fixer les uns au-dessus des autres, le long d'un bâton quelle planta devant la hutte. L'air se mit à faire tourner les jouets. *Devī* les regardait émerveillée. Nous nous enduisîmes de cendres froides et debout prêt du mât à tourniquets, elle me désigna les cinq chakras auxquels ils correspondaient en touchant ces endroits sur mon corps.

- Mûlâdhâra est le chakra de base, de terre, il est situé ici, entre l'anus et le périnée. C'est le lieu du plaisir, du contact avec la terre, mais aussi celui de l'enracinement du moi et des obstacles de l'ego.

« Nâbhi est le centre du nombril, il correspond au feu et se trouve hé aux émotions, aux sentiments, à l'amour égoïste, à la peur, à la violence et à l'orgueil.

« Hrdaya est le centre du Cœur, il est le siège du souffle, du Soi, de l'amour absolu, il est le lieu où la pensée discriminante s'éteint pour laisser place au divin. Hrdaya est au centre du corps. Deux chakra au-dessus, deux au-dessous. Il est également le centre de l'anxiété.

« Kantha est le centre de la gorge, il est lié à la vérité, à la parole profonde, au chant sacré, mais aussi au mensonge, aux situations fausses.

« Vient enfin le chakra Bhrūmadhya, entre les sourcils, lié au soleil et à la lune, le chakra qui projette l'énergie vers l'ouverture de la fontanelle ou brahmarandhra, pour atteindre Shiva en dvàdasânta, dans l'espace au-dessus du crâne.

« Dans la pratique, considère que le chakra de base et le chakra suprême sont reliés par un tube de lumière dans lequel un nombre infini de roues se mettent en mouvement. On conserve ainsi l'idée d'énergie ascendante et on évite d'être bloqué par une visualisation ou une conceptualisation de chakra localisés. Les chakra sont souvent vécus par les yogin comme des étapes et donc des blocages. En les imaginant

comme un tube continu, rien de conceptuel ne vient bloquer ou limiter l'énergie de la kundalinī.

Plus tard, nous avons dansé une partie de la nuit. Il est un moment où le tournoiement devient régulier, presque lent et où les arbres et le ciel deviennent deux masses qui permettent de trouver l'équilibre. Disques sombres et azurés qui demeurent flous et rectilignes comme une photo bougée sans fin.

Cette nuit-là eut lieu ma première initiation à une pratique sexuelle. C'était une sorte de lent parcours qui coupait le corps de ses habitudes, démontrait par l'action combien nos habitudes sensuelles sont arbitraires et limitatives. Ces pratiques étranges menaient peu à peu à une complète déprogrammation des automatismes sexuels et permettaient, à la fin, de pratiquer la Grande Union.

Alors que nous dansions, *Devī* alla chercher une bouteille d'huile achetée au marché et tout en dansant derrière moi, elle m'enduisit la colonne vertébrale, de la nuque au coccyx. Notre danse devint extrêmement lente. *Devī* me dit de me concentrer sur la lune pendant que ses doigts rassemblés allaient et venaient sur mon épine dorsale. J'avais l'impression que son mouvement faisait fondre une à une les vertèbres et leur donnait la souplesse d'une tige unique qui

soutenait mon corps.

Devī chantait, sa voix ne gravissait jamais les fréquences très basses et j'avais la sensation qu'elle chantait dans la baguette flexible de mon dos. Je me mis à frissonner intensément, à vibrer comme une corde de violon, le regard perdu dans le croissant pâle de la lune montante. Peu à peu les sensations se prolongèrent et du coccyx passèrent à mon sexe qui semblait être un prolongement naturel de l'épine dorsale. Comme la première fois, mon sexe se tendit vers la lune mais cette fois tout mon corps frémissait et je sentais une sorte de bourdonnement sonore qui de la colonne vertébrale se diffusait partout.

Devī continuait de me masser sans descendre au-delà du coccyx. Elle cessa de chanter et se mit à respirer de plus en plus amplement, je respirai avec elle, sans quitter la lune, sentant l'excitation sexuelle monter en moi comme si elle traversait les éléments, passait par la plante de mes pieds et traversait tout mon corps.

Les vagues de l'orgasme se levèrent très progressivement, accompagnées par le souffle et par trois ou quatre fois je projetai mon sperme dans la nuit. *Devī* me prit contre elle. Je sentis son corps chaud qui s'imprimait sur mes cuisses, mon dos, ma nuque. J'avais joui sans aucune stimulation sexuelle directe et *Devī* me tenait

dans ses bras pendant que nos corps bougeaient imperceptiblement, unis à la nuit.

- Offre ces perles de lune à Bhairavi, la Grande Shakti, murmura *Devī*,

Le lendemain, *Devī* me dit que trois jours de jeûne et de solitude dans la forêt allaient me conduire à l'expérience capitale de la rencontre avec Kâli. J'entrai nu dans la forêt avec ma cruche d'eau et m'y enfonçai seul jusqu'au lieu où j'avais passé ma première épreuve. Je n'eus pas de difficulté à m'endormir. Le matin suivant, j'entrai dans un samâdhi profond, exempt de clignement de paupière, de mouvement de glotte, de distractions discursives et mentales. Une profonde dévotion pour *Devī* m'emplissait le Cœur et ma respiration apaisée venait y mourir et y renaître avec calme et régularité.

La perception du temps est étrange lorsqu'on est dans la forêt sans aucun moyen d'y faire quoi que ce soit. Tout commence à s'étendre. L'être se dilate et perd peu à peu ses rapports à la durée, bien que l'ombre des arbres se déplace et que la lumière descende en accompagnant la fraîcheur qui semble se glisser le long des troncs.

Je faisais cette expérience d'ouverture qui ne semblait jamais devoir s'arrêter. Je considérais mes peurs passées avec un sourire amusé. Je

croyais à tort m'être affranchi de cette panique qui envahit toute la réalité.

Les multiples bruits qui venaient cribler la nuit ne me dérangeaient plus et je goûtai à cette solitude avec délice sans imaginer qu'elle préluait à l'expérience la plus terrifiante qu'il m'ait été donné de vivre.



Devī ouvrit la bouteille de bhang et me dit de boire son contenu. Nous étions assis l'un en face de l'autre. Je bus le bhang sans me poser de questions. Je reposai la bouteille vide près du feu et regardai *Devī*. Elle me sourit et immédiatement après, entra en samādhi. Je l'y rejoignis, sa présence rendait le passage extrêmement rapide. Un clignement de paupière, une respiration, une posture parfaitement détendue et tout mon être glissait dans un océan de lait.

Grâce à *Devī*, j'avais réussi à percevoir combien l'extase nous est naturelle et proche. La barrière conceptuelle dont nous l'entourons est fragile. Notre résistance à l'extase n'est pas plus épaisse qu'un mur de papier. D vient un moment dans la méditation où l'on perçoit une tension qui s'exprime sous forme de frémissement et dans

laquelle on hésite à pénétrer car c'est le dernier bastion de notre Conscience fragmentée du corps. Le jour où l'on franchit ce pas minuscule, le corps s'abandonne complètement, on passe au-delà de cette vibration pour entrer dans un paysage infini, celui de la Conscience vide.

Alors, dans ce vide, a commencé la danse avec *Devī*. Très lente au début, puis de plus en plus rapide, sous les étoiles et la lune, dans le grondement amplifié de la cascade. Nos corps de cendre jouaient avec l'univers. Peu à peu, les arbres, la terre, chaque particule de poussière entrèrent dans ce mouvement sans fin.

Je sentis la lente montée de la transe, sous la lumière lunaire, le corps cendré de *Devī* se transforma en celui de *Kālī*, Déesse noire qui figure l'énergie libératrice sous son aspect terrifiant mais également sous l'aspect de celle qui détruit les illusions et ouvre la porte du Soi absolu. Cette puissance transcendait le temps, elle me tirait dans l'infini, me faisait palper la fragilité de la cuirasse temporelle à travers laquelle j'avais l'impression d'émerger comme d'une chrysalide aux éclats tranchants. J'étais à la fois aidé et déchiré, libéré et blessé par ma résistance à la Déesse. Ses yeux roulaient, son aspect terrifiant me glaçait et me fascinait en même temps. Son pouvoir de destruction

s'emparait de mon appréhension et de mes liens. Plus je résistais, plus sa puissance semblait dévastatrice. Tout le monde nommé, toutes les formes se désintégraient au contact de sa peau noire et le collier de têtes coupées quelle portait crissait, les visages tordus par la souffrance laissaient sourdre des souffles, des râles, du sang qui coulait sur son corps d'une souplesse dépourvue de structure. Je la sentais puissante comme le noyau cosmique, d'une obscurité charbonneuse, incroyablement massive et compacte, défiant le temps illusoire.

Kalī tournait autour de moi, agitant ses quatre bras. Sa chevelure folle fouettait l'espace, ses yeux injectés de sang jetaient une lueur terrifiante qui me subjuguait. Sa langue rougie et démesurée vibrait hors de sa bouche, elle brandissait un glaive sacrificiel et faisait des mūdra de ses deux mains droites. Une sorte de symphonie de râles, de cris, de gémissements prenait possession de moi et les cinquante têtes coupées de son collier macabre tournaient comme un lasso, les visages soumis à des agrandissements et à des réductions brutales me firent perdre tout sens de ma taille par rapport à l'espace environnant.

Peu à peu, Kalī se mit à faire des gestes menaçants. Sa main libre tentait d'empoigner ma

chevelure alors que le glaive se déplaçait dans l'espace pour trouver l'angle idéal à ma décapitation. Mon hurlement supplanta ceux des têtes déjà coupées, Kâli m'attrapa par les cheveux, je vis le glaive s'abattre, je le sentis sectionner nerfs et tendons, artères et muscles, trachée et cordes vocales avec une lenteur et une précision indescriptibles. Enfin ma tête se détacha de mon corps, mon cou se rétracta, ma pensée se vida dans l'espace et Kâlî, en dansant, fit tourner ma tête pesante. Mes yeux seuls fonctionnaient encore et je vis clairement l'espace sombre, la lime et le sang sur la peau noire de Kâlî.

Le mouvement tournoyant s'amplifia, elle me lâcha, je fus projeté au loin comme un boulet de cervelle et d'ossements, ma tête roulait, je sentais le sol, je voyais la poussière et le ciel. Au loin, mon corps blême et décapité titubait. Il finit par s'écrouler. Kâlî le piétina, dansa sur sa surface molle puis elle s'immobilisa et je sentis tout le poids de son corps qui s'enfonçait dans le mien, le sang sacrificiel m'éclaboussait, ma tête lointaine se rétrécissait. Victorieuse et dominatrice, Kâlî se nourrissait de mon obscurité, elle l'absorbait dans un regard terrible, la langue tressaillant sur le fond obscur de la nuit.

Plus je me vidais de mon ombre, plus j'avais

la sensation d'avoir touché au tréfonds de la peur métaphysique. La dévoration mystique dont j'avais été l'objet sacrificiel me rendait peu à peu à un nouveau corps strié de lumière et comme lardé d'une extase grandissante. Ma tête légère et vide s'envola et rejoignit mon corps. Peu à peu l'image de Kâlî s'éclaircit, elle perdit ses attributs terrifiants et comme l'aube teintait le ciel, je reconnus *Devī*, penchée sur moi, le regard débordant de lumière. Elle me caressait doucement le front comme à un enfant sorti d'un cauchemar. Je repris place dans mon corps il n'y avait plus ni sang ni terreur.

J'avais traversé la grande peur métaphysique. Je reconnus le son de la cascade, la lisière de la forêt, la forme des montagnes et des collines baignées d'une lumière crépusculaire aux innombrables rouges, la couleur tantrique par excellence. Il y a souvent dans l'Himalaya des levers et des couchers de soleils saisissants. La pureté de l'air, les nuages rapides, les changements de ciel spectaculaires ne cessaient de me fasciner. De l'or à la lave puis au rouge sang toutes les couleurs traversaient le ciel.

Devī m'accompagna jusqu'à ma hutte, elle m'enroula dans une couverture. Je posai ma tête sur ses jambes croisées, me nichai contre son sexe où j'entendais battre son cœur et

m'endormis.

C'est en rêve que je reçus l'initiation suivante. J'étais dans ma hutte, Devf s'assit face à moi et me dit que l'initiation en rêve possédait un puissant pouvoir et qu'elle était parfois conférée ainsi dans sa tradition. L'initiation sous forme de rêve avait la particularité de réunir sur le même plan tous les niveaux de Conscience et c'est précisément pour cela quelle avait grande réputation chez les yogin, non seulement dans le tantrisme shivaïte, mais également dans le tantrisme tibétain.

La transmission par rêve était une transmission symbolique où le Maître ne parlait presque pas. Je vis bouger les lèvres de *Devī* et j'entendis :

- La tête tranchée, l'offrande de ton intelligence.

La fusion des couleurs et des contraires dans la peau noire.

La nudité, les illusions libérées.

Les têtes coupées, le pouvoir du son central omniprésent.

Le sacrifice, la naissance de l'embryon vide.

Le piétinement du cadavre, la rupture des

liens.

La renaissance, la liberté absolue.

Les jours suivants passèrent paisiblement. *Devī* ne me donna aucune directive.

- Fais ce que tu veux, me dit-elle avec son sourire de petite fille joueuse.

C'est alors que je découvris la liberté phénoménale de ne rien attendre, de ne rien poursuivre, de ne rien anticiper, de ne former aucun projet. Je prenais un plaisir inconcevable à me laisser être. Nous nous baignions, nous nous promenions la nuit dans la forêt comme deux ombres cendrées, nous mangions, nous dansions et la lune allait vers sa plénitude.



Un soir, près du feu, *Devī* m'allongea sur sa couverture et se mit à chanter en parcourant mon corps de ses mains qu'elle passait dans la cendre tiède. Elle m'enseigna les vingt et un points énergétiques secrets qui sont stimulés dans les massages et les rituels d'union. Je fermai les yeux et me laissai aller à ses caresses qui se poursuivirent pendant des heures. Je sentais chaque fibre de mon corps émerger au plaisir, des liens énergétiques se créaient peu à peu, chaque partie de moi s'ouvrait à toutes les autres dans un bourdonnement magique. Les cellules se coulaient dans le son de sa voix qui participait à mon extase. Je me mis à vibrer comme une corde de sârangî constamment sollicitée par l'archet et j'émis ma propre musique. Je sentais les muscles profonds de mon abdomen se détendre, mes jambes vibrer et, chose curieuse, j'eus plusieurs

orgasmes suivis d'éjaculation alors que mon sexe était au repos.

Je glissai dans le sommeil en regardant le beau visage de *Devī*. J'avais expérimenté l'orgasme sans contact sexuel direct, l'orgasme sans érection et je soupçonnais qu'il me restait encore d'autres découvertes à faire.

Quelques jours de libre errance séparaient les diverses expériences que *Devī* me faisait traverser. Non seulement elles instaurent un rapport fondamentalement différent à mon corps mais aussi au désir et à la possession de l'autre. Bien que *Devī* me fasse traverser d'intenses émotions érotiques, jamais il ne me vint à l'idée de l'enlacer, de la caresser à mon tour ou de lui faire l'amour. J'étais tout entier dans une découverte d'une autre manière d'envisager le rapport à la femme, le rapport au divin et à la sexualité.

L'étape suivante de mon initiation à la sexualité tantrique fut encore plus étrange. Cette nuit-là, près d'un bon feu, *Devī* m'enduisit le corps d'huile et elle me massa longuement, frôlant parfois mon sexe pour qu'il s'érige. Alors, me faisant sentir de son index l'extrémité des muscles profonds du ventre, elle me demandait de respirer assez profondément pour sentir l'air aller de ces points, près du pubis, à deux points situés

sous les clavicules. Cela demandait une respiration extrêmement ample, longue et progressive dont les effets étaient de faire disparaître l'érection en répartissant la charge sexuelle du pénis à travers tout le corps par la profondeur de l'expiration.

Dès que j'arrêtais cette respiration, mon sexe se redressait et se chargeait à nouveau d'excitation localisée. Par une infinie succession de ces vagues respiratoires j'eus la sensation d'avoir autour du sexe une sorte de barrage dont je pouvais ouvrir les vannes selon mon bon plaisir, laissant ainsi le flot d'excitation se répandre dans chaque recoin de mon corps.

Pour l'instant, seul le courant de l'excitation érotique fluait et reflétait mais au cours des nuits suivantes, j'appris que le paroxysme éjaculatoire pouvait lui aussi obéir à la commande du souffle ample, fluer et refluer sans la moindre frustration puisque l'orgasme avait réellement lieu et qu'il ne s'accompagnait pas d'éjaculation.

il fallut une dizaine de jours pour que cette étape s'inscrive en moi d'une façon réflexe. Chaque soir, *Devī* me conduisait aux sensations érotiques les plus subtiles puis des mains, de la poitrine ou de la bouche elle faisait lentement monter l'orgasme et au moment de l'éjaculation, de l'index et de l'annulaire, elle pressait

fortement sur un point situé entre l'anus et le périnée ou sur un autre point situé à trois largeurs de doigt au-dessus du téton droit. J'avais alors un orgasme violent sans la moindre trace d'éjaculation.

Aussitôt, elle me faisait lentement revenir à ce seuil qui semble infranchissable pour me faire découvrir un plaisir de plus en plus intense, faisant se succéder les orgasmes sans que je perde la moindre goutte de sperme.

Au cours des nuits suivantes, *Devī* me fit parvenir au même résultat sans utiliser de pressions des doigts, simplement par le contrôle du grand souffle et la détente des muscles profonds du ventre. Au début, il y eut quelques accidents qu'elle accueillit en riant. Le réflexe ne s'installait pas en quelques jours mais bientôt, j'arrivai par moi-même à contrôler l'éjaculation en libérant totalement l'orgasme et croyez-moi, cela n'a rien à voir avec le triste *coïtus reservatus* contrairement à ce qu'affirment certains érudits du tantrisme.

Au début, *Devī*, au moment de la jouissance, pratiquait une courte pause puis peu à peu, elle continua sa stimulation, accentuant au contraire les pressions de sa langue et de sa bouche, comme pour déclencher l'orgasme malgré mes grandes respirations. Elle réussit plusieurs fois à

me faire jouir et cela l'amusait prodigieusement.

Ce n'est qu'après un bon mois de ces jeux très indiens que j'atteignis la maîtrise nécessaire à la pratique de la Grande Union.

- Tout cet apprentissage est destiné à transformer la jouissance ordinaire et médiocre de l'homme en une jouissance aux vagues lentes et en constante progression qui le rende capable de ressentir le plaisir de la femme et honorer la Déesse comme il se doit. La jouissance de l'homme normal est une violence faite à la femme. Elle traduit le manque de puissance de l'homme qui jette un plaisir bref comme un coup d'épée à celle qui recèle en son corps d'innombrables capacités. Lorsque le tântrika découvre que son plaisir n'est plus enfermé par l'éjaculation dans un temps dont peu de femmes peuvent se satisfaire, il découvre toute la richesse de sa part féminine et, découvrant cela, il accède à la puissance de la femme et la partage. Même les plus subtils amants, s'ils ne connaissent pas les secrets de la sâdhana tantrique, ne profitent que d'une infime partie du plaisir qu'ils pourraient donner. Le corps des hommes est hébété par la localisation du plaisir dans le sexe alors que la plupart des femmes connaissent le plaisir global sans qu'elles aient à faire le moindre apprentissage,

- Mais durant l'initiation d'une femme, n'y a-t-il pas de pratique physique?

Devī me regarda amusée.

- il y en a et tu ne tarderas pas à les découvrir. Nous développons les muscles internes reliés au sexe, les muscles abdominaux, les muscles nécessaires aux postures. Mon sexe est aussi puissant que ma main, il sait prendre, serrer, retenir, s'ouvrir, se fermer sans le moindre spasme. Il sait par de profondes contractions se donner du plaisir à lui-même, il sait devenir doux comme un nourrisson qui relâche ses muscles, il sait profiter de l'eau de la rivière et jouer avec de petits cailloux, il sait se fermer au moment de la mort et s'ouvrir au moment de la vie.



Devī me demanda d'aller chercher des brassées de branches fines, d'en faire un tas, puis de faire un autre tas de branches moyennes et un troisième de grosses branches. Le soir venu, sur le terre-plein, elle me dit de mettre le feu au premier tas.

La flambée monta haut dans l'obscurité, le bois crépitait, les braises orangées et fragiles s'effondraient au centre du brasier en y creusant une cheminée. Nous regardions cette flambée intense avec émerveillement et dès que les flammes diminuèrent je voulus alimenter le feu de branches plus épaisses. *Devī* m'en empêcha et me dit de bien regarder le feu. Très vite, les broussailles consumées ne laissèrent qu'un amas de cendres fragiles.

- Tu vois cette flambée magnifique et de

courte durée est à l'image d'une relation sexuelle entre un homme et une femme dans les meilleures conditions. C'est beau, intense et court. Un grand feu mais on n'évite pas les braises à la fin. Remets des branches sur les braises.

Quelques minutes plus tard, une seconde flambée embrasait le ciel mais cette fois, *Devī* et moi prenions soin d'alimenter sans cesse le feu pour qu'il demeure constant. Nous prenions un immense plaisir à le nourrir branche à branche. Jusqu'à l'aube, le feu vécut avec équilibre et constance et pas une seconde notre attention ne fit défaut. Alors, nous prîmes la posture et entrâmes en samâdi jusqu'au matin. *Devī* se frotta doucement le visage et les membres.

- Ce feu magnifique qui a illuminé notre Cœur toute la nuit, c'est la Grande Union tantrique de Shiva et Shakti, de Bhairava et Bhairavi. Les adeptes s'identifient aux Dieux et s'installent dans une durée qui débouche sur l'extase mystique. Il est donc important de nourrir l'élan passionné qui nous portera l'un vers l'autre de notre puissance et de notre capacité d'émerveillement. Tout ce que les hommes, les femmes, les animaux et les plantes ont inventé comme mouvements amoureux, sont les branches que nous jetterons dans le foyer mais nous y jetterons aussi nos pensées, nos concepts, notre désir grossier, nos

trois impuretés.

« La première de ces impuretés est celle qui nous fait identifier plaisir et douleur avec notre moi limité. Toute sensation est ainsi réduite aux dimensions de l'égo, ce qui rend la douleur plus vive et le plaisir plus restreint. Le tântrika se libère de cette association et laisse la sensation couler dans le divin qui est en lui.

« La deuxième impureté surgit au centre de la Conscience sous forme de dualité. Elle engendre les fantasmes de possession des êtres et des choses. A partir de l'instant où nous voulons quelque chose qui est extérieur, que nous désirons y mettre notre sceau et l'identifier comme " nôtre " nous perdons la communication avec cet être ou cette chose et nous la laissons dépérir dans la forteresse de nos possessions. Un jour, nous penserons à cette chose, à cet être que nous avons emprisonné par notre désir, nous irons fouiller parmi les innombrables objets que nous avons entassés et nous découvrirons avec stupeur que cette chose ou cet être ne sont plus vivants, il faudra alors les rejeter. Possession et abandon sont un seul et même mouvement de l'ignorance.

« La troisième impureté est subtile comme une gaze très légère qui vole au gré du vent. Parfois, elle découvre notre Conscience et nous

avons l'impression que nous sommes assez ouverts pour nous fondre en Shiva, parfois cette gaze fait une ombre légère et notre Conscience souffre alors de ne pas goûter à la lumière absolue. C'est cette impureté subtile qui donne à notre méditation une oscillation entre l'unité et la dualité. Parfois nous saisissons notre Soi absolu, parfois nous le perdons. Nous ne sommes pas remplis par le divin et notre Conscience assoiffée souffre alors de cette séparation. Shiva n'a qu'un pied dans notre Cœur douloureux, parfois nous le perdons tout à fait. On ressent alors une vacuité écorchée comme une plaie à vif et même le divin, devient un objet de souffrance. C'est alors qu'on éprouve parfois un attachement obsessionnel pour son Maître spirituel. Si ce dernier n'est pas accompli, il s'en nourrit et nous serons sujets à la dépendance. Notre évolution spirituelle sera bloquée, notre vitalité et notre équilibre, précaires et sujets aux caprices du Maître. Cette relation pernicieuse est très fréquente. Dès que la dévotion simple, profonde et détendue se mue en relation frénétique il y a tentative de manipulation du Maître par le disciple, ou inversement, ou les deux à la fois. C'est dans ce processus que l'énergie spirituelle s'inverse et que l'amour devient pouvoir.

« Les rapports sains entre Maître et disciple

sont dépourvus d'artifice et de protocole. Même dans le rituel où le Maître dégage sa puissance, le rapport doit rester simple. Ils peuvent gravir ensemble les accélérations, les déplacements de puissance pour que le rapport reste juste et vrai.

« L'humain écoute l'humain, l'humain répond à l'humain, l'humain se fond dans l'humain. Le divin écoute le divin, le divin répond au divin, le divin se fond dans le divin. Lorsque la communication se fait d'un plan à l'autre, de l'humain au divin, il y a obscurcissement et impureté et la communication ne se fait pas dans la vérité.

« Dans le rituel de la Grande Union, la Shakti est adorée par Shiva, leur passion traverse tous les états, toutes les modalités des trente-six tattva, ce qui veut dire que la Déesse est goûtée par le tantrika de la terre à la divine absorption en Shiva. Tous les stades sont vécus de la manière la plus intense et la plus complète. La totalité des désirs et des passions humaines doit être assouvie lors de la montée énergétique de l'union. Aucune zone de désir ne doit être laissée de côté car l'inassouvissement est contraire au divin. Il est capital que tu comprennes bien chaque aspect du rituel pour qu'il puisse se dérouler de manière fulgurante et ne soit entravé par aucune obscurité. Aussi, questionne-moi si tu le désires.

- Comment se déroule le rituel?

- Après avoir dormi nu à nu, toi étant à ma gauche, puis à ma droite, puis enlacés, pendant trois périodes de temps égales, nous prendrons un bain rituel et nous nous rendrons dans la forêt.

« Ensuite tu traceras un yantra, une figure géométrique symbolique sur le sol qui protégera le lieu du rituel de toute influence néfaste et y dérouleras la couverture sur laquelle tu jetteras des fleurs pour en faire un tapis.

« Tu rassembleras les offrandes de fleurs, de parfums, de nourriture et vin de palme que nous partagerons au cours du repas sacrificiel. Ensuite tu parfumeras mon corps et tu le toucheras en commençant par le Cœur aux vingt et un points que je t'ai indiqués. Ce contact d'adoration de la Déesse réveille ses sens et assure que chaque organe participera à la grande libation. J'entrerai ensuite dans le son profond continu et en dispenserai les vagues sur ton corps, ce qui éveillera tous tes centres.

« Lorsque les vibrations et tremblements en toi et en moi se seront accordés comme deux instruments de musique, nous commencerons à découvrir nos corps avec la passion de deux jeunes mariés. En pleine Conscience, comme un enfant qui n'a encore jamais vu de femme, tu

regarderas mon visage, mon buste, mes bras, mes mains, mon ventre, mon sexe, mes jambes, mes chevilles, mes pieds et de la même façon tu reconnaîtras l'autre côté de mon corps. Lorsque toute mon image sera présente en toi et que tu m'auras entièrement acceptée comme la Déesse même, je te reconnaîtrai à mon tour comme Shiva.

« Ensuite, nous réciterons le mantra " OM " (AUM) ensemble. Né du cœur dans le A, il s'élève vers la gorge avec le U et vient mourir avec le M sur la voûte du palais alors que sa résonance traverse la fontanelle et rejoint le ciel. Lorsque le mantra aura uni notre essence sonore, nous unirons nos souffles dans le rythme ample et profond qui est la mesure de l'Être. Par le souffle nous consentons à nous abandonner totalement l'un à l'autre en dehors de toute pulsion sentimentale ordinaire dans une rencontre sacrée où les trois joyaux, le souffle, l'esprit et l'ambrosie de la jouissance sont maîtrisés. Alors seulement il y a véritable union divine.

« Alors nous serons Shiva et Shakti, au centre du yantra magique. J'entrerai dans ta voix, tu entreras dans la mienne et nous nous reconnaîtrons comme divins sous le regard de mon Maître et de sa Shakti dont j'invoquerai la présence et le pouvoir alors que tu feras de

même. Ainsi, la puissance des deux lignées sera en nous.

« Tu offriras ensuite fleurs et pâte de santal à ma y ont puis je ferai la même offrande à ton linga. Lorsqu'il sera dressé comme le linga de Shiva, que ma yoni sera frémissante et entrouverte par le désir, nous commencerons à nous livrer aux jeux divins de l'amour. Alors, disant le mantra " Aham " " Je suis Shiva ", tu honoreras la Déesse par tes caresses, tes baisers, ta langue, tes doigts, tes dents, tes ongles et la caresse de toute ta peau sur la mienne. Lentement, divinement, tu me porteras au paroxysme du désir et je ferai de même pour toi.

« Nous prendrons garde à toujours demeurer sur le même plan vibratoire, chacun faisant franchir à l'autre les paliers qu'il vient de franchir lui-même. Cette lente élévation qui comporte au moins quatre paliers de jouissance nous conduira à la pénétration qui doit immédiatement provoquer un orgasme si la montée de l'excitation s'est élite avec toute l'harmonie et la puissance nécessaire. Tous les feux de la passion, tous les jeux érotiques des animaux et des plantes auxquels nous devons demander inspiration et protection doivent nous porter à un état d'une extrême intensité. La Grande Union est un rituel de puissance soumis à un dynamisme

extrêmement vif qu'il ne faut pas confondre avec des états sans charge propre.

« Même le samâdhi de la Grande Union garde ce parfum de puissance divine. Il est très différent de l'état quiescent, comme l'est un amour passionné d'un amour tranquille. La grandeur du tantrisme c'est de savoir utiliser l'état passionné pour se dégager de la souffrance à laquelle il fait place au cours de l'activité profane.

« Alors, changeant de position au gré de nos désirs, la nuit accueillera notre jouissance et nos cris, notre rire, nos murmures et la musique de l'amour spontané qui ne connaît pas la moindre trace de possession. Par la maîtrise de la respiration, du contenu mental et du sperme, tu offriras à la Déesse un grand nombre d'orgasmes, par la maîtrise de mes muscles internes, par mon odeur suave, par ma puissance vitale, par ma force frémissante, je te ferai vivre autant d'orgasmes où la semence sera conservée, chacun étant plus fort que le précédent.

« Lorsque enfin le divin sera totalement rassasié de notre passion, nous entrerons- dans la phase ultime de l'Union. Adoptant une position stable et immuable, assis en lotus, tout ton être profondément fiché en moi, nous entrerons en samâdhi. Notre jouissance changera de nature et dans le même tremblement continu, ma yoni se

fermant de toute sa puissance autour de ton linga nous connaissons l'extase finale, la montée fulgurante de la kundalinī, nous émettrons le nectar divin qui n'est pas de même nature que le sperme ou l'ambrosie de jouissance émise par la femme. Cette émission profonde est suc de l'extase, elle ouvre au tântrika la porte de l'Infini, de la Conscience Absolue, de l'Être, du Grand Vide qui est l'un des noms de Shiva.

« Cette étape sera celle de la troisième initiation qui correspond au passage profond à travers la véritable nature du Soi. Ce passageensemencera ta Conscience de tréfonds comme les graines sombres et mouchetées de couleurs vives du pavot, qui reposeront au cœur de ton bulbe secret. Toute pratique ultérieure portera ses fruits à cause de la présence de ces graines, le simple fait de demeurer en contact avec la réalité, de toucher profondément la vie, provoquera un jour l'éveil et l'éclosion d'un champ de fleurs au plus profond de toi.

« il n'y a rien d'autre à faire que de se laisser être. Ouvrir, relâcher, laisser son esprit se reposer, ne plus accumuler, ne plus chercher, s'affranchir du doute et de l'attente, l'épaisse muraille qui empêcherait la pluie et le soleil de faire germer les semences profondes que j'aurai mises en toi.



Les douze jours qui suivirent furent les plus paisibles que j'ai vécus auprès de *Devī*. Tout se déroulait dans la présence, la lenteur, la liberté, le rire et la danse nocturne. Nous passions beaucoup de temps à la cascade à jouer d'une manière insouciant, comme deux adolescents. Le plus étrange pour moi était de vivre une sensation de la plus profonde présence l'un à l'autre à travers les activités les plus anodines. Cette présence, cette communication intense étaient totalement dépourvues de retenue mentale, de planification, de manipulation sentimentale, comme si tout venait couler harmonieusement dans la réalité.

J'expérimentais une nouvelle sorte de lien entre homme et femme, entre Maître et disciple. Rien de la sphère des sensations humaines n'était

exclu de notre relation et en même temps rien n'intervenait de la manière à laquelle la schématisation et l'habitude nous contraignent. Nous ne traversions jamais une seconde de stagnation dans l'épaisseur, l'affrontement, le désir. La puissance en jeu était pourtant au-delà de ce qu'on peut vivre dans les situations de tension ou de conflit les plus extrêmes. J'avais l'impression que tout était là, que chaque élan humain était présent mais que tous ces états jouissaient d'une absolue liberté, demeuraient latents et non sollicités. De cette manière leur force vive venait nourrir chacun de nos actes. Il n'y avait pas d'émergence de la colère, du désir, de la passion, de la sexualité, de l'amour, de la présence, de la compassion. Il n'y avait pas non plus de résorption de ces forces après les courts acmé aux quels nous sommes habitués.

Devī ne passait pas de l'un à l'autre, il n'y avait ni montée, ni descente, ni épuisement, ni recharge de l'énergie. Ces sentiments existaient simultanément en elle, elle portait la totalité de la palette humaine dans le moindre de ses gestes. Son regard était comme saturé d'une humanité sans âge à laquelle rien ne manquait.

Le sentiment de très profonde vénération que j'avais pour *Devī* me libérait en quelque sorte de toute marque extérieure de respect en même

temps que chacun de mes gestes en était imprégné. J'avais sans cesse en face de moi un être qui semblait vivre sur tous les plans simultanément et dont la spontanéité était telle que la terre et le ciel semblaient lui rendre grâce. La douceur, la puissance, la fraîcheur, la sagesse, l'élan presque enfantin vers le monde et la connaissance suprême étaient en contact constant et s'exprimaient dans le moindre geste, la moindre expression du visage.

Pour la première fois, nous dormions nus, ensemble. Quatre jours à gauche, quatre jours à droite, quatre jours enlacés. Il n'y avait entre nous aucun contact sexuel mais un contact très tendre, très plein qui n'avait rien non plus d'asexué car, au contraire, d'heure en heure, nos corps semblaient se charger de toute l'électricité cosmique et le moindre frôlement nous faisait frémir de la tête aux pieds.

Pendant ces jours merveilleux, je fis l'expérience d'une vie de yogin qui ne s'accordait guère aux clichés austères que nous en avons mais en même temps, toute cette joie, cette liberté, cette spontanéité trouvait précisément sa source dans l'austérité, la solitude et la détermination la plus farouche. La légèreté et l'insouciance, la grâce et la parfaite intégration à l'espace étaient une sorte de manifestation du

divin qui coulait en nous. Je la ressentais comme une rosée parfumée qui embaumait notre Conscience ouverte.

Ces journées paisibles furent aussi des journées de dialogue où je profitai de poser toutes les questions qui me tenaient à cœur. Pendant tout le début de ma sâdhana, j'avais été obsédé par le corps de cet homme trouvé noyé dans la rivière. IL m'était venu toutes sortes d'idées folles qui allaient du meurtre rituel autrefois pratiqué par certaines sectes tantriques, à celle d'un accident survenu lors d'une mise à l'épreuve comme celle de la falaise.

J'avais aussi pensé à une fuite panique, en pleine nuit sachant combien *Devī* pouvait être terrifiante. Je lui posai directement la question :

- Y a-t-il encore des sacrifices humains dans certains rites tantriques?

- Le sacrifice humain est constant, les hommes se sacrifient eux-mêmes en ne réalisant pas leur nature absolue.

- Et les meurtres rituels?

- Je n'en ai jamais vu. Ce sont des pratiques anciennes.

- Comment est mort l'homme qu'on a trouvé dans la rivière?

- Je ne sais pas, je n'en ai jamais entendu parler.

- On m'a raconté cette histoire, au village et j'ai imaginé qu'il était tombé du bord de la falaise pendant une épreuve.

- L'épreuve de la falaise correspondait à une crainte que tu avais à vaincre. Chacun est différent, chaque épreuve est différente. Il n'y a rien de systématique dans la sâdhana. Tout se passe selon le bon vouloir du Maître qui sent ce dont son disciple a besoin pour traverser la peur. Un jour, j'ai eu un disciple dont la plus grande crainte était celle d'apprendre à lire et à écrire. Ce n'est pas un sujet de crainte pour nous mais pour lui cela représentait beaucoup plus que de passer une nuit avec des lépreux ou trois nuits de solitude au cœur de la forêt. C'était un jeune homme très courageux, il serait descendu dans une fosse remplie de serpents ou de tigres mais les caractères imprimés le faisaient trembler.

- Au début, lorsque je t'ai parlé du *Vijnânabhairava tantra*, tu m'as dit que le yogin chinois qui me l'avait donné était un imposteur et je n'ai pas très bien compris pourquoi tu portais cette accusation contre cet homme qui a été le premier à m'accueillir sur la voie tantrique.

- il est difficile d'enseigner. Il est difficile

d'accepter ou de refuser un disciple. La première entrevue est rarement un assaut de politesse. Lorsqu'on sourit, le monde paraît merveilleux, lorsqu'on attaque, le vrai visage de l'homme transparaît. C'est ce qu'on appelle les moyens subtils ou upâya. Le propre d'un Maître est de trouver ce qui est adéquat. Il y avait chez toi un grand orgueil intellectuel de posséder ce tantra. Tu avais l'impression de faire partie d'une rare élite. C'est donc l'endroit que j'ai choisi pour te toucher. Je ne doute pas que ce yogin soit respectable et s'il t'a communiqué ce texte capital c'est sans doute pour mettre en toi la semence qui est en train d'éclore. S'il ne l'avait pas fait, tu ne serais probablement pas là. Si Kalou Rinpoché ne t'avait pas accepté comme disciple et ne t'avait pas enseigné la pratique, tu ne serais probablement pas là. Tout s'emboîte, s'enchaîne, correspond. La première chose qu'on ressent face à un disciple potentiel ce ne sont pas ses apprentissages passés, son savoir, son expérience, son accoutumance à un univers mental mais plutôt sa charge, ses ramifications dans l'espace, son aptitude à passer par des courbes de très grande amplitude sans se briser ou se perdre.

« Peu importe le savoir, l'accumulation. Ce qui importe au contraire c'est de saisir ce qu'un être est prêt à abandonner pour recevoir

l'enseignement. Tout enseignement se colore en fonction de cela. A celui qui manque de bases on fait apprendre les textes sacrés, à celui qui est dans le mental, on ne donne presque pas de repères, on le force à vivre l'enseignement de tout son corps. Je t'ai coupé la tête, à un autre j'aurais peut-être coupé une jambe ou le sexe. Nous avons tous une partie de notre corps que nous ne perdrons pour rien au monde. Il en est de même pour le rituel, pour les initiations, les montras, les supports à la méditation, la Maithuna...

« Le tantrisme est resté vivant car il n'a jamais été systématique. Tout est possible. Pour certains, il n'y a qu'une seule initiation pendant laquelle tout est donné. Pour d'autres il y en a trois ou cinq. Tout est flottant, ouvert, insondable et libre. Parfois la Déesse est honorée par la rétention et la montée paroxystique des orgasmes successifs, parfois la Déesse est honorée par le libre flux de l'essence, parfois la Déesse est honorée par un seul regard, parfois la Déesse demeure invisible et ne s'unit au tântrika que dans l'absolue solitude du Cœur. Parfois le tântrika porte la Déesse en lui et n'a nul besoin d'une Shakti extérieure pour accomplir le rite de la Grande Union. Il est important de saisir que l'initiation que je te donne à la Grande Union

pourrait tout aussi bien s'accomplir symboliquement, sans le moindre contact charnel. Sa valeur serait la même. Tout l'itinéraire tantrique peut être parcouru dans la plus grande chasteté. C'est selon la liberté absolue de chaque Maître. C'est aussi l'une des grandeurs du tantrisme de ne rien rejeter de ce qui fait l'être humain. Il n'y a pas de règle, pas de méthode, pas de voie, pas d'effort, pas d'accomplissement, pas de fruit. Tout se passe comme si on laissait son propre ciel se dépouiller de la brume et des nuages. Le soleil, la lune et les étoiles sont toujours là.

- Peux-tu me dire comment pratiquer le yoga?

- Le Grand Yoga, c'est de boire, de manger, de toucher, de voir, de marcher, de dormir, d'uriner, de déféquer, d'entendre, de rester silencieux, de parler, de rêver, d'aimer, de s'asseoir, de traverser la rue, de monter dans un bus, de parcourir villes et paysages, regards et sons, beauté et laideur sans jamais être séparé du divin qui est en soi. Aucun yoga n'est supérieur à celui qui ne craint pas de s'immerger dans la réalité. En dehors d'elle, il n'y a nulle trace de l'absolu.

« Le Grand Yoga est comme la grammaire anglaise que j'enseignais à l'école. C'est très

simple. Il y a une phrase, des mots, une ponctuation. Le Grand Yoga c'est la perception très aiguë de la ponctuation. Nous sommes habitués à porter attention aux mots mais la porte du divin se trouve dans la ponctuation. Les virgules, les points, marquent une pose entre deux segments, entre deux propositions, entre deux phrases. La virgule, le point, c'est l'infini, le vide.

- Comment appliquer cette grammaire yogique à la vie du tântrika?

Entre deux respirations, il y a une virgule. Entre deux sentiments, entre deux idées, il y a une virgule. Entre un geste et l'autre, il y a une virgule. La magie du Grand Yoga c'est que toute expérience de vie est suivie d'une virgule et que le yogin peut continuellement agir et s'abreuver à l'infini en ayant conscience de cette ponctuation. Notre vie est trop souvent comme un texte sans ponctuation, nous croyons que les mots sont collés les uns aux autres à l'infini. Lorsque nous commençons à méditer, nous sommes effrayés par l'immense magma des mots qui nous poussent toujours en avant et nous font passer à côté de notre vie. Nous nous sentons bombardés par notre activité mentale chaotique qui avale notre ponctuation et nous laisse fourbus, vidés de sens.

« Peu à peu, de l'air pénètre dans notre méditation. Le magma des mots devient comme un filet d'argile qu'on étire entre deux mains. Tout à coup, il y a une rupture, un silence, un vide, une virgule et la vraie vie commence. Cet arrêt nous permet d'être présent, de reprendre notre souffle, d'entrer en pleine Conscience dans le groupe de mots suivants. Ces instants de vide sont comme des aires de repos dans une longue ascension, ils nous permettent de réaliser ce que nous sommes en train de faire et de le goûter pleinement. C'est le yoga. Les exercices ascétiques dans une grotte perdue ne sont du yoga que si l'ascète peut descendre mendier son grain dans la ville et la traverser en pleine Conscience, autrement, ce ne sont que de vaines austérités. Tout être qui ne peut se frotter à la vie de tout son corps et de toute sa Conscience sans en être perturbé est sur une voie stérile. Tout dans le tantrisme est continuité. Continuité de l'extase, continuité du divin, continuité de la vie.

« il vient un jour où, dans la pratique du yoga, toute la réalité du monde, toutes ses forces, tous ses antagonismes se mettent à couler dans le même sens et à n'avoir qu'une seule saveur et qu'un seul parfum. L'absolu sent merveilleusement bon et les composantes les plus fétides font partie du parfum divin.

« Pratiquer en ce sens, c'est pratiquer sans interruption mais en ayant un soin extrême de la ponctuation. Pratiquer par intermittence, se rendre à l'ashram après son travail, c'est une manière de refuser la continuité de l'expérience mystique et ne s'en accorder qu'un fragment revient à ne jamais en faire l'expérience. Rien ne peut être séparé. Il ne peut y avoir une case pour les plaisirs de l'esprit, une case pour les plaisirs du corps, une case pour le divin, une case pour la violence, une case pour ceux qui n'ont pas de statut social, une case pour ceux qui sont privilégiés.

« Le vrai sens de la vie est que tout communique et que tout transmet une charge. La fragmentation mène à l'explosion individuelle et sociale. Tout ce qui est à part est destiné à s'éteindre. Être vivant est l'acte de courage par excellence puisque vivre c'est réaliser l'immatérialité des divisions et des cases et se jeter dans le grand rnaelstrôm. Contrairement à ce que pensent la plupart des êtres humains, il n'y a aucun risque à se jeter dans le maelstrôm mais on ne s'en rend compte qu'après avoir sauté et ce qui est difficile, c'est de sauter.

« Sauter, c'est le Grand Yoga ! »



Nous passions deux ou trois heures par jour à répéter le mantra OM d'une voix lente profonde, ressentant chaque vibration des fréquences basses dans le reste du corps sensible comme la caisse de résonance d'un instrument à corde. Au début, *Devī* accompagnait du geste l'éclosion du A dans le Cœur. Ses doigts rassemblés s'ouvraient comme un lotus, le son émergeait, montait, venait donner naissance au IL dans la gorge qui s'épanouissait puis à la résonance du M dans l'espace. *Devī* m'avait fait observer les oiseaux qui chantaient dans la forêt, elle m'avait détendu la gorge de ses doigts, m'avait massé la trachée délicatement.

- Si tu ne comprends pas comment les oiseaux chantent, de quelle manière le chant les fait frémir et les enivre, tu ne pourras pas donner

vie au mantra. Il faut être tout entier dans la jouissance du son et le laisser monter naturellement jusqu'à ce que le M soit une énergie tournante dans la bouche et que l'esprit du son monte dans sa plénitude silencieuse jusqu'au bindu du sommet du crâne. A partir de ce point, le son n'est plus silence, il devient rayonnement, se répand autour de toi comme un vêtement de pure lumière puis il se dissémine dans l'espace et vient éclore à nouveau dans ton Cœur. Toute énergie est tournante, rien ne se perd, rien ne disparaît, rien ne se crée, la vie mystique est une spirale, un tourniquet d'enfant sur lequel Shiva ne cesse de souffler. Tu respires, Shiva souffle, tu cesses de respirer, Shiva s'endort.

Nous étions dans les derniers jours des préliminaires. Nous donnions enlacés et *Devī* me fit connaître un nouveau mystère. Entourés l'un à l'autre comme deux lianes avant de glisser dans le sommeil à une heure avancée de la nuit, nous commençons par une longue période de respiration profonde, ventre à ventre. Cette respiration m'enivrait au plus haut point. *Devī* ne m'avait rien expliqué. Dès la première étreinte, elle s'était mise à respirer très lentement et j'avais eu l'impression qu'elle m'incluait dans son ventre, que je redevenais fœtus et que je respirais

avec elle. Malgré ma cage thoracique développée, j'avais encore une sorte de retenue qui m'empêchait de la suivre jusqu'au bout mais peu à peu, en m'abandonnant, je fis cette expérience extraordinaire. Pour m'encourager ou faire disparaître mes dernières tensions, *Devī* me caressait doucement le visage, la gorge, les oreilles, le front, la nuque et les os crâniens. Ses mains comme tout son corps dégageaient une chaleur tellement intense que j'avais l'impression de fondre à chaque expiration. Ensuite, elle me parla d'une voix très douce et profonde en me faisant lentement glisser entre ses jambes :

- Le corps de la Shakti est un jardin où l'adepte, d'une fleur à l'autre, respire le parfum qui épure son Cœur, le rend ardent mais dépourvu de désir, subtil mais chargé de la puissance de la femme, délicat comme une jeune vierge mais puissant comme un léopard des neiges. En respirant le parfum de la yoni, tu t'enivres et reconnais l'existence de *Devī* en toi, en remontant doucement, tu respires le nectar du nombril et reconnais en toi l'orifice qui a nourri ta Conscience embryonnaire. Puis très lentement tu remontes entre les seins et là, tu t'enivres de l'ambrosie du Cœur de la *yoginī* qui te rappelle que ton propre Cœur aspire à s'ouvrir totalement, puis respirant le pourtour des seins, tu reconnais

le parfum du sommeil qui descend sur toi.

« Pendant tes rêves, tu réalises, grâce à ce parfum persistant, que c'est le divin qui rêve en toi et tu peux ainsi obtenir le pouvoir de rêver en pleine Conscience et d'assister, tel un yogin assis dans sa grotte, à l'éclosion de toutes les tendances enfouies dans ta Conscience de tréfonds. Ainsi, en rêvant, toutes les traces des actions non abouties qui se répètent sans cesse et obstruent la Conscience remontent à la surface, éclosent et perdent leurs énergies paralysantes. Toute la négativité reconnaît alors en elle un point de lumière divine qui a toujours été là. Ce n'est pas une sublimation, ce n'est pas non plus une transcendance mais c'est simplement reconnaître que fondamentalement tout est saturé de divin.

« Aucun acte ne nous perd, aucune violence subie ne nous détruit, aucun avilissement ne peut chasser le divin. Personne ne peut nous donner le divin, personne ne peut nous l'enlever mais nous pouvons y avoir accès à tout moment en respirant le parfum intime de la femme, le parfum du monde.

Le sommeil, dans les bras de *Devī*, avait l'aspect d'un repos intense alors que le corps et la Conscience gardaient l'impression d'être vifs et alertes. C'est une expérience étrange de sentir

une profonde détente accompagnée d'une grande vivacité spirituelle. A l'instant où l'on ouvre les yeux, il ne vient qu'une infinie reconnaissance puis on replonge dans cette sorte de sommeil éveillé.

Chaque fois que j'ouvrais les yeux, les yeux de *Devī* s'ouvraient en même temps. Je voyais à lueur lunaire son regard sombre et comme agrandi par la proximité de nos visages. Il y avait toujours en elle une sorte de sourire de fond. Son corps cendré me réchauffait incroyablement. Je sentais une vive circulation d'énergie. En la respirant, j'avais l'impression d'une jouissance neuronale et d'orgasmes dans les globes oculaires en même temps qu'un intense fourmillement crânien qui se diffusait jusqu'au coccyx et sous les pieds. C'est alors que je fis l'expérience de la chaleur interne des yogin.

Au matin de ces nuits magiques j'avais une impression animale très forte, je me sentais comme un jeune ours sortant d'hibernation, plein de force, de vivacité. Nos jeux à la cascade avaient tout l'air d'une grande parade. Cette approche de l'amour qui ne repose sur aucun fantasme sentimental et qui donne sans cesse l'impression de liberté absolue en expansion est l'un des chocs les plus puissants de la sâdhana tantrique. C'est l'amour sans les restrictions ni les tensions

extrêmes de la passion, sans la manipulation, sans l'angoisse d'appartenance, de continuité, de possession de l'autre. C'est un amour qui cesse d'être pris ou donné pour se laisser tout entier envahir par le divin.

Un jour, comme nous nous séchions au soleil sur notre grande pierre plate et chaude, je me mis, pour la première fois, à penser à l'après *Devī*. A mon retour dans le monde occidental, à la manière dont j'allais vivre la séparation. Je fis alors l'expérience de voir comment cette seule pensée réduisit en une seconde le champ extatique dans lequel je vivais. J'eus la sensation que tout mon corps et ma Conscience se rétrécissaient comme si j'avais été plongé dans le liquide réducteur de tête des Indiens Jivaro, et cette fois, ce n'est pas un petit caillou qui atterrit dans le pot mais un gros galet rond, de la taille de ma tête rétrécie, que *Devī* projeta dans l'eau verte de la vasque. Au moment du plouf sonore, je retrouvai l'espace d'un coup.

- Plus une expérience de totale ouverture s'approche, plus le corps/esprit lutte. Ce sont des moments d'autant plus difficiles à passer que le voyage vers l'ego est fulgurant. Tu flottes dans l'espace réel de la jouissance paradisiaque et soudain, tu sautes dans une citerne de goudron. L'expérience est déplaisante mais il faut t'y

habituer. C'est ce qui t'attend jusqu'au jour où ton Cœur s'ouvrira complètement.

« L'embryon connaît cette angoisse, l'enfant formé la connaît au plus haut point lorsque les contractions de sa mère commencent. La naissance est une épreuve spirituelle équivalente à l'éveil et à l'ouverture du Cœur. C'est de ce combat, de ces mémoires que sont nés les Dieux, terrifiants ou aimables, ils ne sont que des émanations de la grande lutte de notre Conscience pour accéder à la vie et à l'amour absolu.

« L'homme craint de respirer et de lécher jusqu'à s'en enivrer le sexe de la femme car si sa tension et sa souffrance sont trop grandes, la mémoire de cette vie divine à l'intérieur de la femme peut provoquer un grand choc. Une rupture fait exploser les cuirasses qui rendent l'homme insensible à la réalité de l'amour. Une porte s'ouvre à la haine et la souffrance s'accroît. De même une femme qui craint le sexe de l'homme et ne peut se laisser aller à l'adorer en toute liberté refuse sa propre puissance et obstrue sa propre Conscience. Elle ouvre elle aussi la porte à la négativité. Les rapports sexuels deviennent alors le combat de deux négativités. Le jeu divin est perverti, son sens profond n'est pas entrevu et l'on cesse d'être en constant

rapport amoureux avec la réalité.

« Nous souffrons d'absence au monde, la Conscience de tréfonds s'alourdit de chaque expérience, l'univers devient triste et gris, la solitude s'installe et la perspective de la mort devient si terrifiante qu'on passe son temps à se jeter hors du Soi par toutes sortes d'artifices et de plaisirs restreints. Lorsque nous nous vêtions de cendres, nous nous vêtions de la poussière des morts et à travers notre Cœur nous leur offrons la liberté de reconnaître enfin le divin.

« Le tâtrika refuse le plaisir restreint, il laisse sa Conscience remonter à la source, il reconnaît l'homme et la femme en lui, il s'ouvre au monde et saisit alors que le temps et l'espace, le désir, l'incomplétude et la créativité limitée sont des épouvantails destinés aux êtres terrifiés. Si l'être n'était pas terrifié, il n'y aurait pas d'approche gradualiste de la spiritualité, si l'être n'était pas terrifié, il n'y aurait pas d'épreuves à subir, si l'être n'était pas terrifié il n'y aurait pas de Dieux hors de soi, pas de chemin qui y mène, pas de progression illusoire, pas de métaphysique, pas de conceptualisation du divin.

« Le shivaïsme offre la liberté inconditionnelle à l'homme du Kali-yuga, ou âge sombre. Peu sont capables de la saisir, elle brûle comme un feu ardent, mais il suffit d'une toute

petite ouverture de la Conscience pour que le divin s'y précipite. Le divin est comme un invité qu'on obligerait à coucher dehors. Ce n'est pas sa place naturelle. Il attend patiemment que nous voulions bien entrouvrir une porte ou un volet pour entrer. C'est pour cela que nous utilisons souvent l'expression revenir dans sa propre demeure, rentrer chez soi. Je t'ai précipité la main dans le feu au moment où tu as ouvert ton volet. Une seconde trop tôt et tu porterais encore la trace de ta brûlure.

Au matin de la douzième nuit, nous méditâmes, chantâmes le mantra puis nous descendîmes en silence à la rivière. Par trois fois *Devī* laissa l'eau couler sur ma tête puis nous nous mîmes en route pour rejoindre les lieux de la Grande Union au cœur de la forêt. Nous n'emportâmes qu'une cruche d'eau et je me demandai comment nous allions suivre le rituel qu'elle m'avait décrit. Où se trouvaient les huiles parfumées, les fleurs, le vin de palme, les mets sacrificiels, l'encens, les coussins, la lampe à huile, le dais de soie pourpre tendu au-dessus des amants divins?



Je traçai le yantra suivant les instructions de *Devī*. Elle avait choisi un endroit moussu, légèrement en creux et protégé. Elle s'assit en lotus, je me mis face à elle. *Devī* me regarda longtemps et comme mes yeux s'apaisaient dans les siens, je sentis sourdre des larmes qui glissaient jusqu'à ma poitrine. C'était une expérience d'une grande plénitude à laquelle je me laissai aller totalement.

Ce sont les pétales de rose de notre couche, dit *Devī*.

Lorsque ce flot bienfaisant cessa, *Devī* me demanda d'allumer l'encens sur le plateau d'argent. Elle sourit de mon air égaré.

Les enfants n'ont besoin que de leur imagination pour créer trésors, palais, musique et parfums. Il suffit de voir le plateau d'argent et

l'encens pour que les narines et les sens en soient émerveillés.

Alors, je vis le plateau, j'allumai l'encens, je sentis sa délicate odeur de santal. *Devī* me demanda de lui offrir la viande rôtie aux épices, et le vin de palme. Après avoir goûté de chaque aliment, elle me les mettait délicatement dans la bouche. Je sentais merveilleusement bien les textures, les goûts et les parfums. J'avais perdu toute sensation de jeu. Nous accomplissions l'Union, les Dieux donnaient à notre imagination une fine matérialité dont nous nous abreuvions.

Devī me demanda d'enfiler les fleurs pour en faire un collier. Je les fis glisser une à une pendant qu'elle aussi confectionnait le sien. Puis vint l'offrande. *Devī* entra dans le son puis sans émerger de cet état de profonde absorption, elle m'indiqua qu'il était temps de toucher son Cœur et les points secrets avant de parfumer ses membres. Sur le plateau d'argent, j'ouvris les fioles dont les essences différentes me ravissaient.

Lorsque cela fut fait, elle me parfuma à son tour puis elle émit un son très profond mais d'une faible intensité qui semblait se nourrir de sa propre vibration à l'infini. Sans même savoir quand le son naquit en moi, je réalisai qu'à un certain moment, j'émettais le même son et qu'il

nous pénétrait totalement.

Devī m'attira vers elle. Je me mis à parcourir le paysage de son corps comme un voyageur assoiffé de lenteurs infinies. Elle faisait de même et ce que nous découvrions s'inscrivait immédiatement dans la conscience de l'autre.

Lorsque le mantra OM nous ouvrit l'accès du souffle et de la voix de l'autre, le Maître de *Devī* et sa Shakti répondirent à l'invitation qui leur était faite et vinrent s'installer sur les épais coussins. Un musicien convié par *Devī* sortit son sârod de son étui et pendant que le joueur de tabla accordait ses deux instruments à l'aide d'un petit marteau. Le sârodiste faisait tourner les chevilles de l'instrument, tendait ou détendait les cordes jusqu'à la parfaite justesse.

Alors j'offris encore des fleurs et de la pâte de santal. *Devī* demanda au sexe de Shiva de se dresser. Face à moi Shakti baignait d'une lueur laiteuse qui semblait sourdre de sa peau. Le joueur de sarod commença le lent âlâp (prélude où le tabla n'intervient pas) d'un Bhairava râga et me penchant sur *Devī*, je bus à ses lèvres.

Les caresses, les morsures douces, les griffures amoureuses, la communion des sexes engloutis par la bouche, les lentes volutes des corps légers et souples s'enchaînaient comme

autant de notes jusqu'à la fin de l'âlâp.

Lorsque nous nous fûmes donné par nos baisers un premier orgasme, j'entrai en *Devī* au moment où le tabla se mit à jouer. La seconde jouissance fut presque immédiate et comme l'intensité du rāga se déroulait dans la nuit, nous montâmes avec les musiciens aux sommets de la transe répétée et ininterrompue.

Lorsque la musique fit place au silence dans un dernier accord simultanée, nous avions pris la posture yogique, totalement imbriqués l'un dans l'autre. Par la grâce de *Devī* le serpent des profondeurs se déroula dans un grand frémissement et la kundalinī prit possession de nous.



Les jours qui suivirent le rituel de Maithuna, j'allais et venais, jouissant de la divine liberté, mon corps/pensée ne cessait de frémir. J'avais la sensation d'être un feuillage léger à travers lequel passait la réalité. Le lien profond entre *Devī* et moi s'étendait à l'ensemble du monde et je passai jours et nuits dans un ravissement continu. Tout prenait un relief saisissant, car tout advenait dans un seul espace où le moi s'était temporairement dilué. Cette présence à la réalité du monde me laissait émerveillé et dégagé de tout concept. Chaque mouvement témoignait d'une harmonie profonde avec le Tout.

Dès le bain du matin, je me sentis dans un état de reconnaissance ininterrompu, j'avais envie de saluer profondément le monde, de chanter la merveille de toute chose. La réalité gorgée

d'absolu ne cessait de couler en moi comme je coulais en elle et rien n'était plus sans résonance. Comme nous sortions de l'eau et nous séchions au soleil et à l'air, *Devī* me dit :

- Tu vois, l'extase est l'état naturel de l'homme et tout ce que nous créons comme obstacles à l'extase est l'état dictatorial dans lequel notre pensée nous oblige à vivre. L'extase est plus simple que la souffrance, elle sent bon, elle est partout présente, sans cesse elle nous accompagne, il n'y a rien à faire et rien à rechercher, il suffit de rester dans l'ouverture totale et de laisser les choses advenir sans se préoccuper de modifier leur nature. En étant réellement présent, d'une manière continue, toute la réalité devient une source de joie et de félicité.

« Tu sais que le moment de nous quitter est venu et tu n'en souffres pas car le lien qui nous unit ne nous unit pas l'un à l'autre mais passe simplement par nous pour s'étendre à l'univers. Tu ne m'appartiens pas, je ne t'appartiens pas, nous appartenons au monde, au divin et en cet instant, nous le savons de tout notre être. Notre lien n'est soumis ni au temps ni à l'espace. Je serai partout où ton regard se posera. Tu as pris place fermement dans le Cœur de la Déesse, dans mon Cœur, comme la Déesse repose dans le tien,

comme je repose dans le tien. Nous sommes l'un à l'autre une cascade divine où nous pouvons nous baigner de lumière et étancher notre soif absolue.

« L'univers est un grand pot que nous ne cessons de modeler avec notre chair, notre cœur, notre pensée, avec toutes ces petites choses que nous aimons séparer l'une de l'autre par l'artifice. Mais un bon potier met ses mains dans le divin et laisse le divin prendre des formes variées, il sait que la terre contient les trente-six modalités de la Conscience et ne passe pas son temps à les analyser.

« Pendant que l'homme pense, le tântrika fait un pot, pendant que l'homme voue sa Conscience à l'enfermement, le tântrika arrondit l'ouverture du pot et laisse sa Conscience faire l'expérience du Vide. Trouver une différence entre ce qui est à l'intérieur du pot et ce qui est à l'extérieur n'est possible que si l'on oublie qu'un pot a besoin d'une ouverture sans quoi il y a enfermement, obscurité, macération et putréfaction.

« Le tântrika évase son pot, il jouit d'y laisser pénétrer l'univers et de s'y répandre. Lorsqu'il médite, il fait l'expérience d'un seul espace, lorsqu'il se meut, il fait l'expérience d'un seul espace, lorsqu'il rêve, il fait l'expérience d'un seul espace et lorsqu'il meurt il ne fait rien d'autre que

faire l'expérience d'un seul espace. Il n'y a donc aucune différence pour lui entre méditer, vivre, rêver et mourir. Faire l'expérience d'un seul espace, c'est l'amour total.

Plus tard, nous sommes remontés vers la hutte de *Devī*, nous avons partagé un dernier repas. L'atmosphère était joyeuse et légère. Je ressentais bien un léger serrement de cœur à l'idée de partir mais je savais aussi que *Devī* serait partout et que sa grâce ne me quitterait pas.

Devī me dit de lui poser toutes les questions que je désirais éclaircir et pendant que nous buvions un thé bien fort, elle me répondit.

- Est-ce qu'un jour je pourrai baigner dans cet état de manière continue?

- Lorsque le moment sera venu, ton Cœur s'ouvrira. La Shakti primordiale t'apparaîtra et tu seras baigné d'une joie inaltérable. Tout rejoindra la simplicité. Cette joie ne sera pas différente de celle que tu connais en ce moment mais elle sera sans heurts, sans différence d'intensité et tout y participera. Tu ressentiras un choc plus ou moins violent, après quoi la montée de la kundalinī ne se fera plus comme une fusée spatiale qui s'élève de sa base mais comme une source abondante et constante qui se renouvelle sans cesse à travers toi dans un mouvement circulaire. Alors

seulement, tu auras reçu ma transmission complète, ma dernière initiation et le pouvoir de transmettre l'enseignement à ton tour.

« Tout enseignement doit être marqué du sceau du Cœur et le sceau du Cœur, c'est ce qui fait que le tantrisme a tout traversé.

- Comment saurai-je que mon Cœur s'est réellement ouvert, qu'il ne s'agit pas d'un fantasme?

- C'est aussi facile que de savoir si tu es tombé de la falaise ou si tu es encore au bord. Lorsque tu seras tombé, tes concepts se seront brisés comme un sac d'os. Lorsque le feu se lèvera en toi tu auras de plus en plus de peine à sortir à la fois de l'extase et du réel. On ne peut s'y tromper. Au début, l'extase viendra par vagues et se retirera au gré de la vie. Tu ressentiras des moments d'intense communion et d'autres qui ressembleront à l'oubli. Mais lorsque la trace de l'infini est laissée dans la Conscience, elle ne peut qu'émerger totalement.

« L'essentiel est de ne pas courir après l'extase. Elle se produira naturellement si ta présence au monde reste détendue, sans objectif et sans contrainte, libre, ouverte et légère. IL n'y a pas de pratique spéciale à maintenir. Si tu as envie de méditer, médite, si tu as envie de te

promener, pro- mène-toi, si tu as envie de travailler, travaille, si tu as envie de pratiquer la Maithuna, pratique la Maithuna, si tu as envie de te retirer dans la forêt, retire-toi dans la forêt.

« C'est l'expérience continue de la liberté qui constitue l'ascèse du tântrika et non la contrainte de l'esprit. Lorsque l'extase vient, prends-la, lorsqu'elle part, ne t'inquiète pas. Si tu laisses le divin entrer et sortir à sa guise, il devient familier. Si tu le forces à demeurer en toi ou le poursuis, il peut devenir terrifiant. Laisse-toi être. Sois ton propre Maître. Cesse toute recherche et tu seras dans la vérité.

« Lorsque cet éveil, cette ouverture du Cœur se produira, ne le fige pas. N'en fais pas un aboutissement. Laisse-le se diluer dans l'espace. C'est le seul lieu dans lequel il parvient à maturité et cela, c'est l'œuvre de toute une vie. Il n'y a jamais de stade ultime qui soit atteint. En fait, il n'y a rien à atteindre. Tout est en constante mutation. Se laisser être et se laisser mourir lorsque le temps est venu voilà tout le sens de la vie, il n'y a rien d'autre à faire. Tout relève de la liberté absolue. Rien de figé, rien de lourd, rien de définitif. Aucune image fermée du divin, aucun dogme, aucune croyance. Ne sois ni pour ni contre aucune des idées auxquelles les pratiquants s'attachent habituellement sous

l'effet de la terreur. Mort, karma, et réincarnation ne sont que de vains mots à l'usage de ceux qui n'ont pas réalisé le divin. Tous les concepts, les dogmes, les croyances, sont comme la chair et les os des morts, avec le temps, ils finissent par rejoindre la terre. Quant aux enseignements secrets, ils demeurent secrets simplement parce que ceux qui les entendent ou les lisent sans avoir l'esprit d'ouverture nécessaire ne les comprennent pas. Ils ont beau voir les lettres imprimées sur le papier, ils ne voient et ne saisissent que ce que leur esprit et leur Cœur peuvent saisir.

« De grands sages tantriques ont écrit leur pensée. Malgré cela, l'esprit secret du tantrisme n'a jamais été rompu. C'est comme un charme qui voilerait aux yeux non préparés la découverte de territoires qu'ils défigureraient par leur pensée. Le divin déssille ou ferme les yeux, libère ou obstrue l'ouïe et l'entendement des auditeurs.

« On parle pour aider un adepte à reconnaître ce qu'il sait déjà obscurément. Celui qui ne sait pas ne comprend pas l'enseignement. De toute manière, sache que peu importent les mots, ce qui est perçu directement c'est le Cœur.

Devī se leva, elle m'accompagna jusqu'à ma hutte, me regarda prendre mes affaires. Je lui offris mon couteau dont elle aimait bien se servir.

Elle m'offrit son petit collier rouge sur lequel étaient attachées de minuscules clochettes qui tintaient merveilleusement lorsque nous pratiquions la Grande Union.

Devī me prit dans ses bras et me serra contre elle avec une tendresse infime. Cette étreinte dura longtemps. Lorsque nous nous regardâmes, je fus surpris de voir que ses yeux, comme les miens, étaient remplis de larmes. Elle sourit et me dit de sa voix la plus douce :

- Qui serions-nous si nous refusions l'émotion ?

- Si des doutes se présentent à mon esprit, si l'ouverture ne se fait pas, pourrai-je revenir te voir?

- Je t'ai donné de l'or. Garde cet or en toi jusqu'à ce qu'il se liquéfie. Alors tu feras un rêve, ton Cœur s'ouvrira complètement et l'or tombera en fine pluie dans ta Conscience. Revenir ne servirait à rien. Les montagnes sont vastes, la liberté est grande. Je vais, je viens.

Je mis mon sac à dos, *Devī* posa sa main sur ma tête et me caressa le visage, j'embrassai sa main et je traversai le terre-plein. Comme j'allais emprunter le sentier qui descendait au village, *Devī* me dit d'une voix forte :

- Va par toi-même, porte *Devī* en toi, prends comme Maître ton silence intérieur et sois libre.

Je reposai mon sac, fis trois grandes prosternations et dévalai le sentier jusqu'au village.

Je retrouvai Ram avec une grande joie. Il m'offrit du thé et me regarda avec fierté. Lorsque je pris congé en lui remettant assez d'argent pour qu'il prenne soin d'apporter à *Devī* vivres et objets nécessaires, Ram me sourit, un peu gêné, me réservant une surprise de taille.

- Chaque semaine depuis plus d'un an, j'apporte à *Devī* ce qui lui est nécessaire. Je m'assieds dans sa hutte, nous partageons un repas, nous parlons, elle me dit des choses et moi je redescends et je sers le thé à ceux qui en veulent, sans rien dire.

- C'est une magicienne qui se nourrit de cadavres et pousse les hommes du haut de la falaise ! dis-je en riant.

- C'est certain, s'exclama Ram avec un sourire angélique. Elle est terrifiante, ses yeux sont injectés de sang!

- Et l'homme trouvé mort dans la rivière?

- Il n'y a jamais eu d'homme mort dans la rivière. Je crois que c'est toi. Tu n'as pas vu ton

cadavre flotter en redescendant?

Ram m'accompagna jusqu'à l'arrêt de bus et je quittai avec un sourire respectueux ce tantrika en herbe qui s'était si bien joué de moi.

ÉPILOGUE

De retour à Paris, l'impression des moments extatiques vécus avec *Devī* subsista quelques mois puis fut remplacée par un sentiment de perte. Je compris pourquoi *Devī* disait qu'une expérience mystique devait trouver son accomplissement dans le retour à la vie sociale. La vie ordinaire est à la fois un Maître merveilleux et le baromètre constant de la réalisation spirituelle. Les occasions de nourrir son ego sont incessantes, les frictions de personnalités continues, les frustrations et les désirs ne manquent pas et c'est seulement lorsqu'on arrive à fonctionner avec une certaine harmonie intérieure par rapport à cette frénésie que le fruit de l'enseignement parvient à maturité. Je tentai de me souvenir des conseils de *Devī*, de ne pas me laisser aller à une quête frénétique ou à la tension intérieure. Je m'essayais régulièrement à la pleine Conscience des trente-six tattva. Il m'arrivait de réussir à

voler à la vie quelques jours de joie et de paix profondes entrecoupés de passions de toutes sortes qui parfois servaient au grand feu que le tântrika entretient jour après jour et parfois me consumaient et m'éloignaient de la sérénité.

Après la sortie de mon livre Nirvâna/Tao aux États-Unis, je fus invité par plusieurs universités américaines pour y enseigner le bouddhisme, le tantrisme et la littérature. J'y restai huit ans et c'est précisément pendant cette période de grande proximité avec les textes, les idées et l'histoire que je perdis la partie la plus importante de ce que j'avais expérimenté auprès de *Devī*. J'eus plusieurs fois la tentation de retourner en Inde et de la revoir mais je savais que je ne la retrouverais pas.

A ces périodes de tension succédaient parfois des moments de paix et de communication, des montées d'énergie puissantes, souvent à la limite du supportable. Elles furent suivies par une période assez sombre.

il y avait un antagonisme profond entre l'approche universitaire et la sâdhana, ou voie de réalisation. Je finis par prendre conscience qu'à force d'étudier les textes, j'allais mourir idiot. C'est en relisant le Tao-tô-king de Lao-tseu que je pris la décision de ne plus enseigner:

« Celui qui s'adonne à l'étude Augmente de jour en jour.

Celui qui se consacre au Tao Diminue de jour en jour'. »

Je revins en France et regagnai peu à peu la sérénité. J'abandonnai cette compulsion qui me poussait à toujours découvrir de nouveaux textes, de nouvelles perspectives. Je me concentrai sur le présent, sur la pleine Conscience de chaque instant et peu à peu, je retrouvai cette simplicité que j'avais connue avec *Devī*.

Les extases s'arrêtaient souvent à la bordure de moi-même, comme si j'étais un pot qui s'emplissait subitement au risque de déborder sur la réalité. Ces fulgurances régulières m'ouvraient de plus en plus et je sentais que quelque chose se préparait sans savoir exactement quoi. J'avais parfois la sensation que ce débordement pourrait me détruire, me conduire à la folie, ou, au contraire, une sensation de grande paix et de connexion profonde avec la réalité.

Par la grâce de *Devī*, j'avais ressenti une montée harmonieuse de la kundalinî mais je savais aussi que beaucoup de mystiques connaissent des montées sauvages et parfois terribles de cette énergie fabuleuse, figurée par un serpent et qu'on appelle « La Lovée ».

Pourtant, peu à peu, mon angoisse se dissipa. Les crispations de ma conscience se détendirent au point que j'abandonnai toute recherche, cessai d'attendre quoi que ce soit sans pour autant cesser la pratique de la pleine Conscience à travers les tattva...

Cet abandon m'ouvrit une sphère prodigieusement calme et harmonieuse. Je réussis enfin à me laisser être comme je m'étais laissé être aux côtés de *Devī*. Je me mis à sentir sa présence qui adoucissait les jours et les nuits. J'eus la sensation de devenir une sorte d'entonnoir où tout le réel venait se déverser.

Le 23 décembre 1993, je fus réveillé par un rêve dont la charge bouleversa ma vie. Kalou Rinpoché et *Devī* m'apparurent. Kalou Rinpoché me serra contre lui. Je ressentis une immense chaleur. *Devī*, debout, à quelques mètres, avait ce sourire magnifique et radieux qui m'avait toujours bouleversé. Mon Cœur s'ouvrit comme sous l'effet d'une implosion et laissa dans ma poitrine une ouverture béante. Ce vide aspira d'abord le dernier livre que j'avais lu, Les Entretiens de Mazu¹ puis tous les autres, jusqu'au premier livre de mes quinze ans, la Bhagavad-gītā, qui s'engouffrèrent en moi et disparurent dans mon Cœur. Je m'éveillai. A cet instant, je sentis la montée de la kundalinī. L'énergie déployée

comme une sorte de raz de marée intérieur, part de la base et monte en une fulgurance dans l'espace après avoir traversé tous les chakra. Mais l'énergie se répand aussi comme une sphère grandissante autour de soi. J'étais en proie à la même joie, à la même plénitude que j'avais ressenties au moment de la Grande Union avec *Devī*. Je savais que je venais de recevoir ma dernière initiation.

Lorsque je n'ai pas vécu l'Éveil, je le désire
Lorsqu'il survient, la fusion s'opère
Expérience et expérimentateur sont un
Ils se distillent dans la
Réalité Absolue

Les mois passèrent sans que la pluie d'or dont m'avait parlé *Devī* ne cesse de tomber en moi. Le lent processus de la maturation commençait. Je vivais simultanément dans l'extase et dans la réalité. Le Soi s'ouvrait, se précipitait dans toutes les directions de l'espace, comme un big bang intérieur, après quoi, suivant le grand cycle shivaïte d'expansion et de rétraction, il revenait au centre du Cœur, comme une infinie respiration.

1. Les Entretiens de Mazu, Maître Chan du viif siècle, introduction, traduction et notes par Catherine Des peux, Les Deux Océans, Paris, 1986.

Un peu plus tard, je décidais que le temps de transmettre ce que j'avais reçu était venu. Je me rendis à Los Angeles sur l'invitation d'un centre tantrique et là, pour la première fois, j'enseignai. Cela n'avait plus rien à voir avec l'enseignement universitaire. Je ressentis fortement la présence de *Devī* et je vis aux visages de ceux qui étaient assis autour de moi que les mots ne provenaient pas de l'intelligence mais du Cœur. A la suite de cette expérience, j'ouvris à Paris le centre de méditation Tantra/Chan et je commençai le récit de cette longue initiation.

L'ouverture de ce centre de méditation correspond pour moi à la certitude que les enseignements du tantrisme shivaïte répondent merveilleusement, dans leur simplicité et leur profondeur, aux aspirations, aux possibilités et à l'attente des femmes et des hommes d'aujourd'hui.

Nous sentons tous qu'il faut trouver un antidote à la frénésie dans laquelle nous vivons mais nous ne sommes pas pour autant prêts à adopter des croyances et des pratiques qui nous sont culturellement étrangères. Dans le tantrisme, nous n'allons pas vers quelque chose d'extérieur. Au contraire, nous nous dirigeons vers ce qui constitue notre noyau, notre propre esprit. La pratique tantrique ne demande rien

d'autre que ce retour à soi-même. Pour se connaître, s'observer, s'apaiser, nous n'avons pas besoin d'avoir recours à une quelconque croyance. Tout naît de l'esprit et y retourne. Shiva et Shakti y sont nés. Nous sommes à la fois image et reflet. En observant l'esprit, nous y retrouverons tout ce que nous recherchions à l'extérieur : la paix, la tranquillité, la force d'agir sans être soumis aux filtres et aux limitations que nous avons acceptés ou créés, le pouvoir de communiquer pleinement avec la vie.

Les moyens de connaître notre esprit sont la méditation et la pratique de la pleine Conscience. Dans le tantrisme, la méditation est très simple. Il n'y a pas de supports, pas de visualisations, pas de montra compliqué, pas de fétichisme postural. On s'assied sur un coussin confortable ou sur une chaise. On se calme. On respire tranquillement, sans forcer quoi que ce soit et on observe. Les idées passent très vite. On ne fait rien pour ralentir ce rythme infernal, on constate simplement à quel point l'esprit est emballé. C'est déjà, pour beaucoup, une immense surprise de voir que nous pouvons être conscients de ce bombardement incessant. Peu à peu, après trois ou quatre séances de méditation, l'assise, le calme, le fait que nous soyons là sans but à atteindre, sans esprit de compétition, sans le

moindre objectif autre qu'ouvrir, respirer et ressentir, nous sentons un formidable bien-être s'installer.

Les séances, au centre Tantra/Chan, durent une heure. Nous pratiquons la relaxation du sarangī. Nous ouvrons les énergies du corps par quelques exercices simples puis nous nous asseyons pour entendre parler du tantrisme. Ensuite, nous méditons une demi-heure, après quoi nous échangeons nos points de vues et posons des questions. Pour que la pratique change notre manière de vivre et de percevoir le monde, il est important de faire un effort et s'astreindre à méditer chaque jour. Très rapidement, le plaisir et le calme que nous en retirerons feront que nous n'aurons pas besoin de nous contraindre à méditer. Cela deviendra naturel comme d'aller vers une source de plaisir. Un bien-être profond restaure la communication entre notre esprit et notre corps et potentialise notre vie active, émotionnelle et la qualité de notre relation avec les autres. Ce plaisir a la particularité d'être toujours accessible puisqu'il ne dépend que de soi-même.

Alors que tout dans la vie est une occasion de se mesurer aux autres et d'accomplir des performances, la méditation ouvre un espace où il n'y a rien à prouver. Nous sommes là simplement

pour se connaître, s'accepter inconditionnellement, s'aimer, sans apporter de jugement sur ce que nous faisons ou pensons. Nous communiquons avec l'ensemble de nos énergies sans aucune dévalorisation de soi-même. Toute énergie est précieuse. La colère, la jalousie, la violence, la négativité recèlent autant d'énergie que leurs contreparties que nous jugeons positives. En cessant d'étiqueter et de classer nos impulsions, nous profitons d'une fabuleuse réserve énergétique que nous utilisons dans la méditation et l'attention au monde. Il n'y a pas de progrès, dans le sens où nous progressons dans la pratique d'un sport ou d'un jeu. Tout peut arriver très vite si nous acceptons simplement de nous asseoir en toute liberté. Il n'y a rien à apprendre, pas d'étude de textes, ou de principes ésotériques, il suffit de se laisser être en dehors de toute contrainte mentale et physique. La seule chose indispensable est d'avoir le désir de se connaître soi-même, de profiter pleinement de la vie et de se libérer de la souffrance.

Méditer en groupe, deux fois par semaine si possible, facilite les débuts de la méditation. En s'ouvrant, on bénéficie de l'énergie créée par la concentration des autres. Il sera plus facile ensuite de pratiquer chez soi. En dialoguant, on trouve les réponses aux questions qui surgissent

naturellement et on découvre ce que ressentent les autres au plus profond d'eux-mêmes. La franchise avec laquelle nous parlons est étonnante. Elle montre d'emblée l'ouverture que produit la méditation.

Dès le début, la pratique de la méditation s'accompagne de celle de la pleine Conscience qui nous fait découvrir une chose merveilleuse : il y a dans n'importe quelle vie, chaque jour, de nombreuses occasions de s'émerveiller et d'éprouver de la joie, de la plénitude. Il suffit d'être attentif. D'habitude, dès l'instant du réveil, l'esprit prend son rythme endiablé avant que nous ayons joui de la moindre tranquillité. Nous nous levons, l'esprit tourne à plein régime et la vie commence à nous échapper. Nous faisons tout machinalement. Pendant que nos mains agissent et nos jambes nous portent, pendant que nous préparons notre petit déjeuner et l'engloutissons en ajoutant parfois une troisième activité, nous ne sommes pas en pleine Conscience. Nous avalons des tartines, buvons du café, pensons à ce que nous allons faire, écoutons les informations, feuilletons un magazine, nous précipitons sous la douche, etc.

Faire dès le réveil l'expérience de la pleine Conscience est accessible à tous. Ceux qui s'y essaient en tirent un plaisir qui les surprend.

Chaque activité accomplie avec attention et avec calme laisse une impression de plénitude qui va influencer sur toute notre journée. Se lever et prendre son petit déjeuner en pleine Conscience ne prend pas plus de temps que de se laisser aller à notre frénésie naturelle. Au contraire. Cela ne veut pas dire non plus que nous devenons sourd et muet, retranché de la vie ambiante, tendu et concentré sur notre tartine. Cela veut dire que nous profitons pleinement de tout ce qui nous est donné.

Au début, nous aurons de la peine à garder cette Conscience très longtemps mais si nous pouvons, au cours de la journée, nous dire : je marche, je respire. Je suis là, complètement. J'ai pris conscience de la température, de la nature du ciel, des mouvements de mon corps, d'un visage, des arbres, d'une ouverture, toute l'expérience de la vie va se transformer. Nous allons trouver partout en tout lieu des occasions de vivre pleinement, de communiquer avec l'environnement, avec les autres, avec soi-même.

Tout l'art de la pratique tantrique est dans le développement de cette présence au monde que la méditation approfondit de jour en jour. Vous vous surprendrez à goûter des choses qui jusqu'alors vous semblaient sans le moindre intérêt. Vous noterez avec surprise que cette

ouverture va transformer complètement votre qualité de vie, vos échanges avec les autres. Tout à coup, vous aurez créé un espace vierge en vous-mêmes, comme une sorte de parc où les arbres, les fleurs, les bassins, l'ombre et la lumière vous permettront de vous détendre et de laisser les autres entrer.

Nous sommes tous fiers d'avoir acquis avec l'expérience une stratégie de vie qui régit nos rapports aux autres et nous permet de survivre. Nous passons une bonne partie de notre temps à affiner ce processus et à le tester. Nous sommes en constant renforcement de l'ego pour tenter de venir à bout des vicissitudes quotidiennes. Plus nous nous tendons pour résister, plus le monde semble dur. Mais lorsque nous accédons à nous-mêmes en lâchant tout ce qui est figé, nous découvrons une énergie paisible qui peu à peu nous dispense de toute stratégie. Nous découvrons que l'ouverture et la présence permettent de tout entendre, de tout dire, de tout donner, de tout recevoir. Le tântrika laisse être et se laisse être. Il agit en refusant d'être manipulé et de manipuler les autres. Il n'est plus dans l'affrontement de forces fragiles mais devant un espace ouvert où les choses adviennent d'une manière surprenante.

Quelle que soit la difficulté de notre vie, nous

passons quotidiennement à côté de plaisirs très profonds qui pourraient modifier notre rapport au monde, permettre à notre corps et à notre pensée de trouver la liberté dont ils ont besoin pour s'épanouir. Personne ne peut contrôler notre vie vingt- quatre heures sur vingt-quatre. Dans les situations les plus contraignantes, on peut trouver l'espace où l'on reprendra goût à la liberté. Dès qu'un tel point lumineux, aussi infime soit-il, s'installe dans notre vie, nous sommes dans un processus de profonde révolution intérieure que rien ni personne ne pourra entraver.

La pratique changera notre perspective et notre manière d'accéder au bonheur. Nous aurons beaucoup moins besoin d'avoir et plus d'être. Ce désir remplacera peu à peu les objets de félicité que nous avons créés et qui ne sont pas toujours atteignables. Nous nous apercevrons de plus en plus qu'il y a un nombre infini de petites choses dont personne n'est privé et auxquelles nous pouvons avoir accès à tout instant

La paix, la tranquillité que procure l'expérience de la pleine Conscience s'étendra progressivement et les circonstances extérieures difficiles ne seront plus perçues d'une manière aussi négative. Une grande partie de la tension, du stress et de l'anxiété ne résiste pas à cette

vague d'attention limpide qu'est la pleine Conscience. La part incontournable des émotions et des situations négatives dépend elle aussi de notre situation d'ouverture intérieure. Avec la pratique, un miracle progressif commence à s'installer dans le quotidien. Tout ce que l'esprit a noué, il peut le dénouer. Au fond de nous-mêmes, il existe une zone vierge, inaliénable, pure et libre à laquelle nous pouvons accéder si nous le voulons. Nous découvrirons l'importance capitale des valeurs féminines faites d'ouverture, de communication non violente et d'amour auxquelles le tantrisme prend source et nous les réintégrons dans notre vie quotidienne. Nous découvrirons le silence, l'espace et la paix. Ce changement commence au centre de soi-même et peut alors s'étendre vers l'extérieur. Il est source de transformation profonde.

Sans cette transformation radicale de notre regard et de notre expérience de la vie quotidienne, il va de soi que la poursuite d'une initiation aux pratiques sexuelles du tantrisme est illusoire.

Nous apprivoisons le vide, apprenons à en jouir et à en faire une partie importante de notre quotidien. Lorsque nous n'en avons plus peur, il reste une liberté illimitée et fondamentale, celle de notre propre esprit.

Grâce aux techniques simples et infinies du tantrisme, la méditation ne sera plus cet instant de calme et de paix volé à une vie trépidante. On s'apercevra que cet état n'est pas une parenthèse et qu'il déborde du cadre de la pratique pour se distiller dans la vie quotidienne au point de venir s'installer jusque dans nos rêves.

Aujourd'hui, j'ai la sensation que tout contact, tout rapport humain, tout événement quotidien vient s'inscrire dans cet espace ouvert par la pratique. Vivre pleinement, être totalement présent à la réalité de notre monde, écrire des romans, publier d'autres auteurs, savourer les mille plaisirs de la vie fait partie de la voie. Le repli sur soi, l'obsession spirituelle et la fermeture aux autres sont les marques d'un développement spirituel qui s'est fourvoyé dans une impasse.

Pour délier les blocages du corps et de l'esprit, nous offrons également, au centre, un massage indien influencé par des millénaires de culture tantrique, de connaissance profonde du corps, de l'esprit, de leurs liens, des canaux énergétiques et des points vitaux. C'est à la fois une science, un art et une thérapie qui permet de dégager l'être profond, joyeux, ouvert et lumineux qui se trouve enfoui en chacun de nous.

Une main sur le chakra du Cœur, le masseur détend la tête et le cou. Le corps est ensuite

enduit d'huiles essentielles et chaudes qui réveillent la peau et détendent les muscles. Commence alors un massage très lent et global qui prend le méditant dans un mouvement de vague continu allant des épaules à la plante des pieds et remontant en sens inverse. Le masseur est au centre du corps. Ses doigts passent avec des pressions variées le long des canaux énergétiques et s'attardent sur les points vitaux qu'ils dégagent, libérant une ample respiration abordable et un lâcher prise. Les sensations périphériques descendent à l'intérieur du corps, touchent chaque organe interne et provoquent une harmonisation énergétique puissante. Elle se traduit par un frémissement de tout le corps, un abandon général au plaisir de sentir vivre chaque cellule, une détente du cerveau, une chaleur intense, et l'assouplissement soudain du diaphragme et des muscles.

A ce stade, le massage devient une méditation à deux, une totale présence à soi-même et à la joie de se sentir être. C'est un retour à la paix qui ne nous a jamais quittés mais que nous avons oubliée.

Ces pratiques, travail profond d'ouverture, de confiance et d'échanges, dégagent les énergies négatives accumulées et nous permettent de retrouver l'harmonie, la plénitude, et la liberté

d'être dans le plaisir d'une communication globale avec l'univers et le réel.

Chaque jour, je rends hommage à mes Maîtres merveilleux et je tente de perpétuer la simplicité et la beauté de leur enseignement.



*Portrait de Daniel Odier par
Kalou Rinpoché*